



Six filles à marier

**Gilbreth, Ernestine
Gilbreth, Frank**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Six filles à marier

F. et E. Gilbreth



**FRANK B. GILBRETH Jr et ERNESTINE
GILBRETH CAREY**

SIX FILLES À MARIER

(BELLES ON THEIR TOES)

Roman

Traduit de l'américain

par

J.-N. FAURE-BIGUET

PIERRE HORAY

ÉDITIONS DE FLORE

22^{bis}, passage Dauphine
PARIS-VI^e

*À maman,
qui méritait mieux*

AVANT-PROPOS

Maman est Lillian Moller Gilbreth et Papa était Frank Bunker Gilbreth. Leur firme « Gilbreth Inc. » était spécialisée dans l'économie du temps et l'allègement du travail des ouvriers. Ils furent les créateurs de l'étude du mouvement et parmi les tout premiers à établir l'organisation scientifique dans les usines.

Papa mourut en 1924, laissant Maman avec onze enfants dont l'aînée avait dix-huit ans. Il laissait aussi beaucoup de souvenirs merveilleux et un système de « rendement » de la vie familiale grâce auquel les enfants aidaient Maman à faire marcher la maison. Sans ce système, sans l'esprit de corps qu'il nous avait inculqué, la tâche de Maman eût peut-être été trop lourde pour elle.

Mais ce fut Maman qui fit fonctionner le système. Maman gagna le pain de tout le monde, tint la place de Papa et la sienne, guida ses enfants, l'un après l'autre, à travers les inquiétudes de l'adolescence et maintint l'unité de la famille. À temps perdu, si l'on ose dire, elle devint l'un des plus éminents ingénieurs industriels du monde entier.

Ce livre concerne la famille Gilbreth après la mort de Papa. Il est avant tout l'histoire de Maman.

Il est la suite de Cheaper by the Dozen (Treize à la douzaine).

I

QUELQUE CHOSE POUR PAPA

MAMAN PARTAIT POUR L'EUROPE et nous laissait livrés à nous-mêmes. Ce n'était pas rien, mais c'était une chose qu'elle devait faire pour Papa. Et pour nous, par la même occasion.

Frank descendit les valises de Maman en bas des marches du perron de notre maison de Montclair dans le New Jersey. Un taxi-cab attendait devant la porte. Le cocher dégringola de son siège haut perché pour lui donner un coup de main.

— C'est vous l'aîné des garçons ? demanda-t-il à Frank.

— Oui, dit Frank.

Frank avait treize ans.

— Ça va être dur pour votre maman ! Tous ces gosses et vous êtes l'aîné !

Tout le monde savait que ce serait dur. Cela ne servait à rien d'en parler.

L'homme hocha la tête du côté des valises.

— Je les mettrai dans le train moi-même, ajouta-t-il, j'ai entendu parler de votre père.

Frank grimpa les marches et nous rejoignit sous le porche, juste devant la porte de la maison. C'était toujours là que nous nous mettions pour dire au revoir à Papa quand il partait en voyage.

Papa était mort trois jours avant, le 14 juin 1924. Il nous semblait qu'il y avait bien plus longtemps. Il avait eu une crise cardiaque à la gare de Montclair. Ça l'avait pris dans une cabine publique pendant qu'il téléphonait à Maman.

Papa aimait que tout marchât militairement, et que chaque chose fût faite systématiquement. Il nous avait même donné à chacun un numéro qu'il utilisait pour acheminer la correspondance et les notes de service inter-familiales.

Maman n'était pas comme lui. Mais par habitude nous nous étions alignés sous le porche comme nous l'eussions fait pour Papa, par rang d'âge et en formation de compagnie.

Anne, la plus âgée – elle avait dix-huit ans – était au haut bout de la ligne. Jane, la plus jeune – pas encore tout à fait deux ans – au bas bout. Entre les deux, il y avait Ernestine, Martha, Frank, Bill, Lillian,

Fred, Dan, Jack et Bob.

Anne nous dit de nous aligner sur elle. Papa aimait que les lignes fussent droites. Et nous attendîmes Maman.

Nous n'étions pas encore accoutumés à la voir en noir. Elle avait l'air tendue et un peu désemparée lorsqu'elle poussa le battant de la porte et s'avança jusqu'au bord des marches. Nous aurions voulu qu'elle laissât quelques-uns d'entre nous l'accompagner jusqu'au bateau ou au moins jusqu'à la gare de Montclair.

Elle se tint là, toute droite, grande, mince, très belle. Jamais son visage n'eût même laissé soupçonner qu'elle avait eu une douzaine d'enfants. Son voile était rejeté en arrière, ses traits pâles et tirés. Quelques mèches de cheveux roux – la seule partie d'elle-même qui refusât d'obéir à sa volonté – pointaient d'un air provocant sous son chapeau. Tout le reste d'elle était noir et blanc.

Chaque fois que Papa nous disait au revoir là, sous le porche, il affectait de croire que nous nous réjouissions sournoisement d'être débarrassés de lui. Rien n'était plus loin de la vérité parce que nous l'adorions et il le savait parfaitement. Mais il prétendait que nous attendions seulement qu'il fût hors de portée pour nous livrer à une nouba qui ne finirait qu'avec la nuit. Il affirmait qu'il n'était pas dupe de nos mines allongées et qu'un jour il ferait le tour du pâté de maisons et reviendrait pour nous surprendre en train de pavoiser le hall de boules de gui, de préparer un feu de joie dans l'intention de le brûler en effigie et – ce qui était pire que tout – de nous servir de ses rasoirs !

Maman ne voulait pas que nous sachions ce qu'elle éprouvait en nous quittant. Elle sourit, et essaya de faire comme Papa.

— Vos figures de circonstance ne me trompent pas, commença-t-elle aussi courageusement qu'elle put. Dès que je serai hors de vue...

Sa voix faiblit soudain, et elle ne put continuer. Elle ouvrit les bras et nous nous précipitâmes tous en désordre pour l'embrasser.

Pas plus qu'elle, nous ne pûmes dire un mot. Enfin elle se dégagea et descendit le perron. Juste avant de monter en voiture, elle se retourna et nous regarda, l'un après l'autre.

Maman savait faire comprendre à chacun de ses enfants en particulier qu'il était pour elle quelque chose que n'étaient pas les autres. Non pas le chiffre d'un nombre, mais un être ayant des titres personnels à son amour.

— Je vous aime tant, dit-elle doucement. Je ne vous quitterais pas si cela ne me semblait pas le seul moyen que nous restions tous ensemble après. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Nous le savions, bien sûr. La plupart de l'argent de Papa avait été investi dans ses affaires. Maman allait essayer de les reprendre, ces affaires, à sa place, et c'était la seule raison pour laquelle son voyage

en Europe était nécessaire. Si elle échouait, il faudrait que la maisonnée se divisât ou s'en allât chez les parents de Maman, sur la côte ouest. Sa mère nous avait demandé de venir tous vivre avec elle à Oakland en Californie. Mais nous étions si nombreux que Maman pensait que ce serait une charge trop lourde, plus lourde en fait qu'elle ne voulait en imposer à quiconque, fût-ce à sa propre mère. Plusieurs amis de Papa avaient aussi offert d'adopter quelques-uns d'entre nous. Mais aucun de nous n'en avait envie.

— Ne t'en fais pas pour nous, dit Anne qui voulait la rassurer. Tout ira bien, je te le promets.

Maman sourit.

— J'en suis sûre, chérie. Non seulement bien, mais mieux !

Le cocher l'aidait à monter dans le cab.

— Je suis désolé pour votre mari, lui dit-il.

— Merci beaucoup.

La voix de Maman nous semblait déjà lointaine.

— J'ai causé avec un copain qui était là quand c'est arrivé. Ça a dû être un sacré choc pour vous !

— Qu'il se taise ! murmura Frank féroce. Est-ce qu'il ne peut pas se taire ?

Anne lui planta un coude dans l'estomac et Frank se tint coi.

Nous nous remîmes en rang quand la voiture commença à s'éloigner. Par la petite fenêtre arrière, nous pouvions voir Maman qui agitant son mouchoir.

Lillian, qui avait dix ans, éclata en sanglots.

— Je veux aller avec Maman. Dites-lui de revenir...

Anne fit deux pas en avant et se mit devant Lill pour la cacher.

— Je t'ai dit de ne pas faire ça, gronda-t-elle les dents serrées. Je vous ai dit que le premier qui broncherait avant que Maman soit partie, je le tuerai !

Et elle paraissait vraiment capable de le faire.

— C'est pas de ma faute, gémit Lillian. Je veux qu'elle revienne...

Tout le long d'Eagle Rock Way nous pûmes apercevoir Maman qui nous faisait signe. Nous souriions et nous faisions signe, nous aussi. Lill s'arrêta de pleurer avant que la voiture disparût et Anne s'écarta pour que la petite agitât son mouchoir.

Quand la voiture eut tourné le coin de la rue, les pleurs de Lill jaillirent de nouveau.

— Je ne l'ai pas fait exprès ! C'était plus fort que moi, je te promets...

— Ça ne fait rien, lui dit Anne doucement, nous savons bien que ce n'est pas exprès.

— Tu crois qu'elle a pu me voir à la fin quand je lui ai fait signe ?

— Certainement, ma chérie. Je suis sûre qu'elle t'a vue.

Et Anne elle-même fondit en larmes.

Nous rentrâmes dans la maison et, tout à coup, nous nous sentîmes moins tristes qu'auparavant. Peut-être était-ce la scène des adieux que nous avions redoutée plutôt que le fait de rester sans Maman. Elle était déjà souvent partie en voyage, la vie avait continué sans elle. Et elle serait de retour dans à peine plus d'un mois.

Anne sécha ses yeux.

— Tout le monde a été épatant, dit-elle. Je crois que Maman a été fière de nous.

— Ça va tourner ici comme une pendule, affirma Ernestine. Maman ne nous reconnaîtra pas quand elle reviendra.

Nous commençons à nous rendre compte que ce qui nous avait paru devoir être la fin de tout n'était peut-être au contraire qu'un commencement. Nous éprouvions même une certaine excitation pas désagréable à penser que Maman avait eu assez confiance en nous pour nous laisser nous débrouiller tout seuls.

— Oui, Monsieur, s'écria Anne presque gaîment, tout a si bien marché que j'ai comme une idée que ça ira comme sur des roulettes !

Elle paraissait radieuse, maintenant.

— Vous vous êtes si bien tenus que j'ai envie de vous embrasser tous !

— Ça y est ! dit Bill faisant un petit plongeon, Maman est à peine partie que tu te mets à nous menacer !

Anne l'attrapa et lui planta un baiser retentissant dans le cou. Bill se débattit, ricana, hurla.

Le bruit nous faisait du bien après trois jours de chuchotements. Nous commençons à nous détendre.

— Je suis sûre que nous pourrons rester tous ensemble, dit Ernestine. J'en suis tellement sûre que je ferais presque ce fameux feu de joie dont Papa parlait toujours !

— Pourquoi pas ? dit Anne en souriant. Où est le houx le plus près ?

— Tout ce que vous voudrez, dit Frank d'un air entendu, mais ne touchez pas aux rasoirs. Je pourrais en avoir besoin bientôt !

Ernestine et Martha le huèrent. Bill marmonna quelque chose sur les dispositions particulières du chat à lécher la moindre moustache que Frank pouvait avoir maintenant ou qui lui pousserait dans les années à venir. Et Anne lui donna un nouveau baiser sonore, ce qui lui fit pousser quelques cris.

Frank explora de la main son menton, mais on n'entendit aucun bruit de papier de verre.

*

* *

Maman s'embarqua pour l'Angleterre avec la marée, ce matin-là, à

bord du *Scythia*.

Papa avait été invité à prendre la parole à une conférence des Grandes Puissances à Londres et à présider une session du Congrès international de l'Organisation scientifique à l'Académie Masaryk de Prague, en Tchécoslovaquie.

Ces deux témoignages honorifiques mettaient en valeur la reconnaissance mondiale de ses travaux sur l'économie du mouvement et la réduction de la fatigue pour la main-d'œuvre.

Papa avait été ingénieur conseil et expert au rendement, spécialement dans la grande industrie. Il avait été le véritable inventeur de l'Étude du Mouvement, ce qui consistait, comme le prétendait un sceptique – et Papa ne le contredit jamais – « à rendre plus facile de travailler davantage ».

Sa méthode consistait à analyser les mouvements d'un ouvrier et ensuite à les réduire au minimum, souvent en modifiant la machine qu'il utilisait. Maman l'aidait dans ses affaires. Elle lui avait donné douze enfants et avait écrit avec lui une demi-douzaine de livres concernant l'étude du Mouvement.

Elle voulait maintenant s'assurer de l'adhésion à ses méthodes dont les congrès européens allaient lui apporter la preuve. Et nous aussi.

Maman avait été invitée à se substituer à son mari pour les deux conférences prévues. Au premier abord, il semblait hors question d'accepter. Mais après, il nous parut que c'était une occasion unique de sauvegarder l'unité de la famille. La profession d'ingénieur a été et est encore une profession d'homme. Maman savait bien quelles difficultés elle rencontrerait en essayant de reprendre à son compte les affaires de Papa. Mais si ces deux conférences en Europe obtenaient l'approbation de quelques-uns des plus grands ingénieurs du monde qui devaient y assister, il était vraisemblable qu'il lui serait plus facile de convaincre les clients de Papa de lui conserver leur confiance.

Maman n'était pas habituée à prendre des décisions. Dans le passé, c'était Papa qui les prenait. Il établissait le plan et elle suivait. Même l'idée d'avoir douze enfants, c'était lui qui l'avait eue. Mais quand Papa trouvait qu'une idée était bonne, Maman était convaincue d'avance qu'elle était merveilleuse.

Il y avait eu une époque à laquelle Maman pleurait facilement, quand elle avait peur de marcher toute seule dans le noir ou quand un orage la faisait se réfugier en tremblant dans un cabinet noir.

Tout cela finit le jour que Papa mourut. Cela finit parce que cela *devait* finir. Cela finit parce qu'elle se rendit compte que ce qu'elle avait réellement redouté jusque-là était ce qui les séparerait l'un de l'autre.

Comme ce qu'elle craignait était arrivé, toutes les larmes du

monde n'y changeraient rien. Elle lut donc la conférence de Papa à Londres et présida à sa place à Prague. Et plus jamais elle n'eut peur.

II

UN BUDGET SÉVÈRE

PAPA PRÉTENDAIT TOUJOURS que si le Bureau des Étalons, à Washington, avait jamais besoin d'une définition précise ou des mesures exactes d'un Propre-à-Tout-et-Bon-à-rien, il n'aurait qu'à construire une cage de verre, faire le vide à l'intérieur, la glacer à zéro degré, et envoyer chercher Tom.

Tom était dans la famille, depuis dix-sept ans, l'homme à tout faire de Papa. Encore ne faut-il pas prendre ce titre trop au pied de la lettre. Dans une maison dont les habitudes étaient réglées par un vrai travail à la chaîne, Tom était sans aucun doute le plus faible maillon de l'engrenage.

Tom connaissait un petit quelque chose à n'importe quoi. Pas assez pour raccommoder ce qui était cassé, mais assez pour penser qu'il le pouvait. Il refusait d'avouer qu'un travail était trop difficile pour lui ou qu'il n'en avait pas déjà exécuté un semblable auparavant infiniment plus difficile. Il n'oubliait jamais une erreur commise, ce qui lui permettait de la commettre une infinité de fois par la suite.

Tom était d'origine irlandaise, petit, agile et costaud. Bien qu'il ne fût plus jeune, même quand il vint pour la première fois travailler chez nous, il se cramponnait à l'idée que c'était les plus forts qui tombaient le plus bas. Ce qui fait qu'il arrivait quelquefois couvert de bleus et enflé et se promenait à travers la maison en proférant d'une voix caverneuse :

— Je ne supporte rien de personne, compris ? Rien de personne...

Il restait toujours évasif quant à la manière dont il avait été rossé, mais s'arrangeait pour donner le sentiment que les six malandrins armés de matraques qui avaient profité de l'ombre pour lui sauter dessus quand il avait le dos tourné ne quitteraient guère l'hôpital avant une bonne quinzaine.

Tom aimait les enfants et les animaux et nous l'adorions tous. Avant son départ, Maman avait décidé qu'il serait nécessaire de renoncer à la cuisinière ou à Tom par économie. Mais il n'était venu à aucun de nous l'idée que ce pouvait être Tom qui s'en irait.

— Tom, avait dit Martha, exprimant ce que nous pensions tous, mais il se ferait couper le bras droit pour nous !

Et il l'aurait fait, certainement. Il n'était pas exclu, cependant, que dans son ardeur à nous servir il ne se fût pas, par étourderie, fait couper le bras gauche.

La cuisinière donc était partie et Tom s'était installé en permanence à la cuisine. Il arborait un tablier de boucher et une toque de chef et se vantait de n'avoir, de sa vie, consulté une recette. Ce qui, hélas ! n'était que trop évident !

Le renvoi de la cuisinière était la seule mesure d'économie que Maman avait eu le temps de prendre avant son départ. Elle ne nous avait rien dit des réductions que nous pourrions faire sur les autres dépenses. Elle s'était d'ailleurs fait une loi de ne jamais nous parler des choses qu'elle nous jugeait assez grands pour comprendre de nous-mêmes sans qu'on nous les suggérât.

Ainsi, quand Maman nous dit au revoir, elle ne gâcha pas les dernières minutes à nous recommander d'être sages, de nous coucher de bonne heure, de nous laver les dents et d'obéir à Anne. Nous savions que Maman le désirait et cela suffisait sans qu'elle eût besoin de nous le répéter. Peut-être s'inquiétait-elle – et bien sûr qu'elle s'inquiétait ! – de savoir si nous le ferions ou non. Mais elle ne voulait pas nous montrer qu'elle pourrait ne pas avoir confiance en nous, à moins que nous ne lui en donnions l'occasion.

Sans aucun doute, le problème le plus immédiat était celui de restreindre les dépenses. Pour l'instant et pour un temps indéterminé, il n'y aurait que peu ou point de rentrées d'argent. Et quand il y a onze enfants dans une maison, l'argent file toujours.

Nous parlâmes donc économie, dans la salle à manger où nous attendions le déjeuner, une heure après le départ de Maman. Une odeur qui ressemblait singulièrement à celle de feuilles brûlées nous avertissait que Tom devait être une fois de plus en délicatesse avec son fourneau. Il faudrait évidemment diriger certaines de nos restrictions de ce côté-là.

Anne avait reçu six cents dollars pour entretenir la maisonnée pendant les cinq semaines que devait durer l'absence de Maman. Il fallait là-dessus prendre nos billets pour Nantucket, Massachusetts, car nous avions la ferme intention de passer nos vacances dans le cottage que nous avions là-bas. Maman avait déjà retenu les places et il faudrait qu'Anne les payât quand nous irions les retirer.

Nous pensions que ce serait une fameuse idée de ne dépenser en tout que trois cents dollars et de faire la surprise à Maman de lui rendre le reste quand elle reviendrait.

— D'abord, nous dit Anne, il y a la question du lait. Nous en buvons presque quinze litres par jour !

Elle était assise à la place de Maman, au bout de la grande table ovale. Aînée de nous tous, elle était automatiquement au poste de

commandement. À dix pieds d'elle, à la place même de Papa s'était assis Frank. Tous les autres, y compris Bob et Jane qui étaient encore dans leurs grandes chaises de bébé, avaient pris place autour de la table.

Anne avait le chéquier de Papa, quelques factures et le livre de comptes de la maison étalés devant elle.

— La note de lait à elle toute seule dépasse cinquante dollars par mois, dit-elle. Je me demande comment Papa faisait pour payer tout ça ? Moins cher, treize à la douzaine ? Quelle blague !

Nous décidâmes que nous nous contenterions de dix litres sans que personne mourût d'inanition.

— Chacun devra se sacrifier un peu, continua Anne, feuilletant du pouce les talons de chèques en énonçant leur montant et leur destination.

Chapitre nourriture et vêtements, c'est là qu'il faudrait économiser. Honoraires de médecin ? Nous espérions bien n'en avoir aucun. De dentiste ? Encore moins. Toutes les dents de travers avaient été redressées. Tabac ? Certainement pas. Essence ? Nous avions déjà vendu la voiture. Cours de danse...

— Frank et moi, suggéra vivement Bill, pourrions contribuer aux économies en supprimant les leçons de danse.

Bill avait onze ans et il fallait se battre tous les lundis après-midi pour qu'il mît un col empesé et des escarpins vernis.

— On ne peut vraiment pas exiger ce sacrifice ! dit Martha avec ironie.

Mais Bill insista.

— Nous ne demandons pas mieux que de nous sacrifier un peu.

Les cours de danse furent mis au rancart et Bill passa un doigt délivré entre son cou et son col mou déboutonné. Au rancart également les leçons de musique, que tout le monde abandonna sans trop de regrets. Nous passâmes rapidement sur nos allocations hebdomadaires d'argent de poche, chacun de nous étant bien persuadé que Papa les avait déjà rongées jusqu'à l'os. Mais nous instituâmes une série d'amendes qui réduirait notre part de frais inutiles dans la maison. Laisser brûler une ampoule ou couler un robinet d'eau froide coûterait au délinquant deux cents. Un robinet d'eau chaude, quatre cents. Manquer à l'une des règles des tableaux de travail, cinq cents.

Papa avait organisé la marche de la maison sur la base du meilleur rendement, exactement comme il organisait une usine. Il était convaincu que ce qui était efficace à l'usine le serait à la maison, et réciproquement. Surtout quand une maison contenait onze enfants.

Les « tableaux de travail », d'abord élaborés pour l'industrie, en étaient l'exemple. Ils renseignaient chacun de nous sur ce qu'il avait à faire et sur l'heure à laquelle il devait le faire. Ils étaient placés dans la

salle de bains des garçons et dans celle des filles. Nos devoirs y étaient énumérés : laver la vaisselle, faire nos lits, nous coiffer, nous laver les dents, nous peser, écouter quinze minutes par jour les disques éducatifs français et allemands, balayer, épousseter...

Papa avait poussé le raffinement jusqu'au point de réserver à Lillian, qui n'était pas assez grande, le soin d'épousseter les pieds des meubles et les rayons du bas, tandis qu'à Ernestine étaient réservés le dessus des tables et les rayons du haut.

Nous décidâmes que nous pourrions nous nourrir beaucoup plus économiquement en supprimant les rôtis et les steaks, sauf, peut-être, le dimanche. Ernestine, qui était bonne acheteuse, ferait les menus, insistant sur des plats solides et bon marché, genre saucisses et purée de haricots, et ferait la plupart des courses. Nous achetions déjà toutes nos conserves en gros. Il n'y avait rien à gratter de ce côté-là.

Ernestine devrait s'efforcer aussi de faire comprendre à Tom la nécessité d'incorporer certains ingrédients à sa cuisine, de la levure par exemple dans la pâte des muffins ou de l'eau dans la casserole avant de la mettre sur le feu pour faire cuire des légumes.

Martha, qui était la plus « efficace » de nous tous et la mieux capable de garder longtemps son argent, eut la charge de tenir le budget en équilibre. Elle surveillerait aussi la préparation des bagages pour Nantucket.

Nous abordâmes ensuite la question des études. Anne venait de finir sa dernière année au collège de Smith. Papa n'avait pas été étudiant lui-même, mais il croyait que deux collègues valaient mieux qu'un. C'était sur sa suggestion qu'Anne devait entrer à l'université de Michigan.

Ernestine avait été reçue à son examen d'études secondaires le soir qui avait précédé la mort de Papa. Elle était inscrite à Smith et devait passer son examen d'entrée deux jours après. Nous savions que Maman ne permettrait ni à l'une ni à l'autre de changer de plan. Elle avait insisté sur le fait que nous irions tous au collège. Papa l'avait désiré.

Quant à nous trouver des travaux à côté qui augmenteraient les revenus de la famille, cela viendrait peut-être plus tard, mais pour l'instant, au moins pour l'été, tous les aînés étaient indispensables à la maison.

— Inutile de vous avertir, dit Anne avec un coup d'œil significatif aux plus grands, que tout l'avenir dépend de la façon dont les choses se passeront cet été !

— Je ne voudrais pas que quelqu'un m'adopte, dit Fred. Et toi, Dan ?

Fred avait sept ans et lui et Dan, qui avait un an de moins, étaient inséparables.

— Diable, non ! dit Dan. Je ne laisserais jamais personne m'adopter. Et toi, Fred ?

— Où allez-vous chercher des idées pareilles ? demanda Anne. Personne ne sera adopté, surtout si tout marche bien pendant l'absence de Maman.

Au moment que Tom annonça que le déjeuner était prêt, toutes les tâches avaient été distribuées et le budget de restrictions équilibré.

C'était le tour d'Ernestine de servir à table. Elle regarda d'un œil torve le gigot d'agneau qu'elle nous apportait de la cuisine. Il semblait presque carbonisé et entouré de demi-tomates aussi noires que lui. L'ensemble ne formait plus qu'un horrible mélange qui réclamait le bistouri et un pansement.

Ernestine était la seule de la famille qui ne s'entendait pas avec Tom. Il y avait entre eux une querelle latente, vieille de plusieurs années et qui datait d'un jour qu'elle lui avait fièrement montré un portrait d'elle par elle-même et qu'il avait manifesté l'intention de l'accrocher dans l'office pour faire peur aux rats.

Aussi, sans dire un mot, mais avec un visage de martyr obligé de participer à un empoisonnement général, Ernestine déposa-t-elle le plat devant Anne.

Anne ne se méfiait pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle sans réfléchir. Enlève-moi ça rapidement, s'il te plaît. Et dis à Tom que nous ne sommes ni les uns ni les autres en humeur de plaisanter.

— Il paraît que c'est un gigot d'agneau, dit Ernestine les lèvres pincées.

— Comment le sais-tu ? demanda Anne incrédule.

— Je l'ai demandé à Tom et c'est ce qu'il m'a répondu : un gigot d'agneau.

Anne fit tourner le plat pour en examiner le contenu de tous les côtés.

— Un agneau qui a une jambe comme ça, murmura-t-elle, ferait mieux de voir le vétérinaire !

— Je commence à croire, déclara Ernestine, que nous aurions mieux fait de garder la cuisinière et de renvoyer cet homme !

— Chut ! dit Anne. Il va t'entendre.

— Ça m'est bien égal !

Tom apparut, le visage cramoisi, à la porte de l'office.

— Ah ! Ça t'est égal ?

Il commença à dénouer le cordon de son tablier derrière son dos.

— Très bien ! Ça suffit pour que je m'en aille.

Il arrivait à Tom de donner ses huit jours jusqu'à trois fois dans la même journée. Sa déclaration mélodramatique ne fit pas grand effet.

— Rien ne me force à travailler ici, continua-t-il. Je ne suis pas un

esclave.

Il ôta son tablier et le brandit vers Ernestine.

Anne intervint.

— Voyons, personne ne veut que vous vous en alliez. Nous savons tous que nous ne nous en tirerions pas sans Tom. N'est-ce pas, Ernestine ?

— Bien sûr, murmura celle-ci.

— Alors, vous voyez ! ajouta Anne avec un gentil sourire.

Tom s'adoucit.

— Qu'est-ce qu'il y a avec ce gigot ? demanda-t-il.

— Rien, sinon qu'il ne semble peut-être pas tout à fait à point. Nous préférons l'agneau un peu moins cuit.

— C'est un agneau « rangoon », proféra Tom comme si l'argument était sans réplique. Un agneau « rangoon » doit être bien cuit.

— Il fallait nous le dire plus tôt. Cela explique tout !

— Personne ne me laisse jamais placer un mot dans cette maison, grommela Tom disparaissant dans la cuisine en remettant son tablier. Vous vous donnez un mal de chien pour leur confectionner un plat aussi rare qu'un agneau « rangoon » et ils veulent vous ficher à la porte ! Et après dix-sept ans passés dans la famille, non ?

— Ça a quand même l'air de quelque chose à quoi il vaut mieux ne pas toucher avant que le commissaire arrive, siffla Ernestine entre ses dents.

— De l'agneau « rangoon », murmura Anne. J'ai déjà vu des bottes en caoutchouc plus appétissantes.

Mais réalisant soudain qu'étant l'aînée elle devait donner le bon exemple, elle commença à le découper.

— Je parie que c'est excellent quand même, ajouta-t-elle.

— Hum ! fit Martha d'un air sarcastique.

— Nous tâcherons d'arranger la question cuisine avant que Maman revienne, promet Anne. Allons-y... Va chercher le reste du déjeuner, Ernestine. Et apporte des céréales pour ceux qui n'aiment pas l'agneau « rangoon ».

*

* *

Cet après-midi-là, Bill eut un gros accès de fièvre et fleurit de taches rouges un peu partout. Le temps que le docteur arrive, et Ernestine et Martha étaient fiévreuses et bourgeonnantes. Ernestine voulait s'enduire de cold-cream et de poudre de riz pour aller passer son examen. Mais le docteur la mit au lit.

Le lendemain à midi, nous étions tous les onze malades et couchés.

III

HUILE DE RICIN

AUCUNE CATASTROPHE n'atteignait l'un de nous sans que Tom eût été plus ou moins victime du même malheur à un moment quelconque de sa vie.

Si l'un des garçons marchait sur un clou, Tom ne manquait pas d'apaiser notre crainte du tétanos en nous décrivant comment lui-même avait une fois marché sur une pointe qui lui avait traversé le pied jusqu'à la cheville. Et qui plus est, il enlevait son soulier pour nous montrer la cicatrice.

Quand Bill commença à avoir des taches roses, Tom fut le premier à s'en apercevoir et lui ordonna vivement d'aller au lit.

Bill protesta.

— Mais je ne suis pas malade ! Ça me gratte seulement.

— Pas un mot, dit Tom avec autorité. Tu es malade comme un chien.

— Ça me gratte ! répétait Bill en se grattant.

— Je te l'ai dit une fois et je ne te le dirai pas deux. Va te coucher illico. Et si tu n'arrêtes pas de te gratter, tu seras exclu du club pour cent ans !

Seuls, les membres du Tom's club étaient admis à la cuisine après le dîner. Cela était vrai même avant que Tom devînt chef, car il avait toujours régné sur la cuisine une fois les besognes du jour accomplies. Pour les membres du club qui avaient été sages Tom parfois jouait de l'harmonica, pilait du maïs, distribuait des bonbons ou faisait des tours de cartes. Ceux qui étaient exclus du club ne pouvaient pas dépasser la porte du hall. Cette porte restait ouverte et il leur était loisible de regarder mais ils ne participaient ni aux distributions de friandises ni à rien d'autre.

Quoique les aînés affectassent de mépriser le Tom's club on les trouvait fréquemment quand même dans la cuisine, s'ils avaient la chance d'être dans les bonnes grâces du chef. Pour les plus jeunes, l'exclusion équivalait à une déportation dans un bagne sibérien. L'excommunication mineure était de cent ans, ce qui représentait, en fait, quinze minutes environ parce que Tom avait le cœur tendre. L'excommunication majeure était de mille ans et quatre jours, ce qui

signifiait une soirée entière, si le réprouvé ne manifestait pas un repentir visible.

Lorsque Bill eut enfilé son pyjama, Tom appela Anne pour la mettre au courant.

— Seigneur ! gémit-elle, voilà le dernier coup ! Moi qui commençais à croire que tout allait bien marcher.

Bill voulut la rassurer.

— Ça va, Anne. Je ne me sens pas malade.

— Je t'ai entendu te gratter sous ta chemise, dit Tom menaçant. Je ne suis pas sourd, tu sais et je ne suis pas aveugle. Je te l'ai dit deux fois et je ne te le dirai pas trois. Méfie-toi.

Anne soupira.

— Il vaut mieux appeler le docteur.

— Je pourrais bien vous dire comment le soigner, dit Tom, mais...

— Oh ! non, s'écria Bill. Je connais tes médicaments !

— Rappelez-vous ce que Papa vous a dit à ce sujet-là, dit Anne.

Tom prit un air vexé.

— Je me rappelle. Je pourrais guérir Bill, mais j'observerai la consigne. Je sais comprendre à demi-mot !

Anne se pencha et examina les taches de son frère.

— Ça l'air d'une éruption. La varicelle, peut-être...

Tom éclata.

— La varicelle !... Il est malade comme un chien, je vous dis. Naturellement, il n'est pas aussi malade que je l'ai été moi-même quand...

— Il a mangé de ce « ragoon » brûlé...

Anne s'arrêta prudemment, et enchaîna :

— Peut-être a-t-il absorbé quelque chose qui ne lui convenait pas ?

Tom se tourna vers Bill d'un air soupçonneux.

— Est-ce que tu aurais filé pour aller manger quelque chose dans la rue en cachette ? On ne sait jamais avec quoi ils font leur cuisine, dans ces drugstores ?

Bill fit non de la tête.

— En tout cas, ça ne vient pas de l'estomac, affirma Tom. Évidemment, je sais ce que c'est. Mais votre père a donné une consigne et je ne dirai rien.

— Il vous l'a donnée quand nous avions la rougeole et que vous disiez que c'était la scarlatine, hein, Tom ? demanda Bill.

— Oui, c'est à ce moment-là.

— Tout le monde peut se tromper de ça, Tom, dit Bill qui prenait toujours sa défense et était généralement admis au club.

— N'empêche que vous avez failli faire mourir de peur Maman ! dit Anne sur un ton de reproche.

— Je ne suis pas encore sûr *maintenant* que ce n'était pas ça ! grogna Tom.

Anne s'en alla pour téléphoner au Dr Burton et Tom se mit à arpenter la chambre que Bill partageait avec Frank.

— Naturellement, marmonna-t-il à l'adresse de ceux qui s'étaient rassemblés pour examiner les taches de Bill, je n'y connais rien ! Je suis « stupide » ! Je suis tellement « stupide » que même si j'ai vu une centaine de cas semblables pendant la guerre, je ne suis pas fichu de savoir ce que c'est. J'ai eu beau les voir tomber comme des mouches autour de moi...

Bill était inquiet.

— Est-ce que c'est vraiment dangereux ? demanda-t-il. Est-ce que tout le monde l'attrape ?

— Tu l'attraperas, petit malheureux, si tu n'arrêtes pas de te gratter. Tu seras hors du club pendant cent ans !

— Pas ça ! protesta Ernestine feignant la terreur. Tout mais pas ça !

Tom fit semblant de ne pas entendre. Mais il était hors de doute qu'Ernestine – la Princesse comme il l'appelait parfois en se moquant d'elle – était exclue du club pour mille ans et quatre jours.

Tom arrêta son va-et-vient.

— J'ai été infirmier dix mois dans un « horpital » pendant la guerre absolument pour rien, mâchonna-t-il entre ses dents et j'ai fermé les yeux pour ne rien voir ! Évidemment je les ai fermés !

La guerre à laquelle Tom faisait allusion était la guerre hispano-américaine. Si, comme il l'affirmait souvent, il avait réellement alors été infirmier dans un hôpital, la médecine avait dû faire des progrès considérables depuis. Car Tom plaçait uniquement sa confiance dans le sirop de quinine et l'huile de ricin. Et nous n'étions pas tout à fait certains qu'il sût que l'habitude de saigner les malades avait été généralement abandonnée.

Ce qui était bon pour les humains, croyait-il, convenait également aux animaux. Tom recueillait toutes les bêtes perdues, domestiques ou non, au grand dégoût de Papa. Papa prétendait que nourrir une vingtaine de bouches humaines était déjà plus que n'en pouvait supporter un homme, mais que lui demander en outre de fournir la subsistance à toute la faune qui escortait Tom ou qui venait mendier au bord de la fenêtre de la cuisine, était véritablement un outrage.

Que l'un des « chou-chou » de Tom eût le nez chaud, le bec pendant, la langue chargée, l'haleine fétide ou les yeux rouges, il se précipitait sur l'huile de ricin et la quinine, les mélangeait, ajoutait un morceau de sucre à sa drogue pour la rendre supportable et la versait de force dans la gueule ou le bec de l'infortunée créature.

Aucune d'ailleurs n'en mourut ni même ne parut en garder de

ressentiment. Mais la chatte Quatorze – Tom baptisait ses chats par ordre de succession – s'aplatissait sur le ventre et se glissait sournoisement par la porte de derrière toutes les fois qu'elle le voyait se diriger vers le placard où il rangeait ses remèdes.

Les diagnostics de Tom pour les autres étaient variés, imprévus et parfois singuliers. Mais, quand il était malade lui-même, c'était toujours une pleurésie, quels que fussent les symptômes, aussi bien un saignement de nez qu'une enflure du pied. Dans ces occasions-là, il envoyait chercher son monumental flacon de quinine, qui, il faut l'avouer, ne manqua jamais de le guérir.

*

* *

Ernestine et Martha étaient au lit toutes les deux quand le Dr Burton arriva. Chaque fois que le docteur venait à la maison, Tom redevenait infirmier. Il ne cessait de répéter : « Oui, Monsieur », « Non, Monsieur », et semblait boire du petit lait. Le Dr Burton n'ignorait pas les prétentions médicales de Tom et s'assurait sa collaboration en le traitant comme un collègue averti.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Anne avec anxiété pendant que le Dr Burton examinait Bill. Tom a l'air de croire que c'est quelque chose de sérieux.

— Il dit qu'il a vu mourir des gens comme des mouches, ajouta Bill. Mais ça ne fait que me démanger ?

— Ça saute aux yeux, n'est-ce pas, Tom ? dit le médecin.

— Oui, Monsieur. Seulement, je n'ai rien voulu dire parce que Mr. Gilbreth m'a fait promettre de me taire en pareil cas.

— N'importe qui peut voir que c'est la petite vérole volante. Ce n'est pas la peine d'y regarder deux fois. N'est-ce pas, Tom ?

Anne respira.

— Ce n'est que ça ?

— C'est bien ce que je pensais, Monsieur, dit Tom. Je n'étais seulement pas sûr qu'elle était volante ou non.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, ajouta le docteur.

Anne jeta un regard féroce au vieux domestique.

— Je ne m'inquiète plus, maintenant que je sais que ce n'est ni la lèpre ni le choléra !

— Vous serez tous debout dans quelques jours, ajouta Burton d'un ton rassurant.

— Qu'est-ce que vous entendez par *tous* docteur ? demanda Anne. La varicelle est une maladie d'enfant.

— L'un de vous l'a-t-il déjà eue ?

— Je crois bien que non, avoua Anne.

— Alors, vous y passerez tous. Mais Tom vous soignera bien.

— Oui, Monsieur, dit Tom radieux.

— Je vais vous faire envoyer les médicaments, continua le docteur. Et je compte sur vous, Tom, pour qu'ils les prennent régulièrement.

— J'ai justement ce qu'il faut, dit Tom, et il était évident que la science médicale du Dr Burton avait fait dans son estime un bond de fusée interplanétaire.

— De l'huile de ricin ! grogna Bill.

Le docteur acquiesça.

— Un peu d'huile de ricin n'a jamais fait de mal à personne.

— As-tu entendu ça, Tom ? dit Bill s'accrochant au plus faible espoir. Le docteur a dit « un peu ».

— D'accord, dit prudemment le docteur. Pas trop.

Il se tourna vers Tom.

— Je pense que vous avez eu la varicelle ?

— Non, Monsieur. Quand j'étais petit, j'ai eu quelque chose qui y ressemblait. On a même prétendu que c'était la petite vérole volante. Mais, en fait, cela devint...

— Une pleurésie ? dit le docteur.

— C'est la seule maladie que j'ai jamais eue.

*

* *

Le lendemain, quand il devint évident que la famille entière avait la varicelle, Anne fit transporter par Tom tous les lits des garçons dans la chambre de Frank et de Bill, et tous les lits des filles dans celle de Papa et de Maman. Elles étaient communicantes et, laissant la porte ouverte, Anne pouvait surveiller les deux de son propre lit.

Elle n'avait pas l'intention de laisser cette épidémie massive troubler l'ordre établi des habitudes de la famille, et elle exigea que chacun de nous se lève, fasse sa toilette, retape son lit, se pèse et signe les tableaux de travail.

Nous avions pris le phonographe de la salle de bains des garçons et l'avions installé dans la porte entre les deux chambres. Ordinairement nous écoutions les cours de langues étrangères pendant que nous prenions notre bain ou pour occuper une période de « perte de temps inévitable ». Nous faisions donc tourner les disques français et allemands pendant un quart d'heure. Après cela, Anne se levait et regardait les « tableaux de travail » pour s'assurer que chacun de nous avait fait ce qu'il était supposé devoir faire. Puis elle se reglissait dans son lit.

— Que c'est bon ! disait-elle. Maintenant, nous pouvons profiter un peu de notre maladie. Et malheur au premier qui me fait relever !

Nous ne nous sentions véritablement mal ni les uns ni les autres, et nous nous mettions à chanter. Le côté garçons donnait le chant, le côté filles l'accompagnement. Quelquefois, pour chanter plus juste, les

garçons essayaient leur partie séparément et les filles la leur. Et puis on reprenait tous ensemble. Nous chantions « Yes, We Have No Bananas », « Oh, Gee, Oh, Gosh, Oh, Golly, I'm in Love », « Last Night on the Back Porch », « You've Got to See Mama Every Night » ou « You Can't See Mama at All ».

Ensuite nous faisons jouer quelques disques de danses nouvelles et les chantions en même temps. « What'll I Do », « All Alone by the Telephone », « Charlie My Boy », « Lime house Blues », et « The Prisoner's Song ».

Cela nous était égal d'être malades pourvu que Maman n'en sût rien et ne se tourmentât pas.

Au bout d'un moment, nous entendions distinctement les heurts d'une cuiller contre un verre, en bas, dans la cuisine, et nous savions que Tom était en train de mélanger de l'huile de ricin avec du jus d'orange et du sucre. Tous les garçons, Frank en tête, faisaient immédiatement semblant de dormir profondément.

Tom montait l'huile de ricin un verre après l'autre. Le tintement des cuillers augmentait à mesure qu'il montait l'escalier et traversait le hall d'étage jusqu'à nos chambres. Quand il arrivait avec la première dose, tous les garçons ronflaient.

— Vous ne m'aurez pas, leur dit-il le premier jour. Je vois vos yeux qui remuent. Ce sera votre tour dans quelques minutes...

Il frappa bruyamment à la porte ouverte des filles, tout en détournant pudiquement la tête. Tom cognait toujours avec ostentation avant d'entrer chez l'une ou l'autre de ces demoiselles. Il estimait bien que c'était une perte de temps et prétendait qu'à un moment ou à un autre, il les avait toutes changées de couche, mais Papa et Maman avaient insisté pour qu'il le fît. Quand il lui arrivait par erreur d'entrer chez l'une d'elles avant qu'elle fût complètement habillée, il ne pouvait pas arriver à comprendre – ou il faisait croire qu'il ne le pouvait pas – l'émotion qui s'ensuivait. « Ça ne fait rien, disait-il pendant que la fille se précipitait dans un placard en poussant les hauts cris, ça ne me gêne pas, ça m'est égal, ça m'est égal ! »

Cette fois-ci, après avoir frappé, il demanda :

— Est-ce que je peux entrer, Anne ?

Il agitait l'huile de ricin avec la cuiller plus fort que jamais.

— Je suppose, admit Anne avec regret.

— Il n'y a personne ici, dit Ernestine, que des petits véroleux volants.

Tom entra et fit une grande révérence à la princesse Ernestine.

— Votre Altesse est là, dit-il. Je vous apporte justement un présent de la part de la Grande-Dussèche !

Il lui tendit le verre. Ernestine protesta.

— Anne d'abord. C'est elle l'aînée. Et puis, je suis sûre que vous

avez corsé ma boisson !

— En voilà des manières !

Tom était vexé.

— Je le dirai à votre mère quand elle reviendra.

— Allons, donnez-moi ce verre, dit Anne, et pour l'amour du ciel, finissez de vous chamailler.

— Oh ! ça ne fait rien, gémit Ernestine, donnez-le-moi.

Une fois sa décision prise, et de crainte que sa bonne volonté s'évanouît, elle saisit le verre et le vida.

— Quelle bonne fille, cette Ernie ! s'exclama Tom tout joyeux. Te voilà du club. Était-ce bon ?

Se rappelant qu'elle devait donner l'exemple, Ernestine sourit bravement.

— Délicieux, répondit-elle avalant péniblement sa salive, absolument délicieux !

— Tu vois ce que j'avais dit ! Le jus d'orange enlève le goût.

— C'est vrai, mentit Ernestine... Absolument délicieux.

— En veux-tu encore un peu ? Je t'en ferai volontiers un autre verre.

— Non, hurla Ernestine.

Mais elle se reprit bien vite.

— Enfin... Merci beaucoup. C'est vraiment très bon, mais j'en ai eu suffisamment.

— Eh bien, ce sera pour demain, dit Tom, s'en allant pour préparer le mélange d'Anne.

— Je n'ai jamais bu autant d'huile de ricin de ma vie, murmura Ernestine à sa sœur. Ce vieil idiot doit croire que je suis aussi irrégulière qu'un verbe français !

— Si ça t'est égal, supplia Anne, tais-toi jusqu'à ce que j'ai bu la mienne. Je te plains de tout mon cœur, mais tes mots sentent l'huile...

Anne, Martha et Frank lui-même, regardant leur responsabilité en face, avalèrent leur drogue avec un claquement de lèvres satisfait, affirmant que c'était bon. Mais lorsque arriva le tour de Bill, l'ère de la collaboration prit fin.

Bill commença par refuser de se réveiller. Plus on le secouait, plus il ronflait.

Tom jugea venu le temps de la psychologie.

— Je n'ai jamais vu de sommeil aussi profond, dit-il. Tant pis, si je ne peux pas le réveiller pour l'huile de ricin, il vaut mieux que j'emploie tout de suite l'autre moyen.

Les ronflements de Bill faisaient trembler la chambre.

— Est-ce que quelqu'un sait où est le bock ? demanda Tom.

Cette fois, Bill se retourna et ouvrit un œil.

— Où suis-je, demanda-t-il d'une voix égarée de sommeil, quelle

heure est-il ?

Tom lui mit le verre sous le nez.

— Il est l'heure de boire ça.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bill, reculant le plus loin qu'il pouvait.

— Tu sais très bien ce que c'est, gronda Tom dont la patience s'épuisait. Allons, avale !

— Je n'aime pas ça.

— Comment le sais-tu, puisque tu ne l'as pas goûté ?

— J'en ai déjà goûté, c'est mauvais.

— Voyons, demande à Anne, demande à Ernestine, demande à Martha, demande à Frank. C'est bon. Délicieux même.

— Je les connais, c'est pour donner le bon exemple.

Tom joua sa dernière carte.

— Allons, j'ai un autre verre comme celui-là dans le hall. Si tu es sage et bois celui-ci, moi je boirai l'autre pour te faire voir comme c'est bon.

Toutes les têtes étaient réveillées maintenant et observaient la scène. Bill pesa la proposition avec soin.

— Comment saurai-je, demanda-t-il d'un air soupçonneux, s'il y a bien de l'huile de ricin dans l'autre verre ?

— Tu peux croire à ma parole, non ? cria Tom.

— Je n'en suis pas sûr.

— Dis tout de suite que je suis un menteur, alors ?

Il alla dans le hall et revint tenant un verre dans chaque main.

— Choisis toi-même. Suis-je beau joueur, oui ou non ?

La voix de Fred s'éleva.

— Et quand ce sera mon tour, est-ce que tu en boiras avec moi ?

— Certainement, dit Tom. C'est exquis. Demande à Anne.

— Et avec moi ? dit Dan qui voulait savoir aussi.

— Certainement.

— Et avec moi ? dit Jack.

— Et moi ? cria Lillian du bout de la chambre des filles.

— Avec tout le monde, consentit Tom. Tout le monde et le cuisinier.

Bill examina les verres soigneusement et toutes les filles s'approchèrent pour le regarder faire son choix. Les verres contenaient la même quantité de jus d'orange, mais il y avait une différence évidente. Dans l'un, sur la surface du jus de fruit, nageaient quelques ronds d'huile ; sur la surface de l'autre, il y avait un bon doigt d'huile épaisse.

— Je prends celui-là, dit Bill désignant le verre où ne nageaient que de rares bulles.

— Tu en es bien sûr ? dit Tom innocemment. Je ne vois aucune

différence.

— N'essaie pas de tricher. C'est celui-là que je veux.

Il allait saisir le verre quand il leva les yeux et aperçut Ernestine qui lui faisait un petit non de la tête.

— Tu ne veux vraiment pas changer d'avis ? insista Tom enchanté de la tournure que prenait l'affaire.

— Si, dit Bill, tu finis par me convaincre. Je prends l'autre.

Il s'empara du verre plein d'huile.

— Eh ! attends une minute, protesta Tom, une vraie terreur dans la voix. Je crois que ce n'est pas celui-là que tu veux vraiment. Regarde bien..., c'est l'autre...

Trop tard ! Bill buvait déjà le jus d'orange et l'huile d'olive. Il sourit.

— C'est vrai que c'est délicieux !

Tom lança un regard de détresse au verre qu'il avait en main. Il sourit lui aussi, mais faiblement.

— Bon garçon, Bill, finit-il par murmurer.

— Et je suis dans le club pour avoir bien pris mon médicament, hein, Tom ?

— Oui, oui.

— Pour mille ans et quatre jours ?

Tom acquiesça tristement.

— Et tu vas boire le tien, Tom ?

Il acquiesça de nouveau.

— Et est-ce que tu vas boire un verre avec Fred, Dan, Jack, Bob et Jane comme tu l'as promis ?

Tom regarda autour de lui. Les filles se mordaient les lèvres pour ne pas rire. Frank avait enfoui sa tête dans son oreiller.

— Bois, dit Bill.

— Bois, dit Ernestine. C'est délicieux. Demande à Anne.

Si les regards pouvaient tuer, le corps de la princesse Ernestine eût été déjà dans un état avancé de raideur cadavérique.

— Demande à Ernestine, dit Martha.

— Demande à Martha, dit Frank.

— Demande à Frank, dit Bill.

Tom secoua lourdement la tête.

— Je me demande pourquoi je travaille ici ! Dix-sept ans dans la famille ! Et quand je commence à vieillir, on cherche à m'empoisonner ! Il y a cent vingt millions d'habitants dans le pays et il faut que je tombe juste dans cette maison !

— Allons, dit Anne, ne bois pas. Ce n'était qu'une plaisanterie, et pas de très bon goût, je l'avoue. Pardonne-nous, Tom.

Tom fit un pas en arrière avec dignité, nous enveloppa d'un regard dédaigneux, vida son verre et sortit fièrement de la chambre. Il

descendit à la cuisine et remonta bientôt avec la fiole d'huile de ricin et une cuiller. Il les tendit à Ernestine sans négliger de lui faire une révérence.

— À vous, Dussèche ! dit-il. Je sais qui a fait signe à Bill. J'ai surpris le clin d'œil... Je ne suis pas sourd, vous savez. Je ne suis pas aveugle. Arrangez-vous maintenant pour leur faire prendre leur médicament comme le docteur l'a dit.

Il quitta de nouveau la pièce, mais cette fois en marchant à reculons, saluant et faisant des courbettes, agitant son toupet.

Ernestine essaya de refiler la fiole à Anne.

— C'est ton devoir, ma chère. Tu es l'aînée !

— Tom a raison, répliqua Anne ! J'ai vu moi aussi le clin d'œil coupable, Dussèche ! Tout est de votre faute. Je vous délègue mes pouvoirs.

IV

ABSOLUMENT MORT

MARTHA ÉTAIT ROUSSE, pleine de taches de son, et ignorante du fait que, la dernière année, elle était devenue grande, élancée et qu'elle avait pris des formes – plutôt avantageuses. Elle ne s'en apercevrait que trop bien le temps venu. Mais pour l'instant, elle préférait encore les culottes de serge bleu marine aux jupes, les marinières vagues au sweaters et la bicyclette aux coussins des voitures.

Martha était opportuniste, complaisante, posée et bien avec tout le monde. Elle était naturellement « efficace », en partie à cause de son caractère, en partie parce qu'elle était à l'âge où la moindre allusion au mot travail la déprimait. Quand c'était possible, il s'agissait d'éviter n'importe quel travail à n'importe quel prix ; quand c'était impossible, il s'agissait de s'en débarrasser au plus vite et avec un minimum d'effort. D'où « l'efficacité ».

Elle venait de finir sa dernière année de classes secondaires. Et pendant cette année-là, elle avait pulvérisé les records d'Anne et d'Ernestine en ne portant ses livres de classe jusqu'à la maison que moins d'une douzaine de fois. Elle acceptait tout naturellement ses « supporteurs » masculins sans attribuer leurs attentions à autre chose qu'au bout de son nez. Notre maison était à presque trois kilomètres de l'École Secondaire de Montclair et Anne et Ernestine disaient volontiers que Martha ne choisissait ses chevaliers servants que d'après leur capacité à porter des poids lourds sur une longue distance.

Nous nous rétablîmes relativement vite de notre varicelle et Martha prit en main la préparation des bagages pour Nantucket. Elle fit descendre trois malles par Frank et Bill du grenier jusqu'au hall d'étage. Nous lui apportions nos vêtements et elle s'assurait que nous avions tout ce qu'il nous fallait avant de nous les laisser emballer. Pour diriger l'opération elle s'était assise dans un siège confortable et ne levait pas le petit doigt.

Afin d'éviter les sujets de litiges, elle avait dressé pour chacun de nous une liste de contrôle dont elle semblait tirer plus que sa part de satisfaction. Elle, qui recevait généralement les ordres d'Anne, et d'Ernestine, n'était pas fâchée pour une fois de les faire marcher à son

tour.

— Le nom ? commença-t-elle par demander à Anne quand sa sœur aînée parut dans le hall, sa pile de vêtements sur les bras. Parle assez fort pour que je puisse t'entendre.

— Des dattes ! répliqua Anne. C'est très bien d'être « efficace », mais il ne faut pas en abuser !

Martha lui tendit son paquet de listes.

— As-tu envie d'assurer la surveillance des bagages ?

Anne dut convenir que non.

— Alors, sois assez bonne, je te prie, pour répondre à quelques simples questions. Le nom ?

— Paavo Nurmi, le Finnois volant, lui répondit Anne. Âge, dix-huit ans. Manie : recevoir les ordres et supporter l'insolence d'une petite fille culottée !

— Parle plus haut, je ne t'entends pas, dit Martha, feuilletant ses listes pour trouver celle d'Anne.

— La barbe ! grogna Anne.

Puis elle hurla :

— Anne.

— Bien, dit Martha enchantée. Robes ?

— Six.

Martha nota.

— Ensemble de bain ?

— Tout à fait conçu pour se baigner ensemble !

— Parle plus haut, je n'entends pas.

— Un ! hurla de nouveau Anne. Tu es tellement efficace que tu arriverais à faire saigner les veines du bois !

Après avoir vérifié sa liste depuis les épingles à cheveux jusqu'aux semelles des souliers, Martha indiqua à sa sœur où elle devait arrimer son équipement. L'un après l'autre, par rang d'âge, nous dûmes procéder à la même cérémonie.

Chacun des aînés, en plus de sa propre responsabilité, assumait celle d'un de ses cadets. Anne était responsable pour Jane, Ernestine pour Jack, Martha pour Bob et Frank pour Dan. Cela non seulement quant à la question des bagages, mais en toutes circonstances. En cas d'incendie, pour traverser une rue ou même pour émarger aux tableaux de travail, les aînés étaient supposés aider et surveiller ceux dont ils avaient la charge. Bill, Lillian et Fred étaient dans la zone intermédiaire, assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes, pas assez pour aider un plus petit.

Une fois les vêtements dûment emballés, y compris les draps, les couvertures, les instruments, les poupées, les détecteurs à cristal et les écouteurs de téléphone, les collections de timbres, les échantillons gratuits et tous autres articles que nous ne pouvions décerner pas

ne pas emporter, notre attention se fixa sur le jour du départ.

Martha, tout ce temps-là, avait pris en contrôle le budget. Elle n'était pas avare de son propre argent – quoiqu'on ne puisse pas dire qu'il lui coulât réellement entre les doigts – mais lorsqu'il s'agissait de celui de Maman, il fallait prendre des instruments de torture pour le lui arracher des mains.

Elle établit des formules de demande que nous devons remplir en triple exemplaire quand nous avons à acheter quoi que ce fût pour la communauté ou à toucher notre semaine d'argent de poche. Nous tombâmes d'accord avec Bill que cela donnait plus de mal que cela ne valait pour quinze cents hebdomadaires.

Nous avons décidé de prendre à Lackawanna le train pour Hoboken, un ferry de Hoboken à New-York, un bateau de nuit de New-York à New Bedford (Massachusetts) et le bateau de New Bedford à Nantucket. Nous savions bien que tous ces transbordements avec les bagages et les bébés seraient une rude épreuve. Mais le passage de nuit par bateau revenait moins cher que d'aller directement par le train à New Bedford.

Martha, qui avait été dûment accréditée à la banque par Anne, encaissa un chèque et alla à New-York chercher les places. Elle pâlit et faillit tourner de l'œil quand l'homme des billets lui énonça le prix total.

— Il doit y avoir une erreur, balbutia-t-elle. C'est à Nantucket que nous allons, ce n'est pas à Paris en France. Auriez-vous l'obligeance de refaire l'addition ?

L'employé refit l'addition et Martha elle-même recompta deux fois. Quand elle fut bien convaincue qu'il n'y avait pas d'erreur, elle décida de rendre deux sur cinq des cabines que Maman avait retenues et d'échanger deux billets à place entière contre deux demi-places.

À son retour, Martha, rouge d'indignation, expliqua à ses deux sœurs aînées ce qu'elle avait fait pour les billets et les cabines.

— Ainsi, j'ai économisé plus de vingt dollars, conclut-elle. Mais il faudra que nous soyons quatre dans deux cabines et trois dans l'autre.

— Merci quand même ! dit Anne. Trois dans une de ces cabines, ce n'est déjà pas drôle ! Enfin, on s'arrangera...

— Bien sûr qu'on s'arrangera. Pense à l'économie !

Anne l'interrompt.

— Minute, ma belle ! Tu as oublié Tom. Où vas-tu le faire dormir ?

Ernestine renchérit.

— Et si tu comptes nous dire que tu l'installeras dans l'une de nos cabines, ce que je peux te dire, moi, c'est que tu pousses l'économie un peu trop loin !

— Certainement, acquiesça Anne. En voilà une idée !

— Je frotterai les parquets, annonça Ernestine avec un trémolo dans la voix, je balaierai les salles d'attente du métro, mais jamais je ne...

— Ni moi, dit Anne.

— Je n'ai pas oublié Tom du tout, proclama Martha. Et pour l'amour du ciel, laissez tomber vos balais et cessez de relever vos manches !

— Où dormira-t-il, alors ?

— Eh bien, il s'est justement plaint l'autre jour de ne jamais fermer l'œil pendant les voyages à Nantucket. Si, de toutes les façons, il ne doit pas dormir, à quoi ça sert de jeter du bon argent par les fenêtres ?

Anne s'indigna.

— Tu ne peux pas lui faire ça ! Retourne à New-York et prends une autre cabine.

— Tout est arrangé, dit Martha. Je lui en ai parlé.

— Pauvre Tom ! Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Oh ! tu le connais ! Il a grogné à propos des cent vingt millions d'habitants du pays et a prétendu que Lincoln avait aboli le servage pour tous les esclaves sauf un ! Mais il n'a pas fait une seule objection valable.

— Pauvre Tom ! répéta Anne.

— Je me demande vraiment pourquoi il reste chez nous ! ajouta Ernestine.

Martha fouilla rageusement dans sa poche pour prendre le chéquier.

— Alors, l'une de vous désire-t-elle se charger du budget ? Je vous le demande ?

— Après tout, ce n'est pas une si mauvaise idée ! dit vivement Anne pour la calmer.

— Et tu as économisé plus de vingt dollars de l'argent de Maman ! dit Ernestine.

— D'excellent argent ! appuya Martha qui semblait avoir entière confiance dans la circulation fiduciaire du pays. D'ailleurs, je ne l'aurais jamais fait s'il n'avait pas dit qu'il ne dormirait pas de toutes manières.

— Bon, dit Anne. Mais les deux demi-places ?

— Quoi encore ? s'écria Martha d'un ton belliqueux, agitant de nouveau le carnet de chèques.

— Rentre ça ! lui dit Anne plus sèchement. C'est moi qui suis responsable ici, et je ne veux pas qu'on me mette sous le nez un carnet de chèques, un livre de comptes ou un connaissance de fret chaque fois que j'ouvre la bouche !

— Frank peut peut-être encore passer avec un demi-billet, fit

observer Ernestine, mais pas toi.

— Je voudrais bien savoir pourquoi, répliqua Martha indignée. Je suis un peu trop grande, je l'admets, mais je peux plier les genoux en passant devant le contrôleur.

— Ce n'est pas tellement que tu sois grande, murmura Ernestine pleine de sous-entendus.

— C'est quoi, alors ?

— Pour l'amour de Dieu, regarde-toi ! dit Anne les yeux tournés vers la poitrine de sa sœur.

Le regard de Martha suivit celui d'Anne.

— Oh ! c'est ça ! dit-elle. Mais personne ne fait attention à des choses comme ça !

*

* *

Le train pour Hoboken partait de bonne heure dans l'après-midi. Nous ne voulions pas payer plus d'un taxi. Aussi, sous la conduite d'Ernestine, cinq des aînés partirent à pied pour la gare. Anne et Tom, avec les cinq plus jeunes et tous les bagages, attendirent la voiture à la maison.

Les valises étaient alignées sur le perron et Anne et les cinq enfants étaient fin prêts quand le taxi arriva. Ce ne fut que lorsque les colis furent empilés et les enfants casés qu'Anne s'aperçut que Tom manquait. Elle l'appela, mais rien ne répondit. Elle rouvrit la porte d'entrée, chercha dans la maison. À la cuisine, il y avait bien la casquette de Tom, la cage avec les deux canaris et un carton vide dont le couvercle était percé de trous, mais pas de Tom.

Le chauffeur faisait retentir sa trompe sans arrêt et Anne ressortit pour le calmer. Les enfants sautaient ou jouaient autour de la voiture et Bob s'était installé sur les genoux du chauffeur.

— Si c'est vous le régisseur, dit-il à Anne en se penchant désespérément vers le siège arrière pour sauver son chapeau des entreprises de Jack, vous feriez mieux de mettre toute la troupe à pied. J'ai d'autres clients cette après-midi, vous savez.

— Je fais ce que je peux, dit Anne. Nous serons prêts dans une minute. Je pense que notre cuisinier cherche son chat.

— Et Monsieur le Président ? demanda Fred.

Anne fit claquer ses doigts.

— Je savais bien que j'oubliais quelque chose ! Où est-il ?

Monsieur le Président, c'était notre chien. Un chien du genre colley. En fait, il était là, aboyant autour du taxi et grondant après le chauffeur.

— Mets-lui une laisse, dit Anne à Fred. Qu'il ne s'éloigne pas.

Tom arrivait du bout de la rue en courant. Il haletait.

— Quatorze !... On ne la trouve nulle part !

— Alors, il faut la laisser, dit Anne. Nous sommes déjà en retard pour le train. Montez vite dans la voiture, Tom.

Tom n'en croyait pas ses oreilles.

— Laisser Quatorze ? Vous n'êtes pas folle ?

— Plaît-il ? Il faut quand même que nous attrapions le train.

— Pour qui me prenez-vous ? Je ne laisserai pas cette chatte. Si elle ne part pas, je ne pars pas non plus.

— Nous avons Monsieur le Président, supplia Anne, et vous avez les canaris.

— Mais je n'ai pas Quatorze !

— Sacré nom d'un chien ! cria Anne. J'ai tout arrangé pour ce voyage depuis quinze jours ! Tout a été prévu, jusqu'au polissage de la dernière paire de souliers. Une épidémie de varicelle n'a réussi à rien entraver ! Aucun chat au monde ne le fera rater. Montez dans la voiture, Tom.

Tom n'avait jamais entendu Anne jurer, et il en fut drôlement troublé.

— Je n'ai même pas pris mon chapeau, dit-il plus doucement. Ni les oiseaux non plus.

— Allez les chercher. Et dépêchez-vous, nom d'une pipe !

Le chauffeur mit son grain de sel.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Mademoiselle ? J'ai d'autres clients...

Tom s'éloigna, maugréant mais se dépêchant.

— Je voudrais que votre père vous entende parler comme ça ! Il vous aurait grondée, je vous dis, moi, qu'il vous aurait grondée, impudente que vous êtes !

Il maugréait encore quand il revint, tout courant, avec son chapeau et la cage et qu'il monta dans la voiture.

— Il vous aurait grondée, pour sûr. Jurer comme un palefrenier devant tous ces enfants ! Vous n'êtes pas trop grande pour les claques ! Ah ! mais non.

Anne ferma à clef la porte de la maison, sauta enfin dans la voiture.

— Un taxi pour sept personnes, huit valises, un chien et deux serins, dit le chauffeur en démarrant. Vous auriez dû en commander trois !

— Nous ne sommes pas trop serrés, dit Anne aussi joyeusement qu'elle le put.

— Est-ce que ce chien est propre ?

Anne mentit.

— Habituellement.

— Je ne pense pas que mon assurance couvre ce risque-là !

Anne sourit faiblement.

— Probablement, si vous avez une clause pour les cas de force majeure.

Au coin du pâté de maisons, nous aperçûmes Quatorze. Le taxi s'arrêta, Tom appela et, comme un éclair orange, la chatte sauta sur ses genoux, puis de ses genoux sur son épaule.

— Voyez-moi ça ! dit Tom émerveillé et oubliant du coup tous ses griefs. Elle nous attendait ! C'est le chat le plus intelligent que j'aie jamais vu.

— Avez-vous encore quelque passager ou marchandise vivante à embarquer ? demanda le chauffeur.

— Non, dit Anne un peu penaude.

— Pas de vache, pas de chèvre, pas d'autres enfants ?

— Non.

— Vous êtes sûre qu'ils y sont tous ?

— Oui.

— Alors, oserais-je vous demander où nous allons ?

— Oh ! excusez-moi. À la gare de Lackawanna.

— Je croyais que c'était plutôt à Luna-Park. Vous connaissez la « Ferme en Folie ».

— Non, dit Anne humblement. À la gare de Lackawanna, je vous prie.

Elle s'appuya au dossier de son siège, essayant d'asseoir Jane plus confortablement sur ses genoux. Elle ferma les yeux et pensa à sa mère qui était maintenant bien tranquille en Angleterre. Elle pensa à leurs voyages précédents, quand nous allions en auto à New Bedford et nous embarquions là pour Nantucket. Elle pensa à Papa – fort, complaisant et gai – assis au volant de la vieille Pierce Arrow, faisant souffler sa trompe et traitant de « chauffards » les automobilistes qui se garaient comme ils pouvaient quand nous passions en trombe dans un nuage de fumée...

*

* *

Du point de vue d'Anne, le reste du voyage ne fut un succès que quant au bruit.

Le tintamarre du quai où nous attendait le bateau de nuit eut l'effet le plus démoralisant sur Monsieur le Président. Il se mit à aboyer et à pousser des hurlements. Il se fit tirer, les pattes raides, tout le long du quai et de la passerelle. Tous les deux ou trois pas, Frank s'arrêtait et lui tapait dessus pour essayer de le faire taire. Hélas ! les coups ne servaient qu'à le faire aboyer et hurler plus fort. Tom, Quatorze et la cage d'oiseaux sous un bras, une valise d'osier pleine à craquer sous l'autre, ne cessait de crier des menaces à propos de ce qu'il passerait au chien s'il ne se taisait pas.

Chacun des aînés tenait par la main le plus jeune dont il était

responsable et portait une valise. Martha décourageait les porteurs qui se précipitaient à notre rencontre en leur disant que nous étions trop pauvres pour les payer.

Quand nous nous engageâmes en file indienne sur la passerelle, que Martha aborda en marchant sur les genoux, nous passâmes entre deux haies de spectateurs hilares. Anne et Ernestine regardaient droit devant elles, affectant de ne rien voir, mais tous les autres saluaient de la main et rendaient sourire pour sourire.

— Je prends vos bagages ? demanda un porteur qui redescendait vers le quai.

— Non, cria Frank qui lisait parfois *l'Humour au Collège*, laissez-les marcher tout seuls.

C'était le genre de plaisanteries qui enchantait Tom et il éclata d'un rire tonitruant, qui lui passa par le nez comme toujours.

— Henc... Henc... Henc... Elle est bonne, celle-là !

Le commissaire du bord fut tellement débordé par notre entrée qu'il n'essaya même pas de vérifier si nous avions assez ou non de billets entiers. Il insista cependant pour que Monsieur le Président et Quatorze fussent parqués avec la cargaison dans la cale. Nous entendîmes toute la nuit les protestations véhémentes de Monsieur le Président.

On nous autorisa à garder les oiseaux et on les casa dans la cabine d'Anne qui partagea la couchette du bas avec Jane, Fred et Dan occupant celle du haut. Anne avait eu beau empêcher Jane et Dan d'absorber le moindre liquide à partir de six heures du soir, l'inévitable se produisit cependant.

Mais ce ne fut que le matin suivant, quand nous eûmes effectué à New Bedford le transbordement sur le bateau de Nantucket, qu'elle découvrit Morton Dykes.

Morton était un étudiant d'Amherst et un « sheik » qu'Anne prisait fort dans sa caravane de soupirants. Il était très grand – six pieds sept ou huit pouces – et maigre, mais tout à fait chic avec ses cheveux gominés et son pantalon Oxford. Anne et lui étaient souvent sortis ensemble ce printemps-là pendant qu'elle était à Smith. Elle nous avait souvent parlé de lui, mais nous ne l'avions encore jamais vu.

Comme il n'était pas exigé que les animaux fussent avec les bagages sur le bateau de Nantucket, ce fut sur le pont supérieur où nous étions tous rassemblés, y compris les oiseaux, le chien et le chat, qu'Anne se cogna dans Morton.

Cogner est le mot juste, car il devint vite l'évidence même que, au moins de la part de Morton, la rencontre était non seulement imprévue et inattendue, mais indésirable.

— Doux Jésus ! s'écria Anne essayant de rajuster sa toilette que Jane avait dévastée au-delà de toute expression, regardez un peu qui

est là ! Hello, Morton.

— Hello ! murmura Morton, se reculant comme si Anne avait une maladie qu'il ne voulait pas attraper. Ravi de vous voir.

— Ravie, moi aussi, dit Anne avec enthousiasme.

Et quand Anne était ravie, sa voix devenait stridente comme celle d'un « cheer leader » en pleine action. Morton reculait toujours.

— Je savais que votre mère et vous veniez à Nantucket, continuait-elle. Mais je ne savais pas que nous serions sur le même bateau.

— Nous étions aussi sur le même bateau de nuit que vous, répondit Morton plein de ressentiment. Nous vous avons vu monter à bord.

— Ah ! oui ? articula péniblement Anne épouvantée.

— Est-ce que c'est votre chien qui a hurlé toute la nuit ?

— Je n'ai rien entendu.

Morton s'écartait de plus en plus et Anne finit par comprendre qu'il ne tenait pas à être confondu avec quelqu'un de notre tribu. Ça la rendit furieuse.

— Approchez donc, lui cria-t-elle, que je vous présente à tout le monde. Amenez un siège et installez-vous.

— Non, merci. Il faut que je m'en aille.

— Pourquoi ne conduisez-vous pas votre mère ici et ne nous asseyons-nous pas tous ensemble ?

Cette proposition fit perdre à Morton toute pudeur. Il battit ouvertement en retraite.

— À tout à l'heure, murmura-t-il en tournant le dos.

— À moins, lança Anne d'une voix tonitruante, que nous n'allions tous nous asseoir auprès de vous ?

Morton disparut par l'échelle du pont inférieur.

— Voilà donc le fameux Morton Dykes, dit Ernestine. Fichtre ! Il est beau garçon. Et quelle taille ! Tu aurais quand même pu me présenter.

— Tout le bateau t'a entendue, dit Martha. Si tu veux mon avis, il a l'air d'un échalas et il a une tête à claques !

Ernestine sourit.

— Tu ne le juges que du point de vue d'un possible « porteur de livres » ! Tu sais que ces grands garçons maigres sont très vite fatigués.

— Il paraissait très pressé d'aller quelque part, ajouta Martha. Est-ce qu'il marche toujours de côté, comme les crabes ?

— Il avait honte de nous, tout simplement, dit Anne. Ce que j'ai pu éprouver pour lui dans le passé est mort. Absolument mort.

Bill voulait une explication.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il honte de nous ? demanda-t-il. Vous, les filles, vous êtes piquées ! Je crois qu'il a entendu parler de notre varicelle et qu'il ne l'a jamais eue !

— Martha a raison, opina Ernestine. C'est une tête à claques !

— Mort, répéta Anne d'une voix de mélodrame. Absolument mort !

V

LE COSTUME DE BAIN DE MAMAN

NOUS ÉTIONS TOUS HEUREUX de revoir notre cottage de Nantucket. Anne surtout.

Papa l'avait baptisé « le Soulier » en l'honneur de Maman parce qu'elle était, disait-il, comme la vieille dame de la chanson qui vivait dans un soulier avec tant d'enfants. « Le Soulier », était flanqué de deux anciens phares que Papa avait achetés à l'état depuis des années. L'un lui servait de bureau, l'autre, à quelques-uns d'entre nous, de dortoir.

Nous nous demandions ce que serait Nantucket sans Papa. Il avait marqué de sa griffe chaque pièce de la maison. Il y avait les messages en traits et points qu'il avait peints sur les plafonds l'été qu'il avait décidé de nous apprendre le morse. Il y avait les planches astronomiques qu'il avait dessinées sur les murs de la salle à manger pour que nous comparions la taille des planètes et la distance des étoiles. Il y avait des photographies des nébuleuses et des constellations qui lui avaient été données par l'Université d'Harvard et qu'il avait accrochées à deux pieds du plancher pour que même les plus petits d'entre nous pussent les voir.

Nous allâmes de chambre en chambre, regardant tout et trouvant que tout était bien.

Les gros bagages nous avaient suivis par le train et le bateau. Martha les ouvrit dans la salle à manger, s'installa dans un siège confortable et commença à nous donner ses directives pour le déballage.

Nous vînmes, les uns après les autres, chercher nos affaires pour les ranger ensuite dans les placards. Tom donna à manger aux bêtes et nettoya la cuisine. Frank et Bill accrochèrent les rideaux. Anne et Ernestine balayèrent le sable accumulé par l'hiver.

— Jamais la maison n'a été rouverte aussi vite, déclara Anne quand tout fut fini. Tout le monde a joliment bien travaillé et Martha a fait merveille avec les bagages.

— Martha, c'est Papa tout craché ! renchérit Ernestine. Elle est « efficace » de nature.

Martha sourit de plaisir, se leva de son siège et se dirigea vers les

malles pour sortir enfin ses propres affaires. Soudain, une idée terrible la cloua sur place. Elle *savait* que les malles seraient vides, et elles l'étaient incontestablement. Et elle *savait* aussi qu'il était parfaitement inutile de demander si quelqu'un d'autre avait pris ses affaires par erreur.

— Que personne ne redise jamais que je suis « efficace », gémit-elle.

— Mais bien sûr que si, tu es efficace, lui dit Anne. Ne fais pas de *fishing* ! Je viens juste de déclarer que tu avais été épatante pour les bagages et que nous avions tout ce dont nous avions besoin !

— Nous n'avons ni mes habits ni mon costume de bain, cria Martha. Et pourtant nous en avons besoin. Je n'ai pas un chiffon, excepté ce que j'ai sur le dos !

— Quelle folie ! Ils doivent être quelque part. Qui a pris les affaires de Martha ?

Martha secoua la tête, au bord des larmes.

— Inutile de chercher. Je me rappelle maintenant. Je n'ai rien emporté.

— Mais tes listes de contrôle ? Comment as-tu pu oublier ce qui te concernait ?

— Je ne sais pas.

— Tu es certaine de ne pas les avoir emballées ?

— Les listes, c'était pour les autres. Puisque je faisais les bagages moi-même, c'était inutile d'en faire pour moi !

— Seigneur ! Il va falloir t'acheter un équipement complet.

— Jamais de la vie. Le budget ne peut pas supporter ça. Je me promènerais plutôt dans un tonneau !

Les garçons commencèrent à se tordre de rire et Anne et Ernestine ne purent s'empêcher de faire comme eux. Bill s'assit sur le fauteuil que venait de quitter Martha et fit semblant de feuilleter du pouce une liasse de feuillets.

— Le nom ? demanda-t-il à Martha.

Martha sourit un peu jaune.

— Touchée ! admit-elle. Je ne l'ai pas volé. Âge, presque quinze ans. Passe-temps favori, bayer aux corneilles.

Anne aurait quand même voulu que Martha allât au village et s'achetât l'indispensable et un costume de bain. Mais Martha était déterminée à ne pas gâcher un sou.

— Pourvu que j'aie n'importe quoi pour m'enrouler dedans, ça me suffira. Je ne suis pas une fille qui veut affoler les garçons, moi ! Je n'ai aucun homme d'Amherst à qui taper dans l'œil ! Je trouverai bien quelque chose.

Anne et Ernestine furent d'accord pour lui prêter quelques vêtements et Frank une chemise de flanelle, des tricots et une

salopette.

— Bravo ! dit Martha. Je n'ai pas à m'en faire pour le costume de bain. Je mettrai celui de Maman jusqu'à ce qu'elle soit là. Et je lui écrirai pour qu'elle prenne le mien et me l'apporte quand elle passera à Montclair.

Ernestine pouffa.

— Je te vois dans le costume de Maman ! Tu seras mignonne dans ce petit modèle 1900 !

— Qui est-ce qui fait attention à ça ? Tout ce que je veux c'est quelque chose pour me couvrir. Vous me faites transpirer avec vos histoires !

Maman ne savait pas nager et détestait l'eau. Elle entraînait quelquefois dans la mer jusqu'aux genoux, s'aspergeait un peu les épaules, barbotait quinze secondes et se dépêchait de rentrer à la maison. Si elle croisait l'un de nous allant à la plage, elle nous informait, les lèvres bleuies et claquant des dents, que les vagues, ce matin-là étaient particulièrement froides. Sur la plage où nous nous baignions, les vagues, même par tempête, n'atteignaient jamais plus d'un pied de haut, mais pour Maman, le calme plat était encore un ouragan.

Son costume de bain ne laissait pas un pouce de chair visible. Papa lui-même, qui insistait pour que ses filles portassent des costumes noirs à l'ancienne mode, devait admettre que Maman poussait la pudeur à l'extrême et qu'elle semblait mettre plus de vêtements qu'elle n'en ôtait quand elle se préparait à aller au bain.

Ce fameux costume était composé de nombreuses pièces détachées, y compris une ceinture et un bonnet. Mais les principales étaient un dessous noir froncé autour du cou et descendant de plusieurs pouces au-dessous du genou, et un dessus flottant, large et long, dont Papa prétendait qu'il aurait pu servir à Barnum et Bailey s'il était teint en kaki. Ce vêtement de dessus avait les manches longues et tombait jusqu'aux chevilles, elles-mêmes couvertes par des bas de coton noir et des souliers de bain montants.

— Pas question du costume de Maman, dit Anne à Martha. Tu serais complètement ridicule.

— S'il est bon pour Maman, il sera aussi bon pour moi, affirma Martha. Tu devrais être honteuse de parler de son costume comme ça.

— Ce n'est pas le costume qui est ridicule. Il y a quelques années tout le monde en portait de pareils et beaucoup de personnes de l'âge de Maman en portent encore. C'est toi qui serais ridicule dedans !

— Pas plus que dans ceux que Papa nous faisait porter. Il faut quand même que nous ayons un maillot noir en dessous et une espèce de robe par-dessus.

— Je le sais. Mais au moins les nôtres s'arrêtent aux genoux et ont

des manches courtes.

Il avait fallu des années à Anne pour obtenir de Papa qu'il permît aux filles d'avoir les cheveux courts, des jupes courtes et des bas de soie. Il n'approuvait pas les tendances de la mode d'après-guerre. Il affirmait qu'elle ne durerait pas, que les filles recouvreraient la raison et que le fait que tout le monde s'habillât autrement que soi-même n'avait aucune importance. Il avait refusé de concéder plus que les manches courtes et deux pouces d'ourlets supplémentaires aux costumes de bain des filles. C'était un point de friction douloureux entre lui et les deux aînées.

Martha insista tellement qu'Anne finit par abandonner la lutte.

— Très bien, ma chère. Si tu te moques de la touche que tu auras, je serais bien bête de m'en faire ! Et puisque aucune de nous ne sortira avec des garçons tant que Maman ne sera pas là, je suppose que tu ne pourras nous causer à Ernestine et à moi, aucun préjudice durable.

Frank, Bill et les plus jeunes avaient déjà mis leurs costumes de bain et les deux garçons se chargèrent de conduire la troupe jusqu'à la plage qui n'était guère à plus de deux cents mètres de la maison. Martha les rejoindrait quand elle aurait enfilé la défroque de Maman. Quant à Anne et Ernestine, qui devaient finir de s'occuper de draps et des couvertures, elles iraient les retrouver une demi-heure après.

Mais l'après-midi était déjà avancée quand elles arrivèrent à leur tour sur la plage. Toutes deux étaient fatiguées du voyage et d'avoir mis la maison en ordre. Elles soupirèrent d'aise en s'étendant sur le sable chaud à l'endroit où nous étions tous réunis, sauf Martha. Elle était la meilleure nageuse de la famille, la meilleure plongeuse et elle pouvait rester des heures dans l'eau sans avoir froid.

— Voilà la vie ! dit Anne en s'étirant voluptueusement. Je rêvais de ça depuis ma varicelle. Tout va sembler plus simple désormais.

— Est-ce que tu veux me faire faire la culbute ? lui demanda Jack. Frank nous a emmenés à l'eau, mais il ne m'a pas fait faire la culbute.

— Dans un moment, répondit Anne paresseusement. Je voudrais bien profiter un peu de ce qui reste de soleil.

Elle était étendue à plat sur le dos.

— Quelqu'un ne pourrait-il pas empêcher le chien de m'inonder de sable ?

Frank envoya une taloche à Monsieur le Président, mais sans succès.

Jack continuait à réclamer.

— Personne ne me fait jamais faire de culbute !

— Où est Martha ? demanda Ernestine. Au radeau ?

Frank fit oui d'un mouvement de tête.

— De quoi a-t-elle l'air dans le costume de Maman ?

— De quelque chose de fameux, s'écria Frank avec enthousiasme.

Il faut que tu voies ça !

Ernestine se mit à rire.

— Ça ne m'étonne pas ! Miss Atlantic-City 1890 !

— Elle est là-bas, continua Frank, avec ce grand type qui n'a que la peau sur les os que nous avons vu sur le bateau.

Anne se dressa, réveillée du coup.

— Morton Dykes ? demanda-t-elle. Tu veux dire qu'il a vu Martha dans ce déguisement ? Nom d'une pipe, qu'est-ce qu'il va penser de nous !

Ernestine sourit.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ton sentiment pour lui est mort, ne l'oublie pas.

— Absolument mort, lança Bill.

— En tout cas, il n'a pas l'air de s'en faire pour le costume, fit observer Frank. Chaque fois qu'elle plonge, il l'aide à remonter sur le radeau. On dirait qu'elle est estropiée, ou je ne sais quoi.

Anne mit sa main en visière et regarda du côté de l'eau. Il était facile de repérer Morton qui dépassait presque tout le monde d'une tête. Mais elle ne put situer Martha au premier abord.

— Je ne vois personne dans le costume de Maman. Il est pourtant assez voyant !

Ce fut alors qu'une silhouette noire, élégante et bien en chair, jaillit du plongoir pour un saut en canif du meilleur effet, qui ne pouvait être autre que celle de Martha. Une tête rousse émergea de l'eau et une main s'agita en direction d'un grand garçon sur le radeau qui y répondit chaleureusement. Et une nuée d'écume marqua le sillage du crawl australien de Martha revenant au rivage.

— Où est-elle allée pêcher ce costume ? s'écria Ernestine qui avait vu le plongeur elle aussi. Qu'est-ce que Papa dirait !

— Qu'est-ce que Maman dira ! ajouta Anne.

Martha souffla de l'eau par les narines, rejeta les cheveux qui lui tombaient sur les yeux et aborda la plage pour nous rejoindre.

Frank et Bill, claquant la langue comme deux membres de la Ligue de Pudeur qui seraient tombés au milieu d'un camp de nudistes, coururent à sa rencontre avec des serviettes. Ils faisaient semblant de se voiler la face et de détourner la tête.

Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la plage à cette heure-là. N'empêche que ceux qui y étaient s'étaient dressés pour regarder.

— Allez-vous finir, vauriens ! cria Anne d'une voix de théâtre. J'ai honte de vous.

Mais Frank feignit de ne pas entendre.

— Viens ici, Martha, vite ! Drape-toi dans ces serviettes. Si tu te dépêches, le policeman de la plage peut ne même pas te remarquer !

— Et puis, ajouta Bill, nous ne voulons pas que tu attrapes une

pneumonie.

Martha les repoussa gaîment, eux et leurs serviettes.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous diriez d'un bon coup de poing sur le nez ?

Elle s'étendit mollement sur le sable entre Anne et Ernestine et se mit, selon une vieille habitude, à agacer Monsieur le Président en lui secouant au nez ses cheveux trempés.

— Mon garçon, l'eau est délicieuse, lui dit-elle sans paraître remarquer les regards glacés de ses deux aînées.

— J'ai rencontré un de tes amis là-bas, Anne. Une vraie tête à claque, décidément. Il faut que tu le voies en costume de bain. Plus que jamais un échalas !

Martha avait l'air d'être enroulée dans une pièce d'étoffe étroitement serrée. En regardant attentivement, on pouvait reconnaître le dessous du costume de Maman, dont les manches et les jambes de pantalon étaient retroussées aussi haut qu'elles pouvaient l'être. Ce n'était guère plus décolleté que les costumes que portaient les autres jeunes filles, mais Anne et Ernestine étaient choquées au-delà de toute expression.

— Va-t'en, murmura enfin Anne et mets l'autre partie du costume. Tu es folle !

— Et descends-moi ce pantalon, ajouta Ernestine.

Jack tannait toujours sa grande sœur pour qu'elle lui fît faire la culbute. Mais elle ne l'entendait même pas.

— J'en rougis ! continuait-elle. Qu'est-ce que dira Maman !

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? demanda Martha. De quoi s'agit-il ?

— Tu le sais très bien. Ne fais pas l'innocente !

— Si c'est à cause de ton « sheik », ne te tracasse pas. C'est une tête à claque qui a la manie de vous aider à regrimper sur le radeau. Je ne lui ferai pas de mal, je t'assure.

— Laisse Morton là où il est.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi jaloux que toi ! Je n'y toucherai pas, à ton échalas de dix pieds, même avec une perche !

— Il n'est pas *mon* échalas de dix pieds. Et je ne parle pas de lui, je parle de ton costume.

— C'est toi qui m'as dit que je pouvais le mettre.

— Je t'ai dit de le mettre tout entier, pas la moitié !

— Tu ne pensais pas quand même que j'allais mettre la robette ?

— Naturellement si, dit Ernestine. Tu sais parfaitement bien ce que nous voulons dire.

— C'est donc à ça que vous pensiez quand vous disiez que je serais ridicule ?

Martha éclata de rire.

— Je me vois assez sous cette espèce de tente noire ! Et vous ? Ça ne m'étonne plus que vous ayez cru que tout le monde me regarderait ! D'autant plus que je ne pourrais pas faire une brasse avec ce scaphandre ! Vous n'y aviez pas pensé ?

— Martha ! dit Ernestine. Martha, écoute. Ce n'est pas convenable. On ne peut pas se promener hors de son boudoir habillée comme ça. Tiens, prends cette serviette, ma chère.

— Nous pourrions la recouvrir de sable jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne, suggéra Fred plein d'espoir.

— Ça souligne les formes, dit Anne. Ça ne laisse rien à l'imagination !

— J'en ai marre d'être commandée ! cria Martha. Toujours penser à ce qu'on paraît et jamais à la natation ! D'ailleurs, il n'y a rien à imaginer...

Anne était patiente.

— Allons, dit-elle, tu connais la règle de Papa pour les filles de sa famille. De la pudeur, Martha, de la pudeur.

— Mais personne ne porte plus de costume deux-pièces. Vous vous prenez pour des *flappers* et vous ne voyez pas que les temps ont changé ! J'ai le droit de vivre ma vie, oui ou non ?

— Tu connais les règles aussi bien que nous. Deux pièces pour les costumes de bain. Les jupes tombant jusqu'aux genoux, des bas noirs, un minimum de peau visible. Qu'est-ce que Maman dirait !

— Je parie, dit Martha, qu'elle dirait que les temps ont changé et que je peux porter le même costume de bain que les autres filles. Et je parie aussi que quand elle le dira vous ferez la course toutes les deux pour aller acheter un costume d'une seule pièce !

— Cela montre à quel point tu connais Maman !

— Oui, Monsieur, continua Martha enchantée visiblement de la scène qu'elle imaginait, quand elle le dira, ce sera une jolie course entre vous, une, deux, une, deux...

— Seulement elle ne le dira pas. Elle aurait un coup de sang si elle te voyait comme ça !

Martha finit par se rendre.

— Très bien. Tu es la patronne et je dois obéir. Je mettrai l'autre moitié. Mais je te préviens que je ferai un ourlet d'au moins un pied sur le derrière. Et je supprime définitivement les bas noirs cet été.

Elle se leva et, dédaignant les serviettes tendues, se dirigea vers la maison. Il n'y avait pas de doute que jamais le costume de Maman n'avait eu autant d'allure.

— Je pense, dit Ernestine à Anne, que nous pourrions toutes nous passer des bas noirs. Personne d'autre que nous n'en porte.

Anne approuva.

— J'avais la même idée. Comme le dit Martha, les temps ont

changé. Papa lui-même en conviendrait probablement... Probablement...

— Au fond, elle est joliment bien avec ce truc d'une seule pièce !

— Je crois que oui, dit Anne. À la manière d'un enfant, naturellement.

— C'est ce que je voulais dire... à la manière d'un enfant. Et ça doit être bien plus commode pour nager.

— Je le crois, dit encore Anne. Dieu sait que je n'ai pas plus qu'elle la manie du deux pièces ! Mais tu comprends bien que je ne peux pas modifier la règle derrière le dos de Maman, et que... Mais dis donc, es-tu de son côté ou du mien ?

— Du tien, évidemment, dit Ernestine. Je n'ôterai pas le dessus de mon costume, je te le promets. Les bas seulement.

Anne de nouveau mit sa main en visière, et regarda la mer. La grande silhouette maigre était toujours là.

— Est-ce que tu vas enfin me faire faire la culbute, Anne ? demanda le petit Jack. Personne ne veut jamais me faire faire la culbute !

— Si tu es sage, dit Anne attachant son bonnet et secouant le sable dont elle était couverte.

Elle prit la main de Jack et Ernestine celle de Bob. Ils entrèrent doucement dans l'eau.

VI

FLAGELLATION

TOM COMPLIQUA LES CHOSES la semaine suivante en se faisant traduire en correctionnelle. Sans excuser son rôle dans l'histoire en question, on peut alléguer qu'il était Irlandais et plein de préjugés – en particulier contre les Anglais.

Tom avait été d'une humeur exécrable pendant plusieurs jours parce que des voisins avaient amené avec eux une cuisinière anglaise et qu'elle avait été bien accueillie dans son petit groupe.

Depuis des années que nous venions à Nantucket, Tom connaissait la plupart des domestiques des maisons environnantes et ils se retrouvaient tous l'après-midi sur la plage. En partie à cause de son âge et en partie parce qu'il était de bon compagnonnage, il était devenu l'une des personnalités marquantes de cette société. Et voilà qu'il se trouvait à présent dans l'alternative ou de quitter ses amis ou d'accepter l'Anglaise. Il était peu disposé à l'une ou à l'autre chose.

La cuisinière était d'une grosseur incroyable. Imposante, calme et pleine de dignité. Elle parlait avec un accent anglais prononcé et portait un costume de bain vert pâle d'une seule pièce.

Tom n'approuvait ni l'accent ni le costume. Aussi rejoignait-il les autres chaque après-midi, mais s'asseyait-il le plus loin qu'il pouvait de l'Anglaise.

— Cette île est vraiment infestée de métèques, disait-il à voix haute. Nous irons sans doute ailleurs l'été prochain.

Si une jolie fille passait, portant un maillot d'une pièce, il proclamait :

— Je comprends qu'on mette un costume comme ça quand on a le physique pour. Les grosses femmes devraient couvrir tout ce qu'elles peuvent, ou rester chez elles !

La cuisinière, qui aurait pu se piquer de ces allusions, ne soufflait mot. Tom ne souhaitait pas de se lier avec elle, mais se piquait, lui, d'être ignoré. Son irritation ne cessait d'augmenter, entretenue par les manières et l'accent de la dame.

Un jour, Tom, assis sur le sable, se leva pour aller à l'eau juste au moment que la cuisinière, qui était debout, se penchait pour délayer sa sandale. Ses formidables fesses, serrées à éclater, émergeaient

comme un monstrueux mollusque de la coque de sa demi-jupe. Tom faillit presque tomber dessus.

La dame devait avoir maille à partir avec ses lacets et Tom eut le temps de contempler avec répugnance cette vaste étendue de chair.

Soudain, comme mû par une impulsion irrésistible, il ramassa un bout de bois rejeté par la mer et tapa aussi fort qu'il put sur les fesses offertes.

Le bâton était large et plat et il heurta la chair avec un claquement sonore. La cuisinière piqua du nez comme une autruche. Tout le monde – y compris Tom lui-même – demeura muet de stupéfaction. Il resta là, penaud, balançant le bout de bois dans sa main et, pour l'une des rares fois de sa vie, se mit à rougir. Frank et Bill qui avaient assistés à la scène l'injurèrent.

Enfin, il jeta le bout de bois et vint au secours de sa victime.

— Je suis désolé, lui dit-il. Même envers une métèque, c'est sans excuse ! Je l'ai vu là et... je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça !

Le visage de la grosse femme était impassible. Elle se remit lentement sur ses pieds, se débarrassant du sable qu'elle avait dans la bouche et dans les cheveux. On eût dit qu'elle regardait à travers Tom comme s'il n'existait pas.

— C'est sans excuse, répétait Tom. C'est la première fois que je fais une chose pareille ! Demandez à toutes ces personnes !

Elle continuait à ne pas faire attention à lui.

— Tenez, continua-t-il ramassant le bâton. Je vais me baisser. Tapez-moi dessus aussi fort que vous pourrez.

Il lui mit le bout de bois dans la main et se pencha en avant, fermant les yeux, courbant les épaules dans l'attente du coup. Rien ne venant, il se redressa.

La cuisinière n'aurait peut-être pas alerté la police s'il avait laissé aller les choses, s'il était allé se baigner sans rien ajouter. Mais comme il n'avait pas l'habitude de taper sur le derrière des dames, il était sincèrement mortifié et voulait être sûr de s'être assez excusé.

— C'est impardonnable, dit-il encore, impardonnable. Je vous ai vue vous baisser et j'ai aperçu le bâton et...

L'image du bâton claquant la chair flasque de la dondon le traversa soudain, irrésistible.

Il explosa.

— Henc, henc, henc,... Je suis désolé, je ne peux pas m'en empêcher... Henc, henc, henc...

Ce fou rire aggrava son cas. Il finit par se dominer et recommença à s'excuser mais la cuisinière s'en fut fièrement faire appel à la loi.

Tom fut convoqué devant le tribunal le lendemain et Frank l'accompagna pour lui servir de caution si besoin était. L'Anglaise était là et la plupart des membres du groupe.

— Je suis coupable, dit Tom au juge. Je n'ai aucune excuse d'avoir fait ça.

— Alors, pourquoi l'avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. Elle était tellement grosse et grasse, et j'ai failli marcher dessus... Alors, j'ai vu un bâton et... Henc, henc, henc...

— Continuez, dit le juge qui ne trouvait pas que ce fût le moment de rire. Et cessez de faire ce bruit.

— Henc, henc, henc...

Tom poussait de vrais hennissements, déplaisants mais contagieux. Quelques-uns de ses amis ne purent se retenir et furent pris de fou rire eux aussi.

— Continuez, répéta le juge sévèrement.

— Commence par le commencement, souffla Frank. Ton ricanement te mène droit en prison.

Tom reprit son récit du début mais il ne put pas aller plus loin que la première fois sans éclater.

— Est-il toujours comme ça ? demanda à Frank le juge irrité.

— Je ne crois pas qu'il arrive jamais à dépasser le bâton, dit Frank.

— Henc, henc, hennissait Tom. Je suis navré, votre Honneur, mais... Henc, henc, henc...

— Cinquante dollars ou quinze jours de prison, prononça le juge. Avec sursis, sous condition de bonne conduite durant un an et que vous fassiez des excuses à cette honorable hôte de nos rivages.

— Je m'excuse, dit sincèrement Tom à la cuisinière. Je n'avais réellement pas l'intention de le faire et je n'ai réellement pas envie d'en rire.

— Vous n'en seriez pas quitte à si bon compte, ajouta le juge, si vous ne veniez pas à Nantucket depuis des années sans qu'on n'ait jamais eu à se plaindre de vous.

— Je n'aurais jamais fait ça, recommença Tom, si elle ne s'était pas baissée et si...

Le juge frappa vivement avec son petit marteau.

— Emmenez-le, dit-il à Frank, avant qu'il en arrive au bâton... sans quoi je pourrais changer d'avis quant au sursis !

Parfois, bien des années plus tard, quand toute la famille était couchée et toutes les lumières éteintes, il nous arrivait d'entendre Tom hennir au-dessus de nos têtes. Et nous savions que, quelque remords qu'il en eût, une certaine image, inexplicable et inexpliquée lui traversait l'esprit et qu'elle l'accompagnerait jusque dans la tombe.

*

* *

Les deux semaines qui restaient avant l'arrivée de Maman s'écoulèrent relativement sans difficultés. Le budget restait en

équilibre ; Ernestine se contentait de faire des progrès modérés en cuisine ; Martha avait l'air plutôt fagoté mais éminemment respectable dans le costume de bain écourté de Maman. Et Tom ne ramassait plus de bouts de bois.

Il était hors de doute, néanmoins, que les caractères commençaient à s'aigrir. Les observations d'Anne tombaient un peu dans le vide et les batailles devenaient de plus en plus fréquentes. La situation demandait pour se raffermir une main adulte et la plupart d'entre nous le comprenait.

Il y eut entre autres un combat mémorable, auquel toute la famille prit part, quand Frank se plaignit de voir trop souvent au menu de la soupe aux clams.

Ernestine était particulièrement friande de clams. Et surtout, nous nous les procurions pour rien en les pêchant nous-mêmes. Frank aurait pu ou les manger comme tout le monde ou les laisser, ce qu'il préférerait. Mais il estimait que quatre fois par semaine des clams, c'était trop, même pour un programme d'austérité consentie. Dans l'ardeur de ses revendications il saisit son bol de coquillages et le renversa sur la tête d'Ernestine.

Couverte de clams jusqu'aux oreilles, Ernestine se leva silencieusement, prit son bol et le renversa à son tour sur la tête de Frank. Les poings commencèrent à voler de part et d'autre entre les clamistes et les anti-clamistes. Quand Anne parvint à rétablir l'ordre, tous les bols étaient vides.

Nous n'avions ni tub ni douche au « Soulier » parce que Papa estimait que les bains d'eau salée valaient mieux pour la santé, aussi dûmes-nous enfiler nos maillots de bain et descendre à la plage pour nous laver les cheveux.

Les vapeurs du combat s'étaient dissipées, nous étions tout poisseux mais de la meilleure humeur du monde. Ce ne furent qu'éclats de rire, culbutes, poignées de sable au nez et crocs-en-jambe pour courir à l'eau. Les voisins, s'ils n'étaient pas sourds comme des pots, avaient dû entendre, quelques minutes avant, les menaces de mutilations et de mort qui s'échappaient de notre maison. En tout cas, ils parurent surpris de nous voir tous sains et saufs, les cheveux dégouttants de clams et de pomme de terre mais dans les meilleurs termes les uns envers les autres.

Anne nous fit payer une amende de vingt cents sur notre pension hebdomadaire, ce qui signifiait pour les jeunes deux semaines sans un sou. Et le fait ne se reproduisit plus.

*

* *

Maman nous écrivait tous les jours et ses lettres contenaient des messages individuels pour chacun de ses enfants. Elle était impatiente

de voir Jack nager et très fière qu'il eût appris si vite. Elle n'oublierait certainement pas le costume de bain de Martha en passant à Montclair. Il ne fallait pas qu'Ernestine se tourmentât de n'avoir pas pu passer son examen, cela vaudrait peut-être mieux pour elle de faire une année supplémentaire d'études supérieures et de ne commencer les cours d'Université que quand tout serait un peu plus en ordre dans la famille. Ce qui était plus important que tout, les conférences de Londres et de Prague avaient très bien marché, disait-elle. Et elle tirait des plans pour ouvrir un cours d'Étude du Mouvement dans notre propre maison de Montclair.

Tous les matins, nous étions sur le pas de la porte attendant Mr. Conway, le facteur, à l'heure du courrier. Nous avions pendu un calendrier au-dessus de la cheminée de la salle à manger et un cercle rouge entourait la date d'arrivée de Maman. Tous les matins, au petit déjeuner, Lillian, qui en était spécialement chargée, effaçait un jour.

Le matin du retour de Maman, nous lavâmes et cirâmes les planchers, encaustiquâmes les meubles, frottâmes les cuivres, fîmes les vitres, et taillâmes les lauriers devant la maison. Tout le monde s'y mit, y compris Tom, et quand tout fut fini la maison était plus brillante qu'elle ne l'avait jamais été et ne le sera jamais.

Nous filâmes vite nous baigner, plus par propreté que pour nous distraire et revêtîmes nos plus beaux habits. Nous étions superbes, même Martha dans ses laissés pour compte.

Ernestine avait acheté un gros rôti pour le dîner et elle passa le début de l'après-midi à énumérer à Tom les tortures qu'il subirait, lui et son chat, s'il laissait attacher le moindre bout de viande. C'était le premier rôti que nous nous permettions depuis que nous avons quitté Montclair.

Lillian était postée en permanence au sommet du plus haut de nos phares, guettant le bateau de Nantucket. Dès qu'elle aperçut la fumée à l'horizon elle nous prévint et Anne nous fit mettre en rang dans la salle à manger pour une inspection suprême.

— Tout le monde est vivant et entier, commença-t-elle...

Juste à ce moment-là, Tom passa la tête dans la porte pour voir ce qui arrivait.

— ... Et personne n'est en prison, ajouta Anne.

Il disparut précipitamment.

— Je crois que nous avons bien travaillé.

Elle s'éclaircit la voix et se mit à marcher de long en large devant le front des troupes.

— Vous savez tous, reprit-elle dans son meilleur style oratoire, que je n'aime pas faire de discours.

En vérité, nous ne le savions pas du tout, parce qu'il y avait peu de choses au monde qu'Anne préférât à faire un discours ! Elle était

célèbre au collège pour défendre ses arguments dans les débats scolaires avec une ardeur telle qu'elle réduisait ses opposants au silence plutôt qu'elle ne les persuadait.

— Maintenant que je suis sur le point de remettre mes pouvoirs, continua-t-elle, je tiens à vous remercier, en général et en particulier, de votre excellent esprit de coopération. Je compte encore sur vous pour trois choses.

Elle leva trois doigts de sa main droite et les abaissa au fur et à mesure.

— Je vous fais confiance, primo : pour ne pas dire à Maman que Tom a failli être arrêté. Secundo : pour ne pas lui raconter le malheureux épisode de la soupe aux clams. Tertio : pour qu'elle ignore que Martha portait un costume de bain insuffisant le jour de notre arrivée.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, Fred ? chuchota Dan un peu trop fort. Et pourquoi est-ce qu'elle agite ses bras comme ça ?

— Je me le demande, Dan ! murmura Fred sur le même ton.

— Ce que je raconte ?

Anne oublia son rôle d'orateur public et se baissa pour que son visage fût au niveau de ceux des petits.

— Si vous parlez à Maman de l'histoire de Tom et de la grosse dame, de la bataille des clams et du jour où Martha n'a mis que la moitié du costume de Maman pour se baigner, je vous tue !

— Tu veux dire, demanda Fred, le jour où elle était toute nue sauf le dessous noir ?

— Rien que ça ! protesta Martha.

— C'est exactement ce que je veux dire, confirma Anne. Maman en mourrait si elle savait ça !

Nous partîmes pour le port. Jane marcha un bout de chemin toute seule et Anne et Ernestine l'assirent sur leurs deux mains croisées pour le restant du parcours. Nous savions que Maman serait heureuse de nous voir tous quand le bateau arriverait.

Il n'y a peut-être pas dans la vie plus d'une douzaine d'occasions dont on puisse se souvenir en se disant qu'à ce moment-là on n'avait rien dans le cœur que de la joie. Notre promenade au port cette après-midi-là fut l'une de ces occasions.

Le bateau contourna Brant Point et nous pûmes commencer à distinguer les passagers.

— Je crois que je vois Maman, cria Lillian haletante.

— Où ? Où cela ?

Elle était trop excitée pour répondre.

— Maman ! criait-elle.

Et elle se mit à sauter d'un pied sur l'autre avec une telle animation qu'Anne dut l'attraper par sa robe pour l'éloigner un peu du

bord.

Peu après, nous vîmes tous Maman. Elle nous faisait signe et il ne nous parut pas impossible qu'elle sautât un peu d'un pied sur l'autre, elle aussi. Elle avait toujours ses vêtements de deuil mais les couleurs lui étaient revenues. Peut-être était-ce le vent qui nous jouait un tour en gonflant sa robe derrière elle et en modifiant hardiment l'angle de son chapeau mais elle nous sembla plus forte et plus sûre d'elle-même que jamais auparavant.

En quelques minutes, le bateau eut accosté et Maman parut sur la passerelle luttant avec ses deux valises. Martha n'était pas la seule à vouloir économiser les pourboires.

Les gens s'écartèrent et nous firent place pour que nous puissions courir à sa rencontre. Il y eut d'abord une embrassade générale et après cela une particulière pour chacun de nous comme si Maman nous comptait l'un après l'autre dans son esprit.

— Que c'est bon de rentrer chez soi, dit-elle. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai éprouvé quand je vous ai tous vus sur le quai.

Nous lui dûmes aussi que c'était bien bon de l'avoir avec nous. Les plus petits accrochés à sa jupe et les autres s'efforçant d'être le plus près d'elle possible, nous commençâmes à avancer sur le quai.

— Je crois que vous avez tous grandi, nous dit Maman. Et comme vous êtes brunis et magnifiques !

— Si tu nous avais vus avec la varicelle, lui dit Fred, nous n'avions pas si bonne mine.

— On était malade comme des chiens ! ajouta Dan. Et nous avons pris de l'huile de ricin, tu sais, Maman.

— C'est très bien, répondit Maman distraitement. Je savais que... Elle s'interrompit brusquement.

— La varicelle ? Qu'est-ce que vous me chantez avec votre varicelle ?

— Est-ce que nous ne te l'avons pas écrit ? demanda Anne de l'air le plus innocent du monde.

— Seigneur ! tu sais parfaitement que non. Qui l'a eue ?

— Nous tous. Ça s'est déclaré le jour même de ton départ.

Elle souriait et se tourna vers les garçons.

— Vous auriez quand même pu attendre que Maman soit à la maison.

— Ce n'est pas une des choses que tu nous as dit de ne pas dire ! lança Fred sur la défensive.

— Vous n'avez rien eu d'autre, n'est-ce pas ? demanda Maman. Anne secoua la tête.

— Rien que vous ne m'ayez écrit ?

— C'était la seule chose importante, je te le promets.

Maman se pencha par-dessus les têtes de Bob et de Jack et serra

Anne sur sa poitrine. Et Anne avait l'air de trouver que cela valait bien la peine d'être passée à travers tout ce qu'elle avait supporté les cinq dernières semaines.

Ernestine surveilla en personne la fin de la cuisson du rôti, qui fut rose et tendre. Il y avait des bougies sur la table et on avait mis les couverts d'argent. On ne pouvait trouver la moindre branche de houx à Nantucket, tout au moins en été, mais nous avions décoré le hall avec des rameaux de laurier.

Maman trouva le rôti de bœuf délicieux et tint à complimenter Tom.

— Il n'a pas été cuit tout à fait comme il aurait dû l'être, lui répondit-il, mais nous avons ici tout un lot de cuisinières qui gâtent un peu le métier !

— Je crains, nous dit Maman dès que Tom fut rentré dans sa cuisine, que nous ne puissions pas avoir de roastbeef aussi souvent qu'autrefois. Mais ça ira quand même, n'est-ce pas ?

— Nous le pensons bien, Maman, dit Martha. Ne t'en fais pas.

— Nous avons déjà l'habitude des aliments de remplacement, lança Frank négligemment.

— Il faudra nous contenter plus souvent de plats moins chers, du foie, des abats, du poisson, des clams.

— J'aime la soupe aux clams, dit Ernestine regardant Frank fixement. Nous en avons eu il n'y a pas longtemps.

— Elle en mange jusqu'à ce que ça lui ressorte par les oreilles, dit Frank avec une complaisance sournoise.

Et il se mit à ricaner à la manière de Tom.

— Henc, henc, henc... Je suis désolé de ce que j'ai fait... henc, henc, henc...

— Qu'est-ce que tu as, chéri ? demanda Maman inquiète. Tu as avalé de travers ? Tape lui dans le dos, Bill.

— Ce n'est rien du tout, dit Bill tapant de toutes ses forces.

— Le plaisir de faire du bruit ! expliqua Anne.

— Bon, bon, dit Maman visiblement soulagée. Mais je ne crois pas avoir jamais fait un bruit pareil sans y être obligée, chéri.

Anne trouvait que nous glissions dangereusement à la fois vers l'histoire des clams et celle de Tom-et-son-bâton et s'empressa de détourner la conversation.

— Je pense que le moment est venu pour la surprise de Martha, dit-elle. Que penserais-tu Maman, si nous te disions que nous n'avons dépensé que trois cents dollars sur l'argent que tu nous avais laissé ?

— Mais ce n'est pas possible ! s'exclama Maman. Les billets pour Nantucket ont dû coûter... Et Martha m'a écrit qu'elle avait oublié ses vêtements... et la note de lait... Vous n'avez rien vendu, n'est-ce pas ?

Martha protesta.

— C'était ma surprise, espèce de bavarde. Tu m'avais dit que je pourrais l'annoncer moi-même à Maman !

— C'est ce que je veux que tu fasses ! Tu étais chargée du budget, tu es la seule qui puisse en parler.

— Explique-moi, ma chérie.

— Nous avons dépensé exactement deux cent quatre-vingt-seize dollars zéro cinq, annonça Martha qui savait toujours où elle en était à un centime près.

— Je ne vois pas comment tu as pu t'en tirer, dit Maman en secouant la tête. Mais ce que je vois, c'est que si nous continuons à ce tarif-là, tout ira bien !

— Et nous avons mangé comme des rois, proclama Ernestine.

— Eh ! bien, je voudrais que vous m'aidiez à tenir la maison de la même façon, dit Maman. Et que Martha continue à s'occuper du budget... Dieu sait que je n'ai jamais pu m'en tirer aussi bien !

— Il faudra que tu remplisses une formule en triple exemplaire chaque fois que tu voudras même deux cents pour un timbre ! avertit Anne.

— Jamais de la vie ! s'écria Martha. Il y aura une exception pour Maman. Elle remplira une seule formule et je remplirai les deux doubles pour elle.

— Merci, ma chérie, dit Maman sérieusement.

Elle avait apporté un cadeau pour chacun de nous. Non pas des cadeaux coûteux comme Papa avait coutume de nous en faire toutes les fois qu'il revenait d'Europe, expliqua-t-elle. Un petit rien seulement pour que nous sachions qu'elle avait pensé à nous.

Elle nous les donna pendant que nous finissions notre dessert. Il y avait des poupées tchèques pour Jane et Lillian, des chapeaux de Paris pour Martha, Ernestine et Anne. Les présents des filles eurent un gros succès.

Mais les garçons eurent du mal à cacher leur désappointement en dé faisant leurs paquets et en trouvant dedans chacun un béret bleu.

— Tous les hommes en portent des comme ça en France, leur expliqua Maman. Je pensais que ça vous amuserait d'en lancer la mode ici.

— C'est ce dont nous avons toujours eu envie ! dit Frank avec assurance, essayant de ne pas penser à ce qui pourrait bien arriver à Bill et à lui-même s'ils portaient de pareils couvre-chefs à l'école.

— Je crois, dit Maman, que je ne sais pas choisir les cadeaux pour les garçons aussi bien que Papa ! C'est une chose qu'il faudra que j'apprenne n'est-ce pas ?

— Papa ne nous a jamais rien apporté de mieux, affirma Bill. Rien que de vieux trucs comme des couteaux ou des montres.

— Vous êtes de braves garçons ! Je me souviendrai de vieux trucs

dans ce genre-là, si je repars en voyage.

Martha demanda à Maman si elle avait pensé à prendre son costume de bain à Montclair.

Maman secoua la tête.

— J'ai eu trop à faire à New-York, dit-elle et je n'ai pu trouver le temps d'aller à Montclair. Mais je t'ai acheté un costume à la place.

Elle lui tendit un paquet.

— S'il m'arrive au-dessous des genoux, dit Martha se battant avec les ficelles, est-ce que je pourrais faire un ourlet ?

— Il ne t'arrivera pas au-dessous du genou. Il est d'une seule pièce.

Une même exclamation jaillit des lèvres d'Ernestine et d'Anne :

— D'une seule pièce !

— Aucune fille ne porte plus les vieux modèles à deux pièces, n'est-ce pas ? demanda Maman.

— Mais nous, oui ! dit Ernestine. Rappelle-toi le règlement de Papa.

— Les temps ont changé, et votre père eût changé avec eux. Pour beaucoup de choses il était en avance sur son époque. J'admets qu'il restait presque toujours très en arrière quand il s'agissait de la manière de s'habiller de ses filles.

Martha leva le costume devant elle. Il était bleu clair et très échancré autour du cou.

— Si tu me dis : « À votre place ! Préparez-vous, et : Partez... » dit Ernestine, je t'arrache les yeux.

— Il faudrait d'abord m'empêcher d'avoir ce plaisir, dit Anne. D'ailleurs j'ai les ongles plus longs.

Martha regarda ses deux aînées avec sympathie.

— Je me demande, murmura-t-elle, si le budget ne pourrait pas supporter l'achat de deux nouveaux costumes de bain pour Anne et Ernestine.

— Ces vieilles filles sont trop pudiques ! intervint Frank.

Aucune des deux ne répondit mais elles regardèrent Maman.

— Je pense, dit celle-ci, que le budget pourra supporter l'achat d'un canif pour chacun des garçons. Mais je ne crois pas que nous ayons besoin d'autres costumes de bain.

Et elle tendit à Anne et à Ernestine un paquet semblable à celui de Martha.

VII

SUR LEURS ERGOTS

AVEC MAMAN À LA MAISON, la retraite volontaire que les filles s'étaient imposée prenait fin d'elle-même. Anne et Ernestine rentrèrent dans le circuit, rejoignant, pleines d'espoir, leur bande des étés précédents.

La compétition était rude parce qu'il y avait trois fois plus de filles que de garçons. La plupart des mâles de la couvée de l'année d'avant était plus ou moins à l'Université et avait dû rester à travailler sur le continent. Il était évident que pour attraper un anneau au doigt il fallait que les belles se dressassent sur leurs ergots.

Morton Dykes, en plus de sa haute taille et de sa bonne apparence, avait amené dans l'île un roadster Hupmobile et avait loué un canot à moteur. Aussi avait-il été depuis longtemps admis – et même enrôlé de force – dans la bande. Celle-ci se réunissait tous les matins avant le bain dans un creux formé par trois dunes de sable près de l'établissement de bains. De tous les « sheiks » qui avaient planté leurs tentes sur ces sables à demi réservés, Morton avait réuni le plus important et le plus ardent harem.

Mais en dépit de la carence masculine Anne ne voulut d'abord rien avoir à faire avec lui.

Elle n'était peut-être pas une beauté affolante mais rien en elle ne blessait le regard, surtout avec son nouveau costume de bains. Il était possible aussi que Morton ait été lassé d'avoir une demi-douzaine de filles palpitantes qui se précipitaient avec une allumette chaque fois qu'il mettait une cigarette dans sa bouche. En tout cas, il fit tout ce qu'il put pour rentrer dans les bonnes grâces d'Anne.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me battez froid, lui dit-il un matin qu'il se trouvait assis à côté d'elle sur la plage.

— Si je n'étais pas une jeune fille bien élevée, répondit-elle, ce ne serait pas avec du froid que je vous battrais ! Et le résultat serait glacial.

— Pourquoi êtes-vous si amère !

— Regardez, murmura Anne. Il y a là au moins quinze beautés qui meurent d'envie que vous alliez vous asseoir à côté d'elles. Pourquoi ne donnez-vous pas à l'une d'elles ce bonheur suprême ? Laissez-moi

donc toute seule.

— Mais je ne les connais que depuis quelques semaines. Nous deux au contraire, on est de vieux copains.

— Copains ! s'écria Anne avec ironie. Vous feriez mieux de filer, copain, avant que votre mère vous surprenne en train de fréquenter quelqu'un du commun.

— Vous n'avez pas oublié le bateau ? demanda Morton. J'ai toujours voulu vous en parler.

— Si vous trouvez qu'il est honteux d'appartenir à une famille nombreuse, dit Anne avec chaleur, vous êtes encore plus snob que je ne le pensais.

— Ce qui établirait un record du monde, dit Ernestine qui était assise à quelques pas d'eux.

— Il ne s'agissait pas du tout de votre famille, reprit Morton, baissant la voix de telle sorte qu'Anne seule pouvait l'entendre. C'était ce petit gnome tonitruant, échappé d'un conte de nourrice et qui avait un chat sur l'épaule.

— Vous parlez de l'homme que j'aime, menaça Anne.

Mais on était vraiment à court de garçons et elle faiblissait visiblement.

— Nous adorons tous Tom, continua-t-elle, et il n'y a pas de raisons d'en rougir.

— Je ne savais rien de votre père et je ne l'avais jamais rencontré. Alors, quand j'ai vu cet homme... eh ! bien... et Maman pensait...

— Je crois qu'il est préférable que vous ne me disiez pas ce que vous pensiez ou ce que votre mère pensait. Je n'en serais probablement pas flattée et j'ai le sentiment que Tom ne le serait pas non plus.

Morton sourit.

— Oublions tout cela. Détendez-vous et fumez une cigarette. Amis, n'est-ce pas ?

Il se pencha pour prendre un paquet de cigarettes cependant qu'une volée d'oiselles qui n'avaient rien perdu de la scène sautaient sur leurs allumettes. Anne parcourut du regard le sommet des dunes pour s'assurer qu'aucun de ses frères ne l'espionnait.

— Okay, copain ! dit-elle en souriant. Allumez-la pour moi je vous prie.

Morton mit deux cigarettes dans sa bouche, choisit parmi cinq allumettes prêtes à lui brûler la figure, les alluma et en tendit une à Anne. Elle tira deux bouffées et aspira profondément.

— C'est ma première cigarette depuis que j'ai quitté Northampton, dit-elle avec satisfaction. C'est bon !

Elle aspira encore une bouffée.

Ernestine, bouche bée, contemplait avec envie sa sœur qui faisait

adroitement tomber la cendre avec son petit doigt et finit par jeter élégamment le mégot par-dessus la dune.

— Je ne savais pas que tu faisais ça, murmura-t-elle en se glissant auprès d'Anne. Tu as l'air d'avoir une expérience !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Anne innocemment. Faisais quoi ?

— Ne joue pas l'innocente ! Tu tires sur une cigarette comme un troupier. Je ne te savais pas si délurée !

— Il y a des tas de choses que tu ignores sur mon compte. D'ailleurs, tout le monde fume au collège.

— Puis-je en avoir une ?

— Tu n'es pas au collège !

— C'est seulement pour essayer, supplia Ernestine.

— Certainement pas. Ça fera déjà assez de foin quand je dirai à Maman que je fume, sans aggraver mon cas en avouant que je t'ai entraînée à le faire.

— Est-ce que quelqu'un a une cibiche ? demanda Ernestine à voix haute.

— Laissez-la en prendre une, dit Morton qui avait presque tout entendu.

Il lui lança son paquet et une boîte d'allumettes neuve.

— Tiens, bébé.

— J'ai oublié les miennes à la maison, dit Ernestine.

Elle prit une cigarette et la tapota sur l'ongle de son pouce comme elle l'avait vu faire à Morton et puis elle la tapota par l'autre bout. Enfin, elle introduisit un bon tiers de la cigarette dans sa bouche et l'alluma.

— Retire ça, malheureuse ! lui souffla Anne à l'oreille. Tu te donnes en spectacle ! Ça se fume, ça ne se mange pas.

Personne d'ailleurs ne faisait attention à elles.

— Voilà qui désénerve, dit Ernestine tout haut, crachant les brins de tabac qui lui collaient aux lèvres et à la langue. Rien de pire que de manquer de cibiches.

— Cibiche ! gémit Anne. Doux Jésus !

— Pourquoi est-ce que ça fait ça ? lui demanda Ernestine contemplant le bout qu'elle avait eu dans la bouche et qui était devenu tout marron et tout effiloché. Ça se déchiquette de partout !

— Ça se tient entre les lèvres, pas entre les amygdales ! Si tu veux absolument fumer, attends au moins que je t'apprenne et ne m'humilie pas en public.

Ernestine pensa qu'il fallait prendre le conseil en considération. Elle saisit le morceau trempé de sa cigarette entre le pouce et le doigt du milieu, choisit de l'œil le sommet de la plus haute dune et le lança. Le mégot se déchira et atterrit à dix centimètres, où Ernestine

l'ensabla promptement.

*

* *

Plus tard dans la matinée, quand elles revinrent de la plage, Anne expliqua à sa sœur qu'elle avait commencé à fumer environ six mois auparavant et qu'elle avait eu l'intention de lâcher le morceau à Papa en rentrant à la maison pour les vacances. Après la mort de Papa, elle n'avait pas voulu tourmenter sa mère avec ça et s'était tue.

— Tout le monde fume au collège, ajouta-t-elle. Je ne voulais pas passer pour une oie blanche et c'est difficile de toujours refuser.

— Est-ce que tu es intoxiquée ? demanda Ernestine avec curiosité.

— En quelque manière, admit Anne. Je fume un paquet par semaine environ.

— Ça vous met le grappin dessus rapidement, acquiesça Ernestine. Je crois que cette première cigarette a suffi. Je meurs d'envie d'en avoir une autre !

— Tu as peut-être pris l'habitude de chiquer mais je ne vois pas comment tu aurais pris celle de fumer. Ça ne se suce pas, tu sais !

— Je le sais maintenant. Vas-tu dire à Maman que tu fumes ?

— Que nous fumons, dit Anne.

Et imitant sa sœur :

— J'ai oublié mes cibiches à la maison ! Je t'en prie, ne répète jamais ça.

— Bon. Vas-tu lui dire ?

— Je crois que oui, à la première occasion. Je n'aime pas faire quelque chose derrière son dos.

Elle fouilla dans la poche de son manteau de plage où il y avait un paquet de cigarettes que Morton lui avait donné et une boîte de cachous qu'elle avait achetée à l'établissement de Bains.

— En tout cas, dit-elle en offrant un cachou à Ernestine, nous ferons mieux de sucer ça.

Sur le conseil de Maman, les deux aînées avaient transporté leurs pénates dans l'un des phares, afin d'être un peu plus tranquilles et de pouvoir dormir plus tard le matin. Maman estimait qu'elles avaient bien gagné un peu de repos et de paix après avoir eu tout le mal pendant son voyage d'Europe.

Aussi, Anne tint-elle sa promesse le soir même et apprit à fumer à sa sœur. Ernestine n'était pas une élève particulièrement douée, mais elle avait une grande bonne volonté. Les deux filles vidèrent la moitié d'un paquet avant qu'Anne estimât la leçon suffisante.

— Tu vas me donner ta parole que tu ne fumeras pas avant d'être au collège, dit-elle.

— Tu veux dire pendant un an ? Non, Monsieur, je ne puis pas te promettre ça.

— Oh ! une ou deux par semaine quand tu es avec un flirt, ça peut encore aller. Mais pas plus. Et jamais quand Martha ou les garçons peuvent te voir.

— Oui, une ou deux par semaines, ça ira. Ne fût-ce que pour apaiser le besoin que j'en sens intimement.

— Il ne faut pas que nous donnions le mauvais exemple ! Tu vois ce qui est arrivé quand tu m'as vue.

— Je te le promets, dit Ernestine solennellement.

Toutes deux avaient dit bonsoir à Maman avant de se retirer dans leur phare, qui était à quelques pieds du « Soulier ». Maman avait l'habitude de se coucher vers neuf heures, de lire en s'assoupissant pendant une demi-heure – son seul moment de liberté dans la journée – et de s'endormir. Elle se levait le matin vers cinq heures et demie ou six heures pour s'occuper des tout petits.

Or, cette nuit-là et sans qu'elle sût pourquoi, Maman ne s'endormit pas. Sa lecture n'avait pas opéré. Elle se sentait un peu perdue de solitude et avait envie de compagnie. Tous les enfants étaient couchés, mais elle aperçut un rai de lumière sous la porte du phare. Elle mit sa robe de chambre, enfila des pantoufles et sortit pour aller bavarder avec ses filles.

Elle trouvait que les enfants avaient droit à leur vie privée aussi bien que les grandes personnes et n'entrait jamais dans leur chambre par surprise ou sur la pointe des pieds. Aussi quand elle fut à quelques pas du phare, elle s'arrêta et appela doucement.

— Andie, Ernie, hou hou ! C'est Maman. Puis-je entrer ?

Il n'y eut pas de réponse immédiate de l'intérieur où les filles cachaient précipitamment leurs cigarettes, fourraient le cendrier sous le lit d'Anne, s'emplissaient la bouche de cachous et agitaient des serviettes pour essayer de faire sortir au moins un peu de fumée par la fenêtre.

Maman appelait de nouveau.

— C'est Maman... Puis-je entrer ?

— Entre, Maman, dit Anne courageusement allant ouvrir la porte. J'avais cru entendre appeler avant mais je n'en étais pas sûre.

Maman franchit les marches et entra dans la pièce qui était bleue de fumée.

— Je n'avais pas sommeil, expliqua-t-elle, et j'ai vu votre lumière. J'ai pensé que je pouvais venir vous faire une petite visite si vous n'êtes pas trop fatiguées. Je n'ai pas encore eu vraiment l'occasion de parler avec...

L'épaisseur de la fumée la prit à la gorge et elle se mit à tousser.

— Il y a quelque chose qui brûle ! s'écria-t-elle. Est-ce que vous ne le sentez pas ?

— Non, il n'y a rien, dit Anne. Quelque chose a brûlé. C'est fini

maintenant.

— Ouf ! souffla Maman tombant assise sur l'oreiller d'Ernestine. Ça m'a fait une peur bleue ! Qu'est-ce qui est arrivé ?

Anne rougit.

— Eh ! bien, Maman, j'aime mieux te le dire... J'étais en train de fumer. Je voulais t'en parler. Je te l'aurais dit demain... enfin... ou après-demain au plus tard.

— Fumer ? dit Maman. C'est donc ça !

Elle s'étrangla un peu et toussa.

— Eh ! bien, il y a assez de fumée dans cette pièce pour dénoncer Mr. Harding...

— C'est que, murmura Ernestine avec honte, j'ai fumé aussi. Je voulais te le dire...

— C'est ma faute, dit Anne. C'est moi qui lui ai appris.

Il n'était que trop évident que cela déplaisait à Maman. Son premier mouvement aurait pu être de pleurer, de protester, de supplier, de menacer. Mais elle comprit que ce qu'elle allait dire serait important pour tous ses rapports futurs avec ses filles. Aussi elle ne pleura pas et ne dit rien tant qu'elle n'eut pas pesé le pour et le contre.

— De mon temps, dit-elle enfin, les filles bien ne fumaient pas. Je sais que tout a changé. Ce serait une erreur de ma part de juger cela comme on l'eût fait dans ma jeunesse. Pourtant, je ne puis pas dire que je l'approuve. Ce ne serait pas honnête de ma part.

— Tu me rends malheureuse comme un chien, dit Anne au bord des larmes. Si tu veux, je te promets de ne jamais recommencer.

— Je n'aime pas ce genre de promesse. Un grand nombre de personnes fument aujourd'hui et il n'est pas juste que les parents fassent promettre à leurs enfants de ne pas faire une chose que beaucoup d'autres font.

— D'autant plus, dit Ernestine, qu'elle pourrait ne pas tenir sa promesse. Ces cibiches ont une terrible prise sur vous !

— Quand as-tu découvert ça, chérie ? dit Maman un peu inquiète.

— Aujourd'hui, dit Ernestine.

Maman sourit.

— Ce n'est pas très grave, alors. Peut-être pourras-tu te dégager de cette prise... disons pour deux ans.

— Je peux essayer de lutter.

— Je voudrais bien découvrir quelques solides arguments contre la cigarette, continua Maman, mais quand on les examine, ils ne semblent pas très convaincants. Voyons...

Elle se mit à compter les arguments sur ses doigts.

— Si vous fumez, vous aurez une mauvaise réputation ? Je regrette d'abandonner cette idée, mais je dois avouer qu'elle est devenue sans grande valeur. C'est dommage, malgré tout. C'est

mauvais pour la santé ? Là-dessus, le débat est ouvert. Ce n'est pas plus mauvais que de trop manger ou de ne pas assez dormir. Cela entrave votre croissance ? Je n'en suis pas sûre et, en tout cas, vous êtes toutes les deux déjà assez grandes. C'est une manie stupide ? En fait, ce n'est pas vrai. C'est moitié moins affreux que de dire du mal du voisin ou de collectionner de vieilles boîtes d'allumettes. Ça coûte cher ? Ah !...

Maman sourit triomphalement.

— Je tiens un bon argument ! Ça coûte cher et notre budget peut-il le supporter ?

— Nous ne les achetons pas, dit Anne. Nos flirts en ont toujours !

— Voilà qui ruine mon dernier argument.

Maman écarta les mains en souriant.

— Il me reste juste à dire que je n'aime pas cela. Mais c'est un préjugé. Je ne crois pas aux préjugés. Donc allez-y et grillez-en une si vous en avez envie...

Anne alla repêcher le paquet et le cendrier qui étaient sous le lit et offrit une cigarette à Ernestine.

— Merci, pas maintenant, dit Ernestine qui ne se sentait pas trop bien du côté de la gorge et de l'estomac. Je crois que mon besoin de tabac a été satisfait pour cette année... probablement jusqu'à ce que j'aille au collège.

Anne prit une cigarette, l'alluma et envoya des ronds de fumée au plafond.

— Qu'est-ce que tu fais de ta politesse ? Est-ce que tu n'en offres pas à tout le monde ? Ça m'a l'air amusant.

— Oh ! non... protesta Ernestine.

— Non, Maman, pas à toi, dit Anne mettant le paquet derrière son dos. J'ai déjà débauché un membre de la famille aujourd'hui ! Ça suffit comme ça !

Elle éteignit avec regrets sa cigarette.

— C'est ma dernière « cibiche », si tu veux bien excuser le mot, jusqu'à ce que je rentre au collège, déclara-t-elle. Vois-tu que tu apprennes que Jane aime le cigare ! Je crois qu'il serait moins dangereux de fumer dans une usine de nitro-glycérine que dans cette maison !

*

* *

Avec Morton à ses ordres, la vie publique d'Anne fut assez bien employée pour le restant de l'été. Elle continuait à n'être pas très férue de lui, mais rien de mieux ne se présentait et il avait une Hupmobile et un canot à moteur.

Ernestine chercha un flirt avec application mais ne trouva personne jusqu'à la dernière semaine de notre séjour. Et alors, elle le

tint au secret le plus noir.

Il s'appelait Al Lynch et il avait un emploi pour la saison d'été à l'épicerie où Ernie l'avait rencontré en faisant le marché. Il était costaud, cordial, parlait fort, – terriblement étudiant. Un peu trop étudiant. Il portait un sweater de laine cramoisie orné d'un énorme S vert et une épingle de club enrichie de pierres précieuses grande comme une pièce de cent sous.

Nous avions tous vu Al une fois ou une autre dans la boutique et ce n'était pas l'espèce de garçon qui passe facilement inaperçu. De tous les « sheiks » de l'île, sa chevelure était la plus brillantinée, les revers de son pantalon les plus larges, son initiale de football la plus voyante et son sweater le plus tapageur.

Il n'était pas vraiment beau mais ses traits étaient réguliers et il était sûr d'avoir la manière avec les dames.

Nous savions bien qu'Ernestine voyait quelqu'un toute cette dernière semaine parce qu'elle avait laissé tomber la bande d'Anne et qu'elle passait des heures à essayer des coiffures après dîner. Mais elle ne sortait pas le soir et on ne venait jamais la chercher. Nous n'apprîmes que plus tard qu'Al travaillait la nuit à réceptionner des marchandises et qu'il était libre la plus grande partie de la matinée.

Morton et quatre ou cinq des soupirants toujours fidèles et toujours négligés de Martha étaient sur le quai le jour de notre départ. Cette fois-ci, il n'y avait aucune complication de demi-places ou de places entières puisque Maman s'occupait de tout. Tom, Frank et les bêtes étaient partis deux jours avant pour ouvrir la maison de Montclair.

Anne permit à Morton de l'embrasser sur la joue et Maman n'eut pas l'air de le voir. Martha serra la main de ses garçons et leur fit même l'honneur d'une tape dans le dos.

Mais comment ne pas remarquer Ernestine et Al ? Ils se tenaient les mains, les deux mains, et se regardaient dans le blanc des yeux. Le S vert était toujours solidement cousu sur le sweater cramoisi, mais l'épingle de club avait disparu. Ernestine s'arracha enfin à cette étreinte muette. Agnès Ayres quittant Rudolph Valentino pour rejoindre le vieux débauché qu'elle était forcée d'épouser à cause de son argent n'avait jamais fait mieux.

— Ouau ! cria Bill, regardez-moi cette saucisse dans son sweater !

— Est-ce que ce n'est pas ce garçon qui travaille à l'épicerie ? demanda Maman à Anne. Depuis combien de temps sort-elle avec lui ?

À mi-chemin de la passerelle, Ernestine se retourna brusquement, courut vers Al et se jeta dans ses bras. Cette scène-là non plus, jamais Miss Ayres ne l'avait mieux jouée.

Maman fut si surprise et si choquée qu'elle ne songea même pas à

faire croire qu'elle n'avait rien vu. Ernestine s'arracha encore une fois à son flirt et escalada la passerelle d'un air radieux.

— Je ne crois pas qu'il faille se livrer à ce genre de démonstration en public, chérie, lui dit Maman quand elle fut saine et sauve sur le pont.

Maman ne nous réprimandait que rarement devant les autres, mais cette occasion-là valait une exception.

— Ni même en privé, observa Anne. Une fille de ton âge !

Ernestine leva les yeux au ciel.

— Je le sais bien. Je n'avais pas l'intention de le faire. J'ai essayé de ne pas le faire. Mais il y avait quelque chose de plus fort que moi, comme un aimant qui m'attirait vers son cœur !

— Ah ! Ah ! dit Anne moqueuse. Voilà donc à quoi sert cette chose verte en forme d's. Un aimant ! Est-ce que ça s'allume ?

— Jalousie ! murmura Ernestine, les yeux toujours dans les nuages. Cela te convient bien, malheureuse dont la foi n'est engagée qu'à un échalas !

— Cela me convient bien, en effet, si bien que ça me donne mal au cœur.

Maman envoya les enfants un peu plus loin voir si nous y étions.

— Je suis persuadée que ce garçon est charmant, dit-elle à Ernestine.

— On peut dire qu'il se croit un présent du ciel pour les dames, grinça Anne.

Ernestine redescendit sur la terre et la regarda dans les yeux.

— Dis plutôt que tu ne peux pas supporter que ta sœur cadette soit fiancée avant toi.

— Fiancée ? Est-ce que tu veux dire que lui et...

Maman avait presque crié. Elle s'arrêta.

— Je suis persuadée que ce garçon est charmant, répéta-t-elle vivement.

Ernestine rejeta son manteau en arrière et l'on vit apparaître l'épingle du club.

— Je n'en ai jamais vu d'aussi grande, dit Anne. Si on en a une seconde pareille on n'a plus besoin de rien d'autre sur la poitrine. De quel club s'agit-il ?

— Tau Tau Tau, répondit Ernestine fièrement.

— Jamais entendu parler. Et quelle école supérieure représente l's de deux pieds ?

— Tu sais très bien que ça ne représente aucune école supérieure, cria Ernestine. Fais-la cesser, Maman.

Maman soupira.

— Il y a des moments où je crois que je ne puis faire cesser quoi que ce soit à qui que ce soit d'entre vous.

— Excuse-moi, dit Anne, mais quelle institution d’instruction supérieure représente ce s de deux pieds de haut ?

— Quoi que cela ne te regarde pas sache qu’Al a vingt et un ans et qu’il est junior au collège d’Agriculture et de Technique de Sagiwan. Je suppose que tu n’as jamais entendu parler non plus de ce collège.

— Et toi, demanda Anne ?

— Tout le monde connaît le collège d’Agronomie de Sagiwan. Justement parce qu’il n’est pas plein de snobs comme Amherst, Harvard et Princeton.

— Un Tau Tau Tau à Saggie Agro...

Anne secouait la tête ironiquement.

— Je pense, dit Ernestine éclatant en sanglots, que tu es la personne la plus détestable du monde. Je t’assure que je le pense.

— Flûte ! Si tu ne peux plus supporter qu’on te taquine un peu.

— Toi et Martha vous avez vécu l’été de votre vie et finalement... finalement...

Elle continuait à sangloter.

Anne touchée de son chagrin mit son bras autour des épaules de sa sœur.

— Pardonne-moi, lui dit-elle. Après tout, comme tu le dis, Morton n’est pas un rosier, c’est plutôt un échalas. Et Al est beau, ça, je dois l’admettre.

— Tu trouves, vraiment ? demanda Ernestine en se mouchant.

— Je te le jure.

— Où habite-t-il, chérie ? demanda Maman.

— Dans le Nord de l’état de New-York. Pourquoi les choses m’arrivent-elles toujours comme ça, à moi, Maman ? dit Ernestine en reniflant ses larmes. Il faut que je le rencontre juste au moment que les vacances finissent. Maintenant je ne le verrai plus qu’à Noël !

— À Noël ?

— Je dois aller le retrouver à New-York. Il y viendra exprès.

— Peut-être pourrait-il plutôt venir chez nous passer les vacances.

— Vraiment ?

Ernestine poussa un cri de joie et sauta au cou de Maman.

— Il pourra vraiment venir ?

— Je ne vois pas pourquoi il ne viendrait pas. Après tout si tu dois l’épouser il vaut mieux que je le connaisse avant.

— Oh ! Je crois bien que nous ne nous marierons jamais, dit Ernestine gaiement. Fiancés suffit. Al n’est pas du genre mariage. « Pourquoi acheter une vache, dit-il, quand le lait est si bon marché ».

— Mais alors est-ce qu’il pense que... commença Anne.

Maman l’interrompit vivement.

— Ce serait très bien s’il pouvait venir. Beaucoup mieux que votre rencontre à New-York. Il a l’air d’un garçon... hum... très intéressant,

chérie.

— Je pense bien, dit Ernestine. Veux-tu me prêter ton stylo, je vais lui écrire tout de suite pour l'inviter.

Ernestine disparut dans le salon. Anne et Maman échangèrent un regard de connivence.

— Sais-tu ce que je pense, dit Anne d'un air taquin. Eh ! bien, tu es une femme machiavélique. Je vois bien où tu veux en venir.

Maman sourit d'un air innocent.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire chérie.

VIII

EMPLETTES

CHAQUE AUTOMNE MAMAN EMMENAIT les garçons à New-York pour renouveler leur garde-robe. Cette année-là, voulant gagner du temps, elle décida de faire ces achats directement en revenant de Nantucket.

Le voyage jusqu'à New-York fut accompli sans encombre. Anne se chargea de chaperonner les filles, y compris une Ernestine dans la lune et qu'il fallait presque tenir par la main, jusqu'à Montclair. Maman prit les garçons avec elle et les conduisit dans un magasin où il y avait des soldes à l'occasion de la rentrée des classes.

Maman estimait que la liberté de s'exprimer individuellement était essentielle au développement d'un enfant et nous laissait toujours choisir nos vêtements à notre idée. Il lui arrivait de nous mettre en garde mais jamais elle ne nous opposait de veto.

Avant de quitter Nantucket, Ernestine, en qualité de présidente du comité d'achat, avait fait l'inventaire des affaires des garçons et remis à Maman une liste de ce qui était nécessaire.

Il avait été décidé que tous auraient un costume neuf et recevraient le costume de l'année d'avant du frère qui était immédiatement son aîné. Frank étant le plus âgé et ne pouvant rien recevoir de personne aurait deux costumes neufs. Les garçons avaient également besoin de chemises, de cravates, de chaussettes, de sous-vêtements et de souliers, – qui dureraient rarement assez longtemps pour pouvoir être repassés au suivant.

Frank, expédié à l'avance à Montclair avec Tom, ne faisait pas partie de l'expédition. Maman pensait d'ailleurs qu'à treize ans il était d'âge à acheter ses habits tout seul.

Dans le métro qui les conduisait de Barclay Street à la ville haute, les garçons tombèrent d'accord qu'il fallait que les costumes plussent non seulement à leur possesseur immédiat mais encore à celui qui en hériterait l'année d'après.

Il était de bonne heure quand ils arrivèrent dans le magasin et le rayon des garçonnets était encore désert. Un vendeur d'un certain âge, séduit à l'idée de commencer sa journée par un tel nombre d'acheteurs éventuels, se précipita sur Maman. Il était net, grassouillet et portait un appareil acoustique qui lui encerclait la tête à la manière d'un

casque de téléphoniste.

— Alors, mes amis, dit-il d'un ton jovial destiné à montrer qu'il n'était rien lui-même qu'un grand garçon prêt à tout, l'école va bientôt recommencer ? Je sais que vous attendez ça sans patience !

Il se mit à rire et passa la main dans les cheveux de Bob. Bob se cacha derrière Maman.

— Que sera-ce pour ce matin, Madame ? Des costumes pour tous ces garçons ?

— Oui, s'il vous plaît, dit Maman.

Le vendeur, ne doutant pas d'avoir enfin trouvé son jour de chance, était radieux.

Maman plongea la main dans sa petite serviette, sortit deux paquets d'épreuves, la première ébauche d'un discours qu'elle était en train d'écrire, un numéro du magazine *l'Âge de fer*, un châle qu'elle crochetait pour sa mère, des chaussettes qu'elle avait reprises sur le bateau et finalement son petit carnet de notes noir. Il n'y avait jamais rien de vraiment utile dans la serviette de Maman.

— Voyons, dit-elle, consultant la liste d'Ernestine, cinq costumes, quinze cravates, vingt sous-vêtements, vingt-cinq paires de chaussettes et cinq paires de souliers.

— Très bien, Madame, dit le vendeur avec un sourire épanoui et sincère.

Il ne se doutait pas que c'était le dernier de la matinée et peut-être de la semaine.

— Est-ce qu'on le laisse jouer avec cette espèce de radio pendant qu'il travaille ? demanda Dan à Maman.

— Ce n'est pas une radio, chéri, dit Maman un peu gênée.

Et pensant qu'il valait mieux prendre le taureau par les cornes, elle ajouta :

— C'est un appareil acoustique. Donc il n'est pas poli d'en parler.

— Oh ! excuse-moi, dit Dan.

Il se pencha vers l'oreille de Maman.

— Qu'est-ce que c'est qu'un appareil acoustique ? murmura-t-il.

— Ce monsieur est un peu sourd, lui répondit Maman sur le même ton. Tais-toi.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demandèrent Fred et Jack.

— Sourd comme un pot, souffla Dan. Faut pas qu'il sache qu'on s'en aperçoit.

— Si vous voulez bien me suivre de ce côté, dit le vendeur, je crois que nous trouverons ce qu'il nous faut.

— Nous ne voulons pas payer plus de 17 dollars 50 pour les costumes, dit Bill qui avait été sermonné par les filles. Et nous voulons deux paires de knickers pour le prix.

Fred poussa Bill du coude et lui souffla :

— Sourd.

— Nous ne voulons pas payer plus de 17 dollars par costume, hurla Bill de toutes ses forces.

— Je le sais, mon ami, dit patiemment le vendeur, j'avais entendu, vous n'avez pas besoin de crier.

— Excusez-moi, dit Bill, foudroyant Fred du regard.

— Allons, mes amis, ne vous tracassez pas pour l'appareil acoustique, expliqua l'employé. Des quantités de garçons me demandent ce que c'est. Je vais vous montrer comment il fonctionne.

Et il leur montra la pile sèche qu'il portait dans sa poche revolver et le rhéostat dans la poche de côté de son veston.

— Et maintenant, occupons-nous de nos affaires, dit-il, quand il eut fini, sortant une pile de vêtements.

Il se tourna vers Maman.

— Voilà une série que nous soldons tout spécialement, Madame.

— Combien ? demanda Bill.

Le vendeur l'ignora.

— Ils étaient marqués 30 dollars, continua-t-il. C'est une véritable occasion.

— Combien ? répéta Bill.

— 19 dollars 50, dit le vendeur avec regret.

— Je crains que ce ne soit trop cher, Monsieur, dit Bill. Nous voulons meilleur marché.

— Je n'en sais rien, chéri, intervint Maman. Nous pourrions les regarder et voir s'ils vous plaisent.

Bill secoua la tête.

— Ils ne nous plaisent pas. Avec Ernestine, ça pourrait encore aller, mais Martha crierait comme un putois. Elle nous a fait promettre !

— Ernestine ? demanda l'homme. Martha ?

— Ernie est présidente du comité d'achat et Martha chargée du budget, expliqua Bill.

— Je comprends, dit le vendeur, qui manifestement ne comprenait justement pas, mais pensait qu'il était plus prudent de ne pas pousser le sujet plus loin.

Il sortit une autre pile.

— Ceux-ci sont à 17 dollars. Marqués auparavant 25. Êtes-vous décidée pour une couleur, Madame ?

— Je crois qu'il vaut mieux laisser les enfants choisir eux-mêmes, dit Maman en souriant. Si cela vous est égal, voudriez-vous avoir la complaisance de commencer par Bill, le plus grand, vous voyez, le blond.

— Quelle couleur préférez-vous, jeune homme ?

— Je ne pense pas que la couleur ait de l'importance, dit Bill.

— Quel genre, alors ?

— Ça m'est égal aussi. Je veux le genre où il y a des boucles sur le derrière des knickers pour tenir les bas tirés.

Le vendeur lança du regard un appel à Maman qui avait trouvé une chaise et s'était mise à crocheter.

— Cela paraît sensé, chéri, dit-elle sans lever les yeux. Ta dernière culotte ne retenait rien du tout, n'est-ce pas ?

— L'ardillon de la boucle s'est tordu au bout de huit jours, se plaignit Bill. Le pire costume que j'aie jamais eu !

Bill fouilla lui-même dans la pile, essaya trois ou quatre modèles qui ne passèrent pas l'épreuve de la boucle et finit par découvrir un costume gris à ceinture qui lui parut bien.

— Celui-ci me plaît, dit-il se tournant vers Maman afin qu'elle pût voir comment il lui allait.

— Il va à la perfection, affirma le vendeur qui commençait à transpirer un peu à force de sortir et de rentrer les vêtements.

Maman tâta le tissu.

— Ça me semble parfait, chéri. Il se portera bien et paraît bien coupé. Il est très élégant, en tout cas.

— Je le fais envelopper ? demanda le vendeur visiblement soulagé.

— Pas encore, dit Bill. Est-ce qu'il te plaît, Fred ?

Fred s'approcha, examina, toucha et étudia le mécanisme des boucles.

— Ça va pour moi, dit-il enfin.

— Chacun doit-il donner son avis ? demanda le vendeur au bord de l'ahurissement. Va-t-il falloir un vote pour tous les costumes ?

— Pas exactement, dit Maman. Il est juste pourtant que les garçons soient d'accord et que le complet de Bill plaise à Fred, celui de Fred à Dan, celui de Dan à...

— Oui, oui, oui, oui, dit le vendeur jetant un regard furtif autour de lui. Naturellement. Je vois.

Quand tous les costumes eurent été choisis, le rayon des garçonnetts avait pris l'apparence d'un dortoir de pompiers. Les vestes, les culottes, les gilets abandonnés tels que les enfants s'étaient démenés pour en sortir, gisaient sur les chaises, sur les tables, sur les cintres, sur le plancher. Et les tringles à vêtements étaient aussi dépouillées que des perchoirs à dindons le jour du Thanksgiving.

L'employé, transpirant maintenant sans retenue, conduisit la bande au rayon des sous-vêtements où Maman découvrit une autre chaise.

— Nous pouvons payer un dollar la paire, annonça Bill.

— De quelle couleur ? demanda le vendeur qui avait renoncé à marchander pour les prix.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit Bill. La seule chose dont nous ne voulons pas est ce que Tom appelle des « caleçons indiens ».

— L'espèce qui vous grimpe toute seule le long des jambes ! dit lugubrement le vendeur. J'en meurs de rire !

Il tira quelques cartons.

— Voyons un peu... Moins d'un dollar, de n'importe quelle couleur, pas de caleçons indiens. C'est, j'ose le dire, une expérience unique.

— S'il y a quelque chose que je déteste, ce sont les caleçons comme ça, dit Dan. Et toi, Maman ? Tu peux à peine rester assis dedans.

Maman plongeait la tête dans son crochet.

— Tu ferais mieux de faire attention à ce que Monsieur est en train de te montrer.

Les sous-vêtements qui furent finalement choisis étaient soldés, tous les autres ayant été rejetés pour défauts « indiens ».

— Ah ! Voilà exactement ce qu'il nous faut ! s'écria Bill dès que la série au rabais fut sortie de dessous le comptoir. Nous en prendrons vingt paires, s'il vous plaît. Maman vous donnera les tailles.

Le vendeur secoua la tête.

— Nous ne pouvons en donner que trois par client. À ce prix-là, nous vendons à perte !

Bill acquiesça.

— Nous ne voulons nullement vous faire faire de mauvaises affaires. Puisque nous ne sommes que six, nous n'en prendrons donc que dix-huit paires.

L'employé, qui avait la sensation de faire un cauchemar, demanda les tailles à Maman et ajouta les sous-vêtements à la pile grossissante des achats.

— Pour gagner du temps, dit-il, en arrivant au rayon des chaussures, et pour m'épargner de vous montrer tous les modèles du magasin, que penseriez-vous de m'expliquer en détail, pour commencer, ce que vous désirez que soit un soulier ?

— Le premier qui dira un mot inutile, dit Bill sévèrement à ses frères, aura affaire à moi. Nous prenons trop de temps à cet homme.

L'homme l'ignora.

— Je ne pense pas, dit-il, que ce que vous désiriez soit ce que tout le monde achète normalement pour des enfants, c'est-à-dire des chaussures noires, montantes et qui chaussent bien ?

— Si, dit Bill, c'est justement ce que nous voulons !

— Je pensais que, peut-être, la couleur vous était indifférente et que les chaussures fussent hautes ou basses, pourvu que les œillets ne rouillent pas et que les lacets soient en cuir de vache occidentale naturelle.

— Est-ce que vous avez des lacets comme ça ? demanda avidement Fred.

— Non, hurla l'employé. Et je ne sais pas si les œilletons rouillent ou non.

Fred en fut abasourdi.

— Drôle de magasin ! murmura-t-il. Ils essayent de vous vendre des choses qu'ils n'ont pas !

Après d'innombrables disputes et tergiversations, les garçons arrivèrent enfin à se mettre d'accord sur les souliers, les chemises, les cravates et les chaussettes.

— Je crois que l'épreuve a été dure pour vous, dit Maman au vendeur pendant qu'elle payait la note. Mais je pense que les habituer à acheter eux-mêmes est une chose importante pour l'éducation des enfants. N'est-ce pas votre avis ?

— Que dites-vous, Madame ? demanda l'homme fouillant dans sa poche à la recherche du bouton de son appareil acoustique. Ah ! voilà ! Je l'ai ! Je vous entends maintenant. Excusez-moi, je n'en pouvais plus !

— Vous voulez dire, demanda Maman, et les enfants pensèrent qu'il y avait une nuance d'envie dans sa voix, qu'il vous suffit de tourner un bouton pour ne plus rien entendre ?

Il fit signe que oui.

— C'est merveilleux, ce que la science peut faire ! murmura Maman.

Il n'y avait pas de doute. C'était bien de l'envie.

IX

L'ÉCOLE DE MAMAN

HUIT D'ENTRE NOUS, d'Ernestine à Jack, rentrèrent à l'école de Montclair. Anne s'en fut à l'Université de Michigan et elle fut admise Phi Béta Kappa au printemps.

Maman, en plus de la direction de la maison, dut s'atteler à la tâche de subvenir aux besoins de la famille.

Les perspectives financières s'avérèrent pires qu'elle ne s'y attendait. Les grandes firmes ne renouvelèrent pas leur contrat. Elles donnaient pour cela plusieurs raisons qui tournaient toutes autour du principe que, si bien que Maman connût la théorie de l'étude du mouvement, une femme ne pourrait jamais prendre en main l'exécution technique du travail ni obtenir le respect et la coopération des contremaîtres et des ouvriers.

Les « cours d'Étude du Mouvement » dont l'idée était venue à Maman pendant son voyage en Europe étaient donc la seule chance qui nous restât. Les chefs d'industrie pouvaient en effet supposer que Maman n'était pas capable de mettre en pratique dans leurs ateliers ses théories d'économie de temps, mais peut-être enverraient-ils leurs propres ingénieurs apprendre d'elle les éléments du système pour qu'ils pussent les appliquer eux-mêmes par la suite.

Elle envoya des prospectus à une douzaine d'anciens clients et à quelques firmes qui avaient témoigné de l'intérêt à ses études dans le passé. Les cours seraient donnés dans notre propre maison de Montclair, où Papa et Maman avaient leur bureau et leur laboratoire.

Les prix étaient élevés. Maman avait calculé que si moins de six firmes envoyaient des élèves, il faudrait qu'elle renonçât à son idée. Ce qui signifiait qu'il faudrait partir pour la Californie ou accepter les offres des amis de la famille. Si, au contraire, six firmes répondaient, il y aurait une chance pour que nous puissions rester tous ensemble. S'il y en avait plus de six, non seulement nous ne nous séparerions pas, mais on aurait assez d'argent pour envoyer Ernestine au collège.

Il y a des parents qui trouvent épuisant de tenir chaque matin un seul enfant prêt à l'heure pour l'école. Maman en expédiait huit, veillait à ce que les lits fussent faits et la maison nettoyée, supervisait les menus d'Ernestine et les prévisions budgétaires de Martha, ne

quittait guère de l'œil Bob et Jane, raccommodait et cousait les boutons, écrivait à Anne tous les jours et trouvait encore le temps de nous lire tout haut le soir, de nous aider dans nos tâches domestiques et de nous accompagner aux cours religieux du Dimanche.

Et elle travaillait dix heures par jour au bureau et au laboratoire. Le soir, Maman devenait plus lente et plus hésitante, il y avait des cernes d'ombre sous ses yeux. Mais le lendemain, sa lassitude s'était évanouie et elle était en pleine forme.

Entre six et sept heures du matin, elle aidait les plus jeunes à faire leur lit et à ranger leur chambre tout en leur faisant répéter les poésies, l'orthographe des mots ou la table de multiplication qu'ils avaient à apprendre pour l'école.

À sept heures, elle réveillait les aînés et les aidaient à leur tour pour leur lit et les différentes besognes qui leur étaient assignées. Nous partions pour la classe quelques minutes après huit heures. Maman confiait Bob et Jane à Tom et passait alors dans son bureau. Le service des secrétaires, réduit à une seule dactylo, commençait à neuf heures et Maman voulait être sûre que Miss Butler trouverait assez de travail en arrivant.

Une fois par heure, elle allait voir ce que faisaient Bob et Jane. Ernestine et Martha, à qui Papa avait appris lui-même à taper à la machine, rentraient à tour de rôle directement de l'école l'après-midi pour aider au bureau.

Parfois, en dépit des consignes sévères, il y avait plus d'enfants dans la pièce où travaillait Maman que dans le reste de la maison. Miss Butler disait souvent qu'elle aurait mieux fait d'aller dans une école de puériculture que dans une école commerciale.

Aucun de nous ne devait entrer sans frapper et seulement dans les cas d'urgence. Nous frappions, cela va sans dire, mais notre notion de l'urgence n'était pas toujours la même que celle de Maman.

— Crois-tu, demandait Lillian après avoir battu une charge sur le battant de la porte, que je doive mettre ma robe rose ou ma robe jaune pour l'anniversaire de Boodle ?

Le drame était que la question intéressait Maman et qu'elle en oubliait ce qu'elle était en train de faire.

— Je préfère la jaune, répondait-elle. Je trouve les plis sur le côté tout à fait ravissants. Pas toi ?

— Est-elle assez longue ?

— Elle commence à être plutôt courte, c'est vrai. Je relâcherai un peu l'ourlet après dîner. Quel âge a-t-elle donc, Boodle ? Il me semblait qu'à son dernier anniversaire...

Soudain, Maman se souvenait d'avoir été interrompue.

— Nous parlerons de tout cela à dîner, chérie, disait-elle fermement. Je sais que c'est important et je ne l'oublierai pas. Mais je

suis très occupée en ce moment.

Elle prenait aussitôt une note sur son bloc à propos de Lillian et elle ne l'oublierait plus.

À la fin, Maman inventa de suspendre au mur derrière sa table, un « tableau des interruptions ». Quand l'un de nous entrait pour une question qui n'était pas d'intérêt essentiel, elle lui disait :

— J'espère que ça t'est égal de signer ton nom sur le tableau des interruptions. Je veux essayer d'en garder trace afin que nous voyions ensemble le moyen de les réduire.

L'importun allait piteusement inscrire son nom pendant que Miss Butler souriait dans sa machine à écrire.

— Merci, chéri, disait Maman avec gravité. À combien en es-tu pour cette semaine ?

— Huit !

— Mon Dieu, ce n'est rien auprès de Tom. Il a déjà dépassé trente, je crois.

Tom trouvait excellente l'idée du « tableau d'interruptions » et que c'était une honte de déranger Maman comme nous le faisons quand elle essayait de travailler.

— Voulez-vous filer ! nous criait-il quand il voyait l'un de nous approcher de la porte sacrée. N'avez-vous aucune considération pour votre pauvre mère ! Si vous avez quelque chose à demander, venez me trouver et je vous le dirai.

— Ce que je voudrais savoir, lui répondit un jour Ernestine toute rêveuse, agitant une lettre qu'elle venait de recevoir du Nord de l'État de New-York, c'est ce qu'il faut faire quand le plus bel homme du monde est follement amoureux de vous ?

Tom réfléchit.

— Je crois, dit-il enfin modestement, que la première chose que je ferais serait de lui demander ce qu'il a fait de son insigne de club. Et si vous cherchez le vôtre, vous le trouverez sur l'étagère du bas de la buanderie.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demanda Ernestine avec angoisse.

— Il est tombé de votre pyjama. Et si je ne l'avais pas vu, il aurait détraqué mon essoreuse.

Quant aux intrusions de Tom lui-même dans le bureau de Maman, il les considérait comme trop importantes pour être qualifiées d'« interruptions ».

— Voudriez-vous venir dans la cuisine une minute, Mrs. Gilbreth, demandait-il passant la tête par la porte. Je voudrais vous faire voir quelque chose.

— Est-ce grave ? demandait Maman, docile à la fatalité, tout en écartant ses papiers et en commençant à se lever de son fauteuil.

— Vous savez bien que je ne vous dérangerais pas si ce n'était pas

grave !

— Voudriez-vous signer sur le tableau d'interruptions.

— Certainement, Madame. Ce tableau me semble joliment utile. Les enfants vous dérangent la moitié moins.

— Les *enfants* ont l'air d'avoir compris, en effet.

— Je souhaiterais que vous en mettiez un dans la cuisine. Ils me dérangent sans arrêt ! Je voudrais qu'un jour vous y transportiez votre bureau et vous verriez ce que j'endure.

Maman, levant les yeux au ciel au bénéfice de Miss Butler, suivait Tom dans son domaine où il lui montrait un dessin que Bob venait de faire, une taupe que Monsieur le Président avait déterrée de la pelouse ou un nouveau tour qu'il avait appris à la chatte.

Tout cela ne nous empêchait pas de surveiller le courrier avec anxiété, guettant les réponses au fameux prospectus. Pendant presque quinze jours, il n'y eut rien. Puis, en deux jours, cinq réponses arrivèrent. Une du plus grand magasin de New-York, une d'un laboratoire de pharmacie, une d'un fabricant de pièces détachées, une d'une laiterie, une d'un marchand d'appareils électriques.

Après cela nous attendîmes une longue semaine pendant laquelle nous crûmes bien que le cours devrait être annulé. Et puis trois autres acceptations arrivèrent, l'une d'un ingénieur japonais, l'autre d'un technicien belge, la troisième du représentant d'une affaire d'alimentation anglaise.

Cela faisait huit. Et quand le montant des leçons fut arrivé et l'argent déposé à la banque par Martha, nous eûmes la garantie que la famille avait de quoi tenir pendant douze mois, qu'Anne pourrait finir ses études à Michigan l'année suivante et qu'Ernestine pourrait entrer au collège de Smith.

L'idée de Maman était de continuer ses cours pendant cinq ans, renouvelant chaque année ses élèves. À ce moment-là, Anne et Ernestine auraient leur diplôme et Martha et Frank seraient au collège. Il n'y aurait plus que sept enfants à la maison et Maman pourrait voyager davantage et chercher du travail comme ingénieur conseil. Elle espérait bien qu'en cinq ans elle aurait prouvé aux patrons qu'elle était capable de travailler comme un homme.

Le soir du jour qui précéda l'ouverture du cours, Maman nous prévint qu'elle avait besoin de notre collaboration.

— Je sais que désormais vous n'entrerez plus dans le bureau ni le laboratoire à moins d'un cas véritablement grave, nous dit-elle. Et j'espère que vous accueillerez bien mes huit élèves et que vous les traiterez comme des amis.

Nous lui répondîmes que nous n'étions pas absolument sûrs du côté « amical » de l'affaire. Sans doute reconnaissons-nous que le cours était nécessaire du point de vue financier. Mais au vrai, nous

n'étions pas enthousiasmés par l'intrusion de ces huit inconnus envahissant la maison et monopolisant l'attention de Maman.

— Ce sont probablement de vieux corbeaux qui vont prétendre que le bruit les empêche de se concentrer ! dit Frank.

— Pas du tout, répliqua Maman. Je les ai vus et ils ont l'air aussi gentils que possible. Je suis certaine que vous allez en raffoler !

Martha secoua la tête.

— Je les connais, ces vieux types ! Des pellicules plein un complet bleu et essayant toujours de vous serrer dans les coins pour vous parler de vos jolis petits genoux à fossettes !

— Les vieux ne parlent pas des genoux à fossettes, affirma Ernestine. Ils s'en prennent toujours à vos fines petites chevilles !

— Ils ne sont pas vieux ! dit Maman en souriant. Du moins, pas très. Et l'un d'eux est une femme, Miss Lies. Elle vient de chez Macy.

— Probablement avec une moustache noire et soyeuse et un air hommasse dans du tweed !

Tom n'était pas très séduit non plus, surtout quand il découvrit qu'un des élèves était Anglais.

— Comme si je n'avais pas assez de travail, gémit-il non sans raison d'ailleurs. Qu'ils ne mettent pas les pieds dans ma cuisine, surtout ! Spécialement le « métèque » ! Et le « jap » non plus !

Il plongea dans un tiroir à la recherche d'un papier et d'un crayon et se mit à dresser un inventaire de ses ustensiles afin de se rendre compte si rien ne disparaissait.

*

* *

Nous nous cachâmes à mi-étage, dans l'escalier, pour assister à l'arrivée des élèves.

Le premier fut Mr. Yoyogo, l'ingénieur japonais. Tom, vêtu d'un tablier de boucher neuf et sa toque de chef sur la tête, ouvrit la porte et le fit entrer.

— C'est sans doute vous Yoyo ? dit-il aigrement, oubliant à dessein « Monsieur » mais omettant sans le vouloir la dernière syllabe du nom. Vous pouvez déposer votre manteau et votre chapeau ici...

Il désigna du doigt un cabinet qui faisait office de vestiaire.

— ... et entrer dans le bureau par là.

Nouveau geste du doigt, immédiatement suivi d'une amorce de retraite vers la cuisine.

— Et c'est sans doute vous Tom ? répondit Mr. Yoyogo. Mrs. Gilbreth nous a parlé de vous. Elle nous a dit que vous faisiez la cuisine, le blanchissage, que vous aidiez au marché et que vous vous chargiez de tous les gros ouvrages du jardin. Vous devez être vous-même un maître de l'économie du mouvement ?

Tom se retourna.

— Laissez-moi prendre votre chapeau et votre manteau, dit-il.

— Il va falloir que j'observe vos gestes, continua Mr. Yoyogo. Vous connaissez sûrement ce que les Gilbreth appellent « le seul meilleur chemin ».

— Je vous apprendrai ce que je pourrai, Monsieur, dit Tom lui ouvrant la porte du bureau.

Les six autres arrivèrent ensemble en voiture et Tom leur ouvrit. Ils semblaient tous avoir de vingt-cinq à trente ans et deux d'entre eux étaient grands, d'aspect cossu et bien de leur personne.

— Sapristi ! Regardez-moi ça ! murmura Ernestine enchantée et oubliant à ce moment-là tout ce qui concernait le Nord de l'État de New-York. J'ai déjà changé d'idée sur la question des relations amicales. Anne va en crever quand elle saura ce qu'elle manque !

— Ce n'est pas du tout ce que j'attendais, concéda Martha. Ils n'ont pas l'air d'être du genre à pellicules.

Tous les six entrèrent en riant, jeunes de gestes et plutôt bruyants.

Ils demandèrent à Tom où il en était de ses « tours » et commencèrent à ôter leurs manteaux. Tom prit les vêtements des deux plus grands qu'il avait apparemment jugés être américains et les accrocha. Il hésita avant de prendre ceux des quatre autres mais quand il vit qu'il ne pouvait décidément pas déterminer lequel était anglais, il décida de les prendre tous.

— L'un de ces messieurs désire-t-il une tasse de thé ? demanda-t-il avant de retourner au vestiaire, sûr de reconnaître enfin ses amis.

Tout le monde refusa.

— Un gâteau sec ?

Nouveau refus.

— Si vous cherchez le « métèque », dit en souriant l'un des deux grands, et il était évident que Maman leur avait donné un aperçu de ce qui pouvait leur arriver, je vous préviens que c'est moi. Si vous me rapportez mon manteau, j'irai le raccrocher moi-même.

— Ça ne fait rien pour cette fois, dit Tom d'un ton bourru.

Une autre surprise agréable nous attendait et Tom ne fut pas le dernier à l'apprécier. Miss Lies apparut, jeune, blonde, mince et ébouriffée. La toque de Tom piqua de l'avant quand il s'inclina galamment pour l'introduire dans le bureau.

Il fallut nous dépêcher de filer à l'école sans avoir fait la connaissance des élèves de Maman et nous ne pûmes que les apercevoir ce jour-là quand ils quittèrent la maison tard dans l'après-midi. Mais le lendemain, Maman nous dit qu'elle leur offrirait une tasse de thé et une tarte aux pommes et que si nous nous hâtions de rentrer nous pourrions assister au goûter.

Les garçons arrivèrent pour le thé avec leurs vêtements de classe, mais Ernestine et même Martha qui commençait à utiliser l'écorce de

citron contre ses taches de rousseur, se mirent sur leur trente et un – robes à taille longue et jupes au-dessus du genou, talons hauts et bas de soie roulés à baguette.

Maman nous présenta.

— Voici Ernestine, ma seconde fille et Martha. Frank, l'aîné des garçons, Bill...

Elle fut interrompue par Tom.

— Si vous aviez une seconde pour venir à la cuisine, Madame, je vous montrerais quelque chose d'intéressant.

— Cela ne peut-il pas attendre jusqu'après le thé ?

— Mon Dieu, dit Tom d'un air désespéré, je crois que cela peut à la rigueur attendre.

— Il ne s'agit pas d'une chose que Monsieur le Président a déterrée ? Vous savez que je n'aime pas regarder ça.

— Non, madame, ça n'a rien à voir...

Tom s'en alla et Maman commença à être prise de remords.

— Ce doit être une histoire du chat, dit-elle. Il vaut mieux que j'y aille. Tom ne me le pardonnerait jamais.

Elle se leva.

— Vous m'excusez...

— Si ce n'est pas indiscret, nous irons avec vous, dit Miss Lies. Je meurs d'envie de savoir pourquoi il est venu vous chercher !

— Je suis sûre qu'il sera enchanté.

Tout le monde se transporta donc à la cuisine et Tom fut transporté d'aise d'avoir un si nombreux public.

— Vous savez, n'est-ce pas, Madame, expliqua-t-il, que les enfants marchent toujours par mégarde sur la queue de Quatorze pendant qu'elle mange ? Alors, j'ai mis son lait sur le dessus de la glacière et c'est là qu'elle se nourrit.

— Le bon sens même, murmura Maman.

— Je l'ai posée là-haut deux fois et regardez ce que je lui ai appris.

Il ouvrit la glacière et se pencha comme pour prendre une bouteille de lait. La chatte, qui observait ses mouvements de dessous une table, sauta sur son dos et de là sur la glacière.

— Bravo ! s'écria Mr. Yoyogo qui, du coup, devint membre du Tom's club pour mille ans et quatre jours.

— Le chat le plus malin que j'ai dressé, sans mentir, se rengorgea Tom, versant un peu de lait à Quatorze et lui caressant du doigt la moustache.

Nous trouvions tous que c'était un bon tour et nous le lui dûmes.

— Voyons si elle le fera avec vous, Mrs. Gilbreth, dit-il mettant la chatte par terre. Penchez-vous seulement dans la glacière comme pour prendre du lait.

Maman frissonna.

— Je ne peux pas supporter que quelque chose me chatouille le dos, vous le savez, les enfants. Rien qu'y penser me donne la chair de poule !

Le dos de Maman était son talon d'Achille. Parfois, pour la taquiner, nous nous glissions derrière elle et lui faisions « la petite bête qui monte » avec nos doigts le long du dos. Elle criait comme une petite fille et se mettait à trembler.

Finalement, ce fut Mr. Yoyogo qui se proposa comme volontaire et Quatorze joua son rôle à merveille.

— Sans mentir, répéta Tom, le plus malin...

— À partir de maintenant, dit Miss Lies, chaque fois que vous demanderez à Mrs. Gilbreth de venir, nous suivrons tous. Je ne voudrais pour rien au monde manquer une chose pareille !

Et Miss Lies fut admise au club, elle aussi, pour mille ans et quatre jours.

Quand nous fûmes de nouveau réunis au salon Mr. Bruce, le bel Américain qui représentait la firme de pharmacie, déclara qu'il voulait nous connaître tous par nos noms.

— Je sais que les deux plus grandes filles sont Ernestine et Martha, dit-il. Mais qui est Ernestine ?

— Je suis Ernestine, dit celle-ci avec un battement de cils destiné à arracher les garçons à leur famille.

— Et je suis Martha, dit l'autre en écho, avec un sourire du coin des lèvres également destiné à attirer les adolescents hors de leur domicile.

Frank s'en mêla.

— Vous pouvez aussi les reconnaître parce que Martha a des genoux à fossettes et Ernestine de fines petites chevilles !

Maman lui dit de se taire et les hommes affirmèrent qu'ils n'avaient rien aperçu de déficient dans les genoux ou dans les chevilles de l'une ou l'autre de ces demoiselles. Ils semblaient d'ailleurs, il faut bien le dire, plus attirés par la tarte aux pommes de Maman et les tout petits que par les grandes écolières.

— Je parie, dit Bill à Mr. Bruce, que vous jouiez au football quand vous étiez jeune.

— Cela m'est arrivé, admit Mr. Bruce. Mais c'était il y a bien longtemps. Avant la guerre. Je crois bien que je n'ai pas touché un ballon depuis.

Il s'avéra que tous les hommes présents avaient plus ou moins joué au football ou au rugby à un moment ou à un autre, excepté Mr. Yoyogo qui préférait le base-ball.

— Dites, les garçons, vous devez bien avoir un ballon ? demanda Mr. Bruce. Ça pourrait être amusant, un de ces jours, de prendre un

peu d'exercice en faisant des passes.

— Bien sûr que nous en avons, dit Bill. On pourrait même faire des passes tout de suite.

— Oh ! pas maintenant, dit vivement Mr. Bruce. Je disais un de ces jours. En ce moment nous prenons le thé.

— Ne vous gênez pas si vous en avez envie, dit Maman. Miss Lies, les filles et moi, nous bavarderons. Nous ne nous remettrons pas à travailler avant une demi-heure.

— Ces Messieurs n'ont pas du tout envie de jouer avec des enfants, dit Ernestine. N'allez-vous pas cesser de les ennuyer !

Mais ces Messieurs ne semblaient pas du tout penser que c'était ennuyeux. Après s'être assurés que Maman ne leur en voudrait pas, ils suivirent les garçons sur la pelouse et se divisèrent en deux camps. Tous se mirent à jouer, excepté Mr. Yoyogo qui voulait d'abord regarder pour apprendre les règles.

Tom, occupé à tondre le gazon de la pelouse de devant, vint le trouver.

— Vous n'aimez pas l'exercice, Mr. Yoyogo ? demanda-t-il.

— Si. Mais je n'ai jamais joué au football.

— Puisque vous aimez l'exercice, je vais vous donner quelques notions d'économie du mouvement pour raser le gazon.

Ils allèrent ensemble jusqu'à la tondeuse et Tom expliqua que sa méthode consistait à couper une bande de gazon en montant puis une bande en redescendant et ainsi de suite.

— C'est très ingénieux, dit Mr. Yoyogo le visage impassible. Au Japon nous n'avons jamais pensé à ça. Nous coupons une bande en montant, ensuite nous mettons la tondeuse sur notre épaule pour revenir à notre point de départ et coupons dans le même sens une autre bande à côté de la première.

— Il y a des tas de trucs comme ça que je peux vous apprendre, affirma Tom. Vous devriez essayer ma manière pour vous rendre compte.

Le Japonais, qui aimait vraiment l'exercice, se mit à pousser la tondeuse. Tom s'assit sur le gazon, et fuma une cigarette tout prêt à donner ses directives à Mr. Yoyo s'il s'embrouillait dans la manœuvre et mettait par mégarde la tondeuse sur son épaule.

Maman, Miss Lies et les filles vinrent s'asseoir sur le côté du porche d'où elles pouvaient regarder les joueurs de football. Maman avait Jane sur ses genoux et reprisait des chaussettes. Miss Lies montrait à Ernestine et à Martha une nouvelle façon de relever leurs cheveux.

*

* *

Pendant le dîner, après que ses élèves eussent regagné New-York

pour la nuit, Maman annonça qu'il était convenu qu'un peu d'exercice chaque jour leur ferait le plus grand bien.

— Je tiens à vous remercier, nous dit-elle, de votre aide si efficace. Je sais qu'il n'est pas toujours très agréable de voir des étrangers courir à travers la maison et le jardin.

— Oh ! dit Bill, c'est supportable !

— Vous, les filles, continua Maman. Il ne faut pas vous croire obligées de changer de robe toutes les après-midi et vous, les garçons, vous n'avez pas besoin de jouer au football avec eux si ça vous ennuie.

— Est-ce qu'on prendra le thé demain ? demanda Ernestine avec empressement.

— Oui, dit Maman. Un peu après trois heures.

— Alors à trois heures et demie au plus tard, dit Frank, on pourra commencer à jouer.

X

CUISINE AU RENDEMENT

MAMAN PENSAIT QU'UN BON MOYEN pour obtenir des contrats serait d'appliquer ses méthodes aux tâches culinaires. Les fabricants écouterait plus volontiers une femme, croyait-elle, s'il s'agissait de problèmes ménagers. Et si le seul moyen d'entrer dans le domaine masculin était de passer par la porte de la cuisine, eh bien, c'était par cette porte-là qu'elle passerait.

Ses élèves l'aidèrent à construire un « mixer » électrique et dessinèrent les plans de nouveaux modèles de fourneaux et de réfrigérateurs. Maman établit sur le papier le dessin d'une « kitchenette » efficace et pratique, comme il y en a dans de si nombreux appartements aujourd'hui. Avec la disposition nouvelle, une personne pouvait pétrir la pâte d'un gâteau, la mettre dans le four puis sur un plat sans faire plus de vingt-quatre pas.

Sur la foi de ses plans, Maman obtint un contrat avec une maison d'appareils électriques de New-York. Le prix qu'elle en tira aurait fait hausser les épaules à Papa, mais c'était la première affaire qu'elle faisait toute seule et elle en fut très fière.

Quelqu'un de la firme qui avait traité avec elle parla à un journaliste de ce contrat. Une femme-ingénieur, mère de onze enfants, c'était de la bonne copie. Et, en 1924, l'idée d'une cuisine établie scientifiquement était une nouveauté. La maison organisa une conférence de presse pour Maman à New-York. Les comptes rendus, non seulement exposèrent les plans de Maman, mais laissèrent entendre que notre propre cuisine, à Montclair, était un modèle du genre.

À l'époque, on peut dire que c'était exactement le contraire. Notre cuisine, celle où Tom opérait, était un modèle d'inconfort. C'était tout juste s'il n'y avait pas une pompe à main sur l'évier et une broche pour rôtir la volaille !

Notre maison avait été bâtie en un temps où l'important était qu'elle fût spacieuse et le premier propriétaire avait conçu la cuisine pour l'usage de trois ou quatre domestiques.

Quand Tom faisait un gâteau – ou ce qu'il appelait un gâteau – il fallait qu'il parcourût la moitié d'un mille. La distance de l'évier, qui

était si bas qu'on en avait les reins cassés, au fourneau à gaz d'ancien modèle était d'au moins vingt pieds. Le garde-manger était à vingt autres pieds du fourneau et à quarante de l'évier et la vaisselle était dans le buffet situé à la même distance, mais dans la direction opposée. La glacière était dans un renfoncement. Pour l'atteindre, il fallait tourner autour d'un socle sur lequel était posée la cage d'oiseaux, autour d'une table sur laquelle Tom avait ses outils, ceux d'un de ses amis plombier, des magazines de « Western stories », de vieux numéros du *Newark Star Eagle*, et généralement autour de Monsieur le Président ou de Quatorze, ou des deux à la fois.

Mais sur la parole de ce qu'on avait écrit dans les journaux, un type des Actualités téléphona à Maman et lui dit qu'il comptait amener une équipe à Montclair pour la filmer dans sa « cuisine scientifique ».

— Cela me ferait le plus grand plaisir, lui répondit Maman, mais nous n'avons pas encore réalisé la véritable cuisine scientifique. Tout ce que nous avons ce sont les plans.

— Ça ne fait rien, nous vous prendrons seulement, vous, dans votre propre cuisine.

— Je ne pense pas qu'elle soit tout à fait ce qu'il faut, dit Maman avalant difficilement sa salive.

— Le public ne verra aucune différence. Les gens sont incapables de distinguer une cuisine scientifique d'une autre.

— Vous croyez ?

— Non. J'en suis sûr. Et je suis sûr aussi qu'étant vous-même expert au rendement votre cuisine doit être presque le fin du fin.

— Mais ce que nous voulons, Monsieur, c'est le vrai fin du fin, pas le presque !

— Ce que nous voulons, nous, Mrs. Gilbreth, c'est un document d'intérêt humain et non scientifique. Rien que vous dans votre cuisine avec vos enfants autour de vous.

— Je vois, dit Maman cherchant désespérément une échappatoire. L'intérêt humain...

Elle avait devant les yeux la cuisine de Tom. Si au moins ce que ces gens voulaient eût été d'intérêt animal !

— Nous pouvons venir n'importe quel jour de cette semaine à votre convenance.

— J'ai peur de ne pas avoir un moment cette semaine. Si nous remettions cela à plus tard ?

Le ton de la voix de maman signifiait à peu près que le « plus tard » qui conviendrait serait aussi bien l'année prochaine que l'année après l'année prochaine.

— Il nous faut cela pendant que c'est encore une nouveauté. Ce sera une merveilleuse publicité pour votre affaire. Et cela ne vous

prendra que quelques minutes.

— Soit, dit Maman vaincue. Venez samedi, alors. Disons samedi après-midi à trois heures.

Il n'y avait pas de cours le samedi et, ce qui était plus important encore, c'était le jour de sortie de Tom. Papa et Maman avaient bien essayé dans le passé de moderniser la cuisine, mais Tom et la domestique qui l'avait précédé étaient ancrés dans leurs habitudes. Maman décida que moins on parlerait de la chose à Tom, mieux cela vaudrait.

Elle fit rapidement un plan pour arranger la cuisine et s'entendit avec un plombier et un employé du gaz pour qu'ils viennent, le samedi, l'un relever l'évier, l'autre rapprocher le fourneau.

Tom quittait habituellement la maison après le déjeuner et revenait le dimanche matin de bonne heure. Cette fois, Maman lui donna sa journée entière et il partit après le breakfast. Il était de la meilleure humeur du monde et laissait entendre qu'une large proportion de la population féminine de West Orange, agglomération voisine de Montclair où Tom passait la plupart de son temps libre, serait bien agréablement surprise de le voir faire son apparition quatre heures plus tôt qu'on ne l'attendait.

Le plombier et le gazier finirent leur travail vers midi. Nous descendîmes les outils de Tom et son matériel de lecture dans la cave et montâmes les serins dans sa chambre, au grenier.

Ensuite, Maman fit des marques à la craie sur le sol, d'après son plan, pour nous montrer où elle voulait que nous transportions la glacière, la table, un buffet pour les provisions, les casseroles et les bols. Nous mîmes tout en place, donnâmes un coup de balai et arrangeâmes une sorte de petit coin pour prendre le premier déjeuner dans la moitié inoccupée de la cuisine, à l'endroit où était avant le fourneau à gaz.

Maman fit une répétition des mouvements nécessaires à la confection d'une tarte aux pommes pour se familiariser rapidement avec la place de chaque objet. Elle avait à peine à bouger les pieds. Elle pouvait atteindre tout ce qu'il lui fallait, si elle se plaçait convenablement au centre de son rayon d'action.

La tarte aux pommes, comme par hasard, était le seul plat que Maman sût faire. Elle avait été élevée dans une maison dont la cuisine était dirigée par un chef chinois. Et elle n'avait pas eu le temps, depuis son mariage, d'apprendre grand-chose en fait d'art culinaire. Mais la tarte aux pommes était un des mets préférés de Papa et Maman avait retenu la recette pour pouvoir lui préparer de petits en-cas de minuit quand il travaillait tard.

Lorsque l'équipe des Actualités arriva, nous avions tous revêtu nos plus beaux habits, Ernestine et Martha surtout qui ne voulaient pas

perdre une occasion d'alerter Hollywood au cas où l'on chercherait de nouvelles vedettes.

Pendant qu'on installait les sunlights dans le salon, l'homme de l'art expliqua à Maman ce qu'il désirait.

L'idée était que Maman jouerait du piano et que nous serions groupés autour d'elle en train de chanter en chœur. Maman se retournerait et nous poserait une question à laquelle nous répondrions en nous léchant les lèvres et en nous frottant l'estomac. La scène se transporterait ensuite à la cuisine où Maman préparerait quelque chose avec le minimum de mouvements. Le final nous retrouverait tous au salon où nous mangerions ce que Maman aurait confectionné.

— Pouvez-vous nous cuisiner quelque chose qui ne prenne pas trop longtemps ? demanda l'homme à Maman.

— Je pense que oui, répondit-elle.

— Pourquoi pas un « chop-suy » de poulet ? demanda Bill.

— Ou une croûte aux mûres ? dit Frank.

Maman sourit.

— Je ne crois pas qu'il y ait de mûres à la maison, dit-elle.

Ernestine vint à son secours.

— Il y a des pommes en tout cas.

— Des pommes, s'écria Bill comme s'il récitait un rôle qu'on lui aurait seriné, voilà qui est merveilleux !

— Formidable ! dit Frank sur le même ton. J'ai une idée, Maman. Pourquoi ne nous ferais-tu pas une tarte aux pommes pour changer ?

— Voulez-vous vous taire ! dit Maman en riant. Les enfants me taquent, Monsieur. Je n'ai rien d'un cordon bleu. La tarte aux pommes est à peu près tout mon répertoire.

L'homme l'assura qu'elle était certainement trop modeste et que la tarte aux pommes ferait parfaitement l'affaire.

La scène dans le salon marcha comme sur des roulettes. Naturellement, on était au temps du muet et tout était indiqué en pantomime.

Après, tout le monde se transporta dans la cuisine et la distribution des ustensiles fit une grande impression.

— Je ne vois pas pourquoi vous avez hésité une minute à faire filmer tout cela, dit l'opérateur. Les femmes vont être folles quand elles verront ce décor !

— Naturellement, expliqua Maman, le fourneau n'est pas ce qu'il devrait être, ni la glacière. Je veux un fourneau assez haut pour qu'on n'ait pas à se pencher en regardant dans le four et une glacière qui n'oblige pas non plus à se pencher.

Les sunlights furent installés et Maman se plaça au milieu de ses ustensiles. Elle alluma le four, elle pela les pommes et enleva les pépins et les trognons avec un petit outil que Mr. Yoyogo avait

fabriqué pour elle, elle tamisa la farine, y mêla des épices, graissa le moule. Pour tout cela, elle ne fit pas plus de quatre ou cinq pas. La caméra tournait.

Ensuite, Maman ouvrit la porte de la glacière. Elle se pencha, prit deux œufs dans une main et une bouteille de lait dans l'autre. À l'instant même qu'elle les sortait, Quatorze jaillit de dessous une table et sauta juste dans le creux du dos de Maman.

— Ouille, ouille, ouillouille ! cria-t-elle.

Elle leva les bras au ciel, envoyant dinguer toute sa crèmerie aux quatre coins de la pièce.

— Coupez ! hurla le chef des Actualités. Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu !

Maman se tourna, menaçante, vers Frank et Bill.

— Qui a fait cela ? cria-t-elle. Je comprends la plaisanterie, mais...

Quatorze se pavanait sur le dessus de la glacière, manifestement très fière d'elle-même. Maman la regarda comme si elle hésitait à lui tordre le cou immédiatement ou à attendre que tout le monde fût parti.

— Je m'excuse, les garçons, dit-elle. J'aurais dû comprendre que vous n'auriez pas fait ça dans un moment pareil.

Nous ne pûmes nous retenir d'éclater de rire et les hommes du cinéma qui avaient essayé de garder leur sérieux, explosèrent.

— Descends, Quatorze, dit Maman encore un peu indignée, donnant à la chatte deux ou trois tapes inefficaces. Je vous dis de descendre, Mademoiselle.

Quatorze, qui connaissait assez Maman pour ne rien redouter d'elle, continuait à se pavaner. Alors, Maman tendit la main vers la planche sur laquelle Tom rangeait ses fioles de médicaments. Il n'en fallut pas davantage pour que la chatte sautât sur le sol et filât loin de la cuisine.

Maman elle-même se mit à rire, mais une horrible pensée la traversa. Quelques années avant, les Actualités nous avaient filmé en train de dîner à Nantucket. Quand la bande avait passé à l'écran avec un sous-titre : « La famille de Frank B. Gilbreth, l'homme qui épargne le temps, en train de déjeuner », elle était projetée à une vitesse dix fois supérieure à la normale et les spectateurs se roulaient de rire.

— Il faut que vous me promettiez, dit Maman au chef, que vous ne montrerez pas l'incident du chat.

— Bon sang, Madame, je sais que vous avez onze bouches à nourrir, protesta-t-il, je ne vous ferai pas ça !

Il tint parole, d'ailleurs.

Ernestine et Martha ramassèrent les œufs, épongèrent le lait et Maman recommença la scène à partir du moment qu'elle se penchait

vers la glacière.

Tom choisit ce samedi-là pour revenir de bonne heure de West Orange. Il s'inquiétait toujours d'ailleurs quand il s'éloignait trop longtemps des plus petits, bien convaincu que personne ne les surveillait convenablement. Il était convaincu, en outre, qu'aussitôt qu'il avait le dos tourné, nous mettions à sac sa chambre et sa cuisine cherchant les bonbons ou les surprises qu'il pouvait y cacher pour nous. Ayant quitté la maison plus tôt que de coutume, il avait apparemment décidé de rentrer de meilleure heure afin de nous surprendre.

Il surgit par la porte de derrière juste à l'instant que Maman mettait son gâteau au four. Son premier regard le confirma dans tout ce qu'il avait redouté. Figé, il resta sur place jusqu'à la fin de la prise de vue.

— Oh ! bonsoir, Tom, c'est vous ? dit Maman doucereusement, sortant du champ.

— Qu'est-ce qui est arrivé à *ma* cuisine ? demanda-t-il. Et qu'est-ce qui a fait peur à ma chatte au point qu'elle ne veuille plus rentrer dans la maison ?

Maman aurait donné je ne sais quoi pour que la troupe des Actualités quittât la pièce avant que Tom eût protesté contre l'arrangement improvisé de sa cuisine.

— Voulez-vous passer dans le salon, Messieurs, dit-elle essayant de les pousser vers la porte.

— Et où sont mes oiseaux ? s'écria Tom. Vous savez que je ne peux pas faire la cuisine sans mes oiseaux !

— Je vous expliquerai cela plus tard, dit Maman avec fermeté. Par ici, Messieurs, je vous prie.

La troupe qui ramassait les projecteurs et le reste de son attirail était franchement intriguée.

— C'est Tom, notre cuisinier, finit-elle par leur dire. Nous ne nous en sortirions pas sans Tom, n'est-ce pas, les enfants ?

— Vous allez bien être obligés de vous en sortir sans moi, gronda Tom, si quelqu'un ne m'aide pas à remettre mon fourneau et ma glacière là où ils doivent être.

— Entendu, Tom.

— Je ne pourrais jamais travailler dans un tel encombrement, ajouta-t-il s'excusant à demi. Je ne suis pas un pygmée, moi !

XI

Mr. LYNCH LYNCHÉ

LES COURS DE MAMAN étaient interrompus pour les vacances de Noël. Anne revint de l'université le 19 décembre et Al Lynch arriva pour voir Ernestine le lendemain.

Ernestine avait passé tout le mois à nous apprendre à nous conduire en présence de son flirt.

Personne ne devait commencer à manger à table avant que tout le monde fût servi. Frank ne devait pas oublier d'aider Maman à s'asseoir. Martha devait éviter de discuter le prix de chacun des plats du menu. Maman devait veiller à ce que Bob et Jane ne circulent pas à travers la maison avec leur culotte déboutonnée. Tous les garçons devaient donner la priorité à Al pour leur salle de bain.

— Tout ce que je demande, ne cessait de répéter Ernestine, c'est que, pendant quatre jours, vous essayiez de faire croire que nous sommes des gens civilisés.

Cela paraissait raisonnable. Notre première impression d'Al n'avait pas été favorable. Mais les premières impressions sont souvent trompeuses et si Ernestine avait à cœur de lui en mettre plein la vue, le moins que nous puissions faire était de l'aider.

— Nous allons tâcher que tout aille bien, lui avait promis Maman. Ne te tracasse pas, ma chérie.

Frank et Bill abandonnèrent leur chambre et s'installèrent avec Fred et Dan. Anne et Martha aidèrent Ernestine à changer les draps d'un des lits, nettoyèrent la chambre et déménagèrent les radios, les flèches, les cannes de hockey, les bocaux contenant du formol et les innombrables autres choses qui l'encombraient. Les filles firent le salon à fond, Ernestine ayant eu l'idée de donner un petit souper debout afin que ses amis de Montclair pussent faire la connaissance d'Al.

Nous savions qu'il devait arriver directement en voiture du collègue et nous attendions une vieille Ford modèle T, avec des devises peintes sur la carrosserie. Nous finissions de déjeuner dans la salle à manger quand le dernier modèle de roadster Packard s'engagea dans l'allée de la maison. Aucune devise n'était inscrite dessus, sinon les initiales A.L. en lettres de six pouces sur les portières. Derrière le volant, dans le

plus somptueux manteau de ragondin que nous eussions jamais vu, il y avait Al.

— Ce manteau vaut six cents dollars comme un sou, souffla Martha. Et Dieu sait ce que coûte une Packard !

— Ne le lui demande pas quand même ! dit Ernestine.

— Tu peux compter sur moi pour agir correctement, dit Frank. Et si tu mets le grappin dessus, personne de nous n'aura plus besoin de travailler !

— Allez-vous-en de ces fenêtres, supplia Ernestine, qui observait elle-même à l'abri d'un rideau. Mon Dieu, regardez-moi cet amour de voiture !

— Tout le monde assis, ordonna Maman. Où avez-vous été élevés ?

Nous reprîmes nos places à table et entendîmes Tom répondre à l'appel de la sonnette. Un instant après, il ouvrit la porte de la salle à manger donnant sur le hall et passa la tête.

— C'est pour vous, Princesse, annonça-t-il. Et avec le manteau qu'il a sur le dos, c'est une chance que personne ne soit allé aujourd'hui chasser dans la forêt du roi !

— Ça va bien, Tom, dit Maman sévèrement.

Tom ricana.

— Henc, henc, henc... Je l'ai déjà vu à Nantucket.

Ernestine le foudroya du regard et mit un doigt sur ses lèvres mais essaya de rire gaîment.

— Quand il est entré, continua Tom, je lui ai demandé six boîtes de petits pois. Il a sursauté et il m'a répondu : « Et avec ça, Monsieur ? »... Henc, henc...

— Comme il est amusant, ce brave Tom ! dit très fort Ernestine. Veux-tu avoir la bonté de m'excuser une minute, Maman chérie. Je cours voir qui c'est.

— Fais-le entrer directement ici, dit Maman. Peut-être prendra-t-il un peu de dessert.

Ernestine avança jusqu'à la porte.

— Mais c'est Al, s'écria-t-elle. Quel plaisir !

Elle ferma la porte derrière elle et nous entendîmes du remue-ménage dans le hall.

— Je ne savais pas qu'il appartenait à une famille riche, murmura Anne.

— Il a écrit à Ernie quelque chose là-dessus, expliqua Martha. Son père a vendu son magasin d'alimentation et il a stocké des marchandises.

Ernestine et Al apparurent dans la salle à manger en se tenant mutuellement par la taille. Al avait accroché son ragondin et son chapeau en porc-épic et, sur ses cheveux laqués comme du cuir, on

voyait encore le cercle formé par le tour du chapeau.

— J'ai laissé votre valise et votre ukulélé dans le hall, dit Ernestine. Je veillerai à ce que notre valet de chambre les porte dans la chambre d'ami.

Elle lança un coup d'œil craintif vers l'office mais grâce au ciel, Tom était rentré dans sa cuisine et ne pouvait rien entendre.

Tout comme à Nantucket, Al avait l'air un peu trop étudiant. Seulement, il avait aussi l'air, à présent, un peu trop fastueux. Ses vêtements étaient neufs, voyants et coûteux. Ses knickers tombaient presque sur ses souliers et une épingle de cravate étincelait au-dessus du col de son sweater à carreaux bleu et blanc.

Il souriait avec la plus grande amabilité, se considérant manifestement comme le maître de la situation.

— Seriez-vous mille que mon cœur vous salue ! dit-il. Toute une grande et heureuse famille, à ce que je vois.

Nous retournâmes le compliment et convînmes qu'il avait raison. Tous les garçons s'étaient levés. Ernestine les avait dûment stylés.

— Je voudrais vous présenter à ma mère, dit-elle cérémonieusement. Maman, puis-je te nommer Mr. Lynch ?

— Comment allez-vous, Mr. Lynch ? dit Maman. Nous espérons tous votre visite.

— Varmé de vous choir, chère Madame, gloussa-t-il en lui tordant la main, varmé. Mes amis m'appellent Al.

— C'est charmant, répondit Maman le gratifiant de ce qui voulait être un sourire cordial.

Mais elle avait plutôt l'air de se demander comment ses ennemis l'appelaient et d'être toute prête, s'ils lui cherchaient un nom, à leur en fournir un.

— Et voici Anne, poursuivit Ernestine. Elle revient juste de Michigan.

— On se la serre, dit Al, la serrant en effet.

On ne peut pas dire qu'il esquissa un pas de claquettes quand il lâcha la main d'Anne. Mais on avait le sentiment qu'il aurait pu le faire.

— Où avez-vous été pendant toute ma vie, bébé ?

Nous pensions qu'Anne allait lui répondre qu'elle avait passé son temps à chercher à l'éviter, mais elle avala sa salive et lui demanda comment ça allait à l'Institut Agronomique et Technique de Sagiwan.

— Drôlement bien, dit Al d'une voix retentissante. Peut pas aller mieux ! Vous avez lu comment nous avons massacré l'équipe de foot de Wallace Teachers ?

— N'est-ce pas la traditionnelle épreuve du Dindon ? demanda Anne.

— Bien sûr ! Vous avez vu ça, hein ?

— Cela s'étalait en tête de la première page de tous les journaux de Michigan, dit Anne de l'air le plus innocent. Je regrette de n'avoir pas pensé à vous garder les coupures.

Ernestine le présenta à chacun de nous et nous « la » lui serrâmes tous.

Al traîna une chaise près de la table et s'assit à califourchon sur le dossier.

— Avez-vous miré la bagnole ? demanda-t-il nonchalamment à Ernestine, pointant du pouce vers la fenêtre.

— Non, pourquoi ? Où est-elle ?

Elle alla jusqu'à la fenêtre.

— Eh bien ! C'est la vôtre ? Une Packard ?

— Un petit rien que le paternel m'a envoyé pour Noël. Ça vaut plus de deux mille jetons !

— Cela répond-il à ta question ? demanda Anne à Martha !

— C'est magnifique ! s'exclama Ernestine.

Mais sa voix semblait moins convaincue. Al à Montclair, au sein de la famille, semblait peut-être moins séduisant qu'il n'avait paru l'être quand ils étaient tous les deux à Nantucket.

Tout en mangeant le pudding au tapioca que Maman lui avait servi, Al nous raconta comment il avait marqué deux touches contre les Wallace Teachers, comment le « paternel » faisait construire une petite maison de vingt pièces qui coûterait soixante-quinze mille jetons sur le Niagara, comment le Tau Tau Tau avait volé un petit édicule dans la cour d'une ferme et l'avait installé à la porte principale du Tri Alpha house juste avant que les invités arrivassent pour la grande épreuve annuelle... Nous écoutions, ne manquant même pas de rire quand il le fallait pour être polis. Mais nous étions sûrs maintenant, si jamais nous en avions douté, que ce n'était pas un mari pour Ernestine.

Al et Ernie décidèrent de faire une promenade dans la Packard après le déjeuner.

Al était confortablement emmitouflé dans son manteau de fourrure, Ernie un peu moins commodément dans son manteau de laine. Il gelait ferme et elle était un peu inquiète d'avoir froid dans la voiture ouverte.

— Ne vous en faites pas, bébé ! dit Al avec assurance comme tous deux nous disaient au revoir dans le hall. Si vous avez froid, je vous donnerai une partie de mon manteau... Les manches !

Ce disant, il la prit dans ses bras pour démontrer ses intentions, la fit pirouetter, rugit, se donna des claques sur les genoux et poussa Maman du coude.

Maman se recula, le regarda comme si elle avait voulu le coiffer de son ukulélé jusqu'aux oreilles.

— Je pense, Ernie, que tu ferais mieux de monter chercher une couverture, dit-elle.

Ernestine courut en chercher une et ils partirent dans le tintamarre d'un klakson qui jouait la première mesure de *Jingle Bells*.

Martha était indignée.

— Tu vois toi-même, Maman, à quel point elle s'est trompée ! Il faut que tu le lui dises.

— Il ne serait pas juste de juger ce garçon en si peu de temps, répondit Maman. C'est l'ami d'Ernestine et notre invité, cela doit nous suffire à tous.

— Ça me suffit certainement quant à moi, répliqua Martha. Je le parie bien deux mille jetons !

— Suppose un peu qu'il devienne notre frère, dit Fred. Est-ce que ça te plairait, Dan ?

— Fameuse question ! dit Martha. Tu peux aller te rincer la bouche après.

Nous pensions qu'Anne, étant l'aînée, essaierait de nous aider à ouvrir les yeux de Maman. Mais elle se contenta de lui adresser un petit sourire entendu et Maman évita de la regarder.

— Pas un mot de plus là-dessus, dit-elle. Que les garçons montent les valises et je voudrais bien que personne ne fît quoi que ce fût qui puisse blesser les sentiments d'Ernestine.

Frank et Bill prirent chacun une valise, rayée comme un tigre, et Fred suivit avec le ukulélé.

— Si Papa était là, dit Bill déposant les bagages au pied du lit, il aurait fichu ce « sheik » à la porte de la maison en lui faisant un bout de conduite jusqu'à la limite de l'État.

— Quand il a raconté cette histoire de lui tenir chaud avec ses manches, dit Frank, c'est à ce moment-là que Papa l'aurait balancé ! Maman ne comprend pas jusqu'où des trucs comme ça peuvent aller... Papa le savait.

Et les garçons décidèrent qu'étant les hommes de la maison, c'était à eux qu'incombait le devoir de vider Al. Puisqu'il était inutile d'essayer de convaincre Ernestine, c'était sur Al qu'il fallait agir.

Tous les garçons prirent des bains à tour de rôle cette après-midi-là jusqu'à ce que l'eau chaude soit épuisée. Frank se procura un tournevis et ôta le verrou de la porte de la salle de bain. Et Bill ouvrit tout grand la fenêtre.

En dépit du manteau et de la couverture, Ernestine et Al étaient bleus de froid quand ils revinrent, environ une demi-heure avant que les invités du souper fissent leur apparition. Ils se hâtèrent de monter pour se baigner et s'habiller.

Les garçons étaient rassemblés dans la chambre de Fred et de Dan. Ils entendirent les allées et venues d'Al qui défaisait ses valises et se

déshabillait. Finalement il entra dans la salle de bain, se battit avec la porte pour voir pourquoi elle ne fermait pas et claqua violemment la fenêtre.

L'eau commença à couler dans la baignoire.

— Nous allons attendre à peu près trois minutes, chuchota Frank. Est-ce que vous l'imaginez en ce moment tremblant, courbé en deux, promenant ses doigts sous le robinet pour voir si l'eau commence à couler chaude ?

Une voix de baryton s'éleva en tremblant de la salle de bain. Elle semblait vouloir exprimer de quelle façon les étudiants de Sagiwan étaient prêts à tout donner à leur institution et comment les autres centres d'instruction auraient leur ligne d'avants transpercés par eux et leurs arrières débordés. Mr. Lynch était apparemment de ceux qui approuvent cette théorie que quand on ne peut pas s'enfermer quelque part, la meilleure chose est de faire un tel boucan que tout le monde sache qu'il y a quelqu'un.

L'eau s'arrêta enfin de couler dans la baignoire. La voix de baryton devint de plus en plus chevrotante et malheureuse, se transforma en une sorte de râle frissonnant et s'éteignit dans un dernier soupir.

— Il est sous l'eau, dit Frank. Vas-y, Bill.

Bill traversa le palier jusqu'à la salle de bain et entra. Al était misérablement assis dans deux doigts d'eau, il attrapa une serviette de bain quand il entendit la porte s'ouvrir et tenta de s'en couvrir le mieux qu'il put.

— Brrr, dit Bill en claquant des dents, pourquoi avez-vous ainsi refroidi cette pièce ?

— Bon Dieu ! souffla Al, j'ai eu peur que ce soit une des filles. Pour l'amour du ciel, fermez cette porte.

Bill poussa le battant.

— Oh ! ne vous en faites pas. Personne ne fait attention à ça dans une famille nombreuse !

— Vraiment ? demanda Al d'un ton incertain.

— Personne ne fera attention à vous si on entre. Les filles ne s'apercevront même pas que vous êtes dans la baignoire.

— Vous voulez dire qu'elles peuvent entrer ?

Bill haussa les épaules.

— Pourquoi avez-vous refroidi à ce point-là ? Est-ce que ça fait partie de votre entraînement ?

— Je vous assure que je ne l'ai pas fait exprès, vous pouvez le jurer sur votre tête, glapit Al. La fenêtre était ouverte et il n'y avait plus une goutte d'eau chaude !

— Alors, je vais laisser la porte ouverte, proposa Bill. Au moins jusqu'à ce que ça se réchauffe.

— Laissez-la fermée. Je ne fais pas partie d'une famille

nombreuse !

— Habillez-vous, alors. Je vais demander à Maman de faire chauffer un peu d'eau sur le fourneau et de vous la monter.

— Inutile, dit Al qui n'était pas sûr que Bill voulait dire qu'il la monterait lui-même ou que ce serait sa mère. Je n'en ai pas pour longtemps.

Bill se versa un verre d'eau et sortit oubliant de fermer la porte.

— Fermez cette porte, hurla Al. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

— Okay, dit Bill revenant sur ses pas. Si vous préférez le froid.

Il claqua le battant.

Deux minutes après, les aînés envoyèrent Fred et Dan ensemble se laver les mains. Ni l'un ni l'autre ne fit attention à Al, toujours assis dans l'eau, grognant et se dépêchant de se laver.

Puis ce fut le tour de Frank. Il avait enfilé une des robes de Martha, des bas de soie, des souliers à talons hauts et mis un chapeau cloche.

— Si jamais il me reconnaît, dit Frank qui commençait à être peu rassuré, il peut sortir de l'eau et me flanquer une tripotée.

— Il n'y a pas assez longtemps qu'il est ici pour nous reconnaître chacun séparément, lui assura Bill. Et si on t'entend crier, nous accourrons tous. Nous pourrons le retenir.

— Pour plus de sécurité, insista Frank, prenez les cannes de hockey.

Il pénétra dans la salle de bain. Al, au bruit, sauta encore une fois sur la serviette.

— Patatras ! s'écria-t-il quand il aperçut des vêtements féminins, essayant de disparaître sous la surface de l'eau. Mais les deux doigts versés dans le fond de la baignoire ne lui offraient qu'une protection insuffisante.

— Oh ! vous êtes-là, grand garçon ? minauda Frank de la manière la plus féminine qu'il put. Avez-vous fait une bonne promenade ? Je ne reste qu'une seconde.

Il se hâta vers le lavabo, emplit un verre d'eau, le but et repartit.

— Hep là ! Minute, cria Al furieux, je vous reconnais. Vous vous croyez très malin !

Il essaya bien de l'attraper, mais Frank s'écarta de la baignoire et fila sur le palier. Al ne l'y poursuivit pas.

Ernestine s'était rendue compte elle aussi qu'il n'y avait plus une goutte d'eau chaude parce qu'elle avait pris un bain. Elle était folle de rage, mais ses invités commençaient d'arriver et elle n'eut pas le temps de gronder les garçons.

C'était elle qui ouvrait la porte et introduisait ses amis dans le salon. Il y en avait une vingtaine. Nous les connaissions tous et nous

les aimions. Nous roulâmes les tapis et mîmes le phono en marche.

Al se fit un peu attendre. Peut-être s'était-il mis à sécher sur un radiateur ou peut-être était-ce sa toilette qui réclamait des soins nombreux ou peut-être encore avait-il à renouveler la brillantine de ses cheveux ?

Les filles ne cessaient de harceler Ernestine en lui disant qu'elles mouraient d'envie de voir Al et les garçons étaient impatients de connaître enfin ce « sheik » de province qui leur avait coupé l'herbe sous le pied. Tout le monde avait remarqué la Packard arrêtée devant la maison et elle avait produit son petit effet.

Enfin, Al fit son entrée. Tous les autres garçons étaient en veston mais Al préférait évidemment les sweaters. Il avait son ukulélé et un sourire de circonstance. Il traversa la pièce et interrompit le disque. Tous les danseurs s'arrêtèrent et il devint le point de mire général.

— Seriez-vous mille que mon cœur vous salue, les gars et les filles, dit-il sans attendre d'être présenté.

Et cette fois, il fit vraiment un pas de claquettes terminé par un genou en terre à la manière d'Al Jolson.

— Un petit morceau, annonça-t-il, intitulé : « J'ai l'habitude d'arroser mon flirt de cadeaux, mais il ne pleurera plus » !

Il rejeta la tête en arrière et se mit à gratter son ukulélé et à chanter.

Dew akker dew akker dew, Vo doe dee oh doe...

Il était hors de doute qu'il savait jouer du ukulélé et même bien. Sa voix de baryton était meilleure là que dans la baignoire glacée. Mais il était tout à fait incorrect d'interrompre une soirée comme ça, même en plein âge du jazz. À peine cela aurait-il pu passer à minuit et après qu'il eût fait la connaissance de tout le monde.

Les invités d'Ernestine en étaient figés comme des bouts de bois. Ils regardaient tour à tour leur hôtesse et Maman qui était assise avec son tricot près de la cheminée. Quoi qu'elle pût penser en elle-même, son visage restait impassible.

Ernestine voulut venir en aide à son flirt. Elle se mit à danser le Charleston autour de lui et cria :

— Tous ensemble... tous ensemble...

Elle alla même jusqu'à mouiller son pouce gauche, puis son pouce droit et à accomplir une série de mouvements giratoires genre moulin à vent.

Mais ça continuait à ne pas passer ! Le pire était que tout le monde, excepté Al, se rendait parfaitement compte des efforts que faisait Ernestine et pourquoi elle les faisait. On en souffrait pour elle. Quelques-unes de ses amies se joignirent à son Charleston et quelques-uns des garçons se mirent à chanter avec Al.

— Un petit morceau, annonça-t-il de nouveau, intitulé...

Ernestine était écarlate et essoufflée. Elle savait qu'elle ne supporterait pas un autre morceau, si court fût-il.

— Avant tout, Al, lui dit-elle, levez-vous, s'il vous plaît, et laissez-moi vous présenter.

Al protesta.

— Je me suis déjà présenté moi-même, Bébé.

Mais il se leva cependant.

— Voici Mr. Lynch, dit Ernestine commençant à faire le tour des invités. Il est venu passer quelques jours à la maison et nous allons bien nous amuser.

— Varmé de vous choir, répétait Al en souriant et en « les » serrant à la ronde.

Ernie l'alléga de son ukulélé et le posa derrière le piano où elle espéra qu'il ne le trouverait pas. Al flotta d'un groupe à l'autre, écoutant des conversations sur les principaux « Cheerleaders » new-yorkais, sur Princeton et Dartmouth, les nouvelles opérettes ou les événements de Montclair. Au début, il essaya de placer son mot dans les bavardages, mais personne ne s'intéressait au match classique annuel concernant les Wallace Teachers.

Avant même que le souper fût servi, il décida qu'il en avait marre de cette soirée.

Il entraîna Ernie dans un coin.

— Écoutez, lui dit-il, sortez-moi d'ici. Partons faire une promenade ou n'importe quoi.

— Vous savez bien que je ne peux pas m'en aller maintenant !

— Qu'est-ce qu'ils ont, vos amis ? Est-ce qu'ils ne vont pas se réveiller ?

— Ils n'y sont pour rien, dit vivement Ernestine. C'est de votre faute. Vous vous conduisez comme un poisson hors de l'eau.

— C'est le cas de le dire. Même un poisson n'oserait pas entrer dans l'eau chez vous. Il commencerait par y mourir gelé.

— Je suis désolée pour l'histoire de l'eau chaude. Mais ce n'est pas une raison pour vous conduire comme vous l'avez fait.

— Et en second lieu, une troupe de garnements le conduirait à la folie en cavalcadant autour de son aquarium !

Ernestine mit ses poings sur ses hanches, prête à la bataille.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par cette plaisanterie ?

— Je suppose que vous ignorez comment vos frères n'ont cessé de gambader autour de la salle de bain et dedans ?

— Comment le saurais-je ? Et pourquoi n'avez-vous pas fermé la porte ?

— Et que l'un de vos frères s'était déguisé en femme ?

— Non, balbutia Ernestine, non, ce n'est pas possible !

Mais elle ne put s'empêcher de rire.

— Ce doit être Frank ou Bill. Ils sont taquins, c'est vrai !

— Attendez seulement que je mette la main dessus !

— Ils ont dû joliment s'amuser ! dit Ernie en riant.

Elle posa la main sur le bras du jeune homme.

— Pauvre Al ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Ça vous paraît peut-être une excellente farce, dit Al en se frottant le bout du nez. Moi, je la trouve caractéristique de tout ce qui est ici, y compris vos amis.

— Et comment trouvez-vous donc tout ce qui est ici ?

— De mauvais goût. De très mauvais goût.

Étant donné celui qui le lui disait, Ernestine pensa que c'était l'un des meilleurs compliments qu'elle eût jamais entendu. Elle enleva l'insigne du Tau Tau Tau et le tendit à Al. Et Al, incontinent monta faire ses bagages. Pendant qu'il était en haut, elle prit le ukulélé derrière le piano, et le posa sur le manteau de ragondin. Puis elle alla dans la salle à manger sans lumière, ferma la porte et regarda à travers un rideau Al monter dans sa voiture et s'en aller au rythme de *Jingle Bells*. Elle ne trouvait pas beaucoup de satisfaction, pensait-elle, à savoir que le temps guérit toutes les blessures.

Après le départ d'Al, la soirée devint brillante.

L'un de ses amis de Dartmouth accapara Ernestine. Tout le monde semblait avoir compris pour Al. Et personne ne demanda pourquoi il avait disparu.

XII

CENDRIERS DE NOËL

NOUS N'AVIONS PAS BEAUCOUP d'argent à dépenser pour Noël. Mais Noël avait toujours été à la maison le jour le plus important de l'année et Maman voulait qu'il continuât de l'être.

— Je préfère recevoir quelque chose que vous ayez fait spécialement pour moi, un agenda ou un buvard de bureau, plutôt qu'un objet acheté dans un magasin, nous avait-elle dit. Le plus beau cadeau de tous est celui qui est donné avec amour et tendresse.

Depuis l'été nous avions économisé sur notre argent de poche, aussi n'y avait-il pas de danger réel que nous fussions réduits au buvard ou à l'agenda. Ernestine et Martha avaient en plus de petits emplois. Pendant l'heure du déjeuner, elles servaient de caissières à la cantine de l'école. Et Frank et Bill avaient fait du jardinage pour les voisins.

Nous avions au grenier beaucoup de petits objets des années précédentes pour décorer l'arbre. Mais Maman savait quel plaisir il y a à anticiper sur quelque chose d'agréable et elle nous encouragea à faire, mètre après mètre, des chaînes de papier avec des prospectus en couleurs ou des images de magazines qu'elle découpait.

C'était l'habitude que chaque membre de la famille fît des cadeaux individuels à tous les autres. Cependant les batailles et les disputes, fréquentes entre nous, donnaient le sentiment que la liste des présents de chacun raccourcissait à vue d'œil.

Presque toutes les querelles entre le Thanksgiving et Noël finissaient par une déclaration solennelle des deux participants et l'annonce qu'ils seraient irrévocablement brouillés pour les fêtes, qu'ils se rayaient mutuellement de leur liste et qu'ils ne se feraient aucun cadeau, même d'un buvard !

— Rien que pour ce que tu viens de faire, criait l'un, tu es effacé pour toujours de ma liste. Je vais immédiatement rapporter au magasin ce que j'avais acheté pour toi.

— Je n'avais pas l'intention de te donner quoi que ce soit, renchérissait l'autre. D'ailleurs c'est la quatrième fois de la semaine que tu m'effaces de ta liste !

Naturellement tout était oublié et pardonné le temps venu. Mais si

quelqu'un avait tenu les comptes, il serait devenu manifeste que Maman seule eût été certaine d'avoir un présent de chacun de nous.

Dans la plupart des familles ce sont les parents qui garnissent l'arbre et qui font la surprise aux enfants le lendemain matin. Maman et Papa pensaient que c'était faire les choses à l'envers et que de cette manière les parents avaient à la fois le plaisir d'arranger l'arbre et celui de la surprise émerveillée dans les yeux des enfants. À la maison c'étaient donc les enfants qui préparaient l'arbre et les parents qui avaient la surprise.

La veille de Noël, Maman fut bannie du salon. On ne lui permit même pas d'assister à l'arrivée du sapin qui fut amené à la maison sur la poussette de Fred et introduit subrepticement par la porte de la cuisine.

Nous décorâmes l'arbre le soir pendant que Maman travaillait dans son bureau. Nous chantions des cantiques en tressant des cheveux d'ange et en suspendant les guirlandes de papier de la cheminée au lustre.

Le bureau de Maman était séparé du salon par une grande porte à coulisse et souvent sa voix se mêlait à la nôtre. Nous ne pensions presque jamais que Maman était bien seule désormais. Mais, peut-être, cette nuit de Noël se sentait-elle particulièrement solitaire.

Dans une famille nombreuse, la croyance au Père Noël ne dure pas très longtemps. Non pas qu'on la trahisse délibérément, mais parce que trop de personnes ont à l'expliquer pour qu'elle reste plausible. Chez nous, il n'y avait plus que Bob et Jane pour y croire et encore étaient-ils troublés par les divergences de ce qu'on leur disait. Il n'empêche que nous suspendions tous encore nos bas. Les deux plus petits couchés, Maman emplissait les nôtres et nous les siens. Nous les lui apportions vides et les rapportions pleins puisque entrer au salon lui était interdit.

Quand tout fut fini nous contemplâmes notre travail nocturne et le trouvâmes bon.

Jack soupira d'aise.

— On dirait le Woolworth, dit-il, en un peu mieux !

Généralement, nous avions du mal à nous endormir après cela. Mais une fois endormis, nous ne nous réveillions plus qu'aux environs de six heures, quand Maman et les petits venaient nous chasser du lit.

Ce Noël-là, pourtant, Martha était énervée et n'arrivait pas à trouver le sommeil. Vers deux heures, elle entendit marcher sur la pointe des pieds et le déclic d'un bouton électrique. Elle attendit quelques minutes puis enfila un peignoir et des pantoufles et descendit avec précaution, sur la pointe des pieds, elle aussi.

La porte du salon était ouverte et la lumière allumée. Assise par terre sous l'arbre, tournant le dos à la porte, elle aperçut Maman. Elle

cherchait parmi les cadeaux que nous avions empilés sous les branches du sapin, en choisit un, le tâta, le tapota, l'agita et le renifla. Quelque chose dut l'avertir qu'elle était observée. Elle jeta un regard furtif par-dessus son épaule et vit Martha.

Martha la considérait d'un air réprobateur, les poings sur les hanches et tapait du pied droit sur le parquet sans rien dire.

— Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure-ci ? dit Maman avec sévérité, apparemment convaincue que l'offensive était la meilleure des défenses.

Martha secoua la tête et fit claquer sa langue.

— Tu devrais dormir depuis longtemps ! Tu seras éreintée demain à l'heure du déjeuner.

— Je vais te dire quelque chose, répliqua Martha. Tu es pire que Bob et Jane...

— J'aimerais savoir ce que tu entends par là ! Trouves-tu que ce soit une façon de parler à sa mère ?

— On ne pourra plus avoir confiance en toi une minute ! Dès que tu nous crois endormis, qu'est-ce que tu fais ?

— Je jette un coup d'œil pour voir si tout est en ordre.

— Tu espionnes !

— Quelqu'un de malintentionné peut tourner la chose ainsi, en effet.

— Tu sais pourtant que tu ne dois pas entrer dans le salon avant qu'on te le dise. C'est une tradition.

— Je le sais, dit Maman en riant. Mais ton père et moi sommes toujours descendus jeter un petit coup d'œil !

— Alors, tous vos « Oh ! » et vos « Ah ! » et cette fois que Papa est tombé dans les pommes, ébloui tellement ça brillait, c'était de la comédie !

— Si tu le dis aux autres, menaça Maman, tu pourrais bien ne trouver que de la cendre dans ton bas !

— J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de pas naturel dans cet évanouissement !

— De la cendre jusqu'au bord...

— Donc, dit Martha un peu pensive, tout ce que tu demandes pour Noël, c'est un peu d'amour et d'affection. Mais ça, tu ne peux ni le secouer, ni le tâter, ni le renifler !

— Assieds-toi et tâte aussi, dit Maman en souriant. Si tu ne me trahis pas je ne te trahirai pas non plus !

— Je suis refaite ! dit Martha s'accroupissant près de Maman sur le parquet. Vois-tu quelque chose pour moi ?

— Je vois un paquet de toi pour Anne, répondit Maman, secouant, palpant, écoutant, respirant, utilisant l'un après l'autre tous les sens que la nature a donnés à l'homme – et quelques autres qui

n'appartiennent qu'aux femmes. Je crois que c'est un portefeuille !

— Tu « crois » ! railla Martha. Dis que tu en es aussi sûre que si tu avais porté le paquet à l'hôpital et que tu l'aies fait passer aux rayons X !

*

* *

Nous descendîmes et trouvâmes nos bas le lendemain matin et Maman entra pour la première fois officiellement au salon. Elle n'oublia ni les « Oh ! » et les « Ah ! » traditionnels ni de nous dire que l'arbre n'avait jamais été aussi joli. Nous montâmes tous les bas dans la chambre de Maman pour voir ce qu'il y avait dedans. Puis nous rangeâmes les emballages, prîmes notre breakfast et allâmes à pied à l'Église. L'air était revigorant et nous étions tous heureux et de bonne humeur.

Tom avait allumé le feu au salon quand nous revînmes. Maman s'assit au piano et nous, nous grimpâmes jusqu'au second étage pour nous mettre en ligne par rang d'âge. Maman attaqua l'*Adeste fideles*, nous entonnâmes les paroles pour descendre l'escalier et traverser le salon. Anne marchait la première comme elle l'avait toujours fait. Dans le passé, c'était Papa qui formait l'arrière-garde avec le dernier né, soit qu'il le portât dans ses bras, soit qu'il le fît tenir en équilibre sur ses souliers faisant de grandes enjambées coupées de petits sauts. Cette année, Jane était l'arrière-garde à elle toute seule.

Nous écorchions le chant, autour du piano, nous pressant le plus près possible de Maman. Frank faisait de son mieux pour chanter la basse, mais nous sentions bien tous qu'une voix manquait à l'ensemble.

Sous l'arbre, à côté des cadeaux que nous avions enveloppés nous-mêmes, il y avait une vingtaine de cartons envoyés par des parents ou des amis. Maman alla dans son bureau chercher un bloc de sténo et un crayon pour noter les remerciements qu'il faudrait envoyer.

Frank commença à nous remettre nos paquets. L'usage voulait qu'on n'en ouvrît qu'un à la fois afin que chacun pût voir ce que c'était et que le plaisir durât plus longtemps.

Dan avait assuré qu'il était maintenant assez grand pour faire ses achats à son idée et Maman avait acquiescé à son désir. Il était allé en ville tout seul, tirant un petit charreton après lui et l'avait ramené plein jusqu'au bord. Aucune tentative pour lui tirer les vers du nez, même de la part de Fred qui partageait certains de ses secrets, n'avait donné le moindre résultat ni laissé deviner la nature de ses présents.

Il était évident toutefois, après un seul regard sous l'arbre, qu'il avait acheté la même chose pour tout le monde et qu'il avait fait les paquets lui-même. Il y en avait onze et il les avait rangés les uns à côté des autres, un peu en avant. Chaque paquet était gros comme un

ballon de basket, mais de forme irrégulière, entouré plutôt qu'enveloppé de papier-tissu vert maintenu par une vingtaine d'étiquettes en papier collant. Sur certaines de ces étiquettes il avait inscrit des vœux de joyeux Noël, sur d'autres de terribles menaces pour ceux qui ouvriraient le paquet avant la fête.

Nous avons tous été intrigués par les cadeaux de Dan depuis qu'il les avait descendus de sa chambre la nuit d'avant. Maman et Martha elles-mêmes n'avaient rien pu déduire de leurs auscultations.

Les Noëls précédents, Dan s'était principalement intéressé aux présents qu'il recevait, il s'impatientait du délai imposé par la distribution successive et il avait demandé à Papa de fouiller dans le tas pour trouver tout ce qui était pour lui. Mais cette année, il restait tout à fait tranquille. Quand il ouvrait ses propres paquets, il faisait le détaché et ne témoignait pas de l'enthousiasme habituel. Il surveillait de l'œil les onze colis qu'il avait préparés.

Maman comprit la situation et murmura quelques mots à l'oreille de Frank qui se dirigea vers la rangée des paquets en papier-tissu vert, et en prit un.

— « Pour Maman, avec l'affection de Dan », déchiffra-t-il du gribouillage de son petit frère. C'est pour toi, Maman.

Dan se tortillait d'impatience et d'embarras.

— Je suis sûr que ça ne te plaira pas, balbutia-t-il. Ce n'est pas grand-chose, tu sais !

— Je n'ai pas idée au monde de ce que ça peut être, dit Maman.

— C'est heureux, lui souffla Martha à voix basse, que tu aies au moins une surprise !

— Je n' imagine vraiment pas ce que c'est, Dan.

— Je parie que tu as déjà deviné, répliqua Dan. Ce n'est qu'un petit rien.

Il était tout rouge et regardait le tapis. Tous les regards étaient fixés sur lui et il ne tenait pas à les rencontrer.

Maman défit le papier et l'objet apparut, tout nu, en son entier.

Pour commencer, il faut dire que c'était un énorme cendrier chinois, assez grand pour servir à toute une famille de fumeurs, ce qui n'était certainement pas le cas de la nôtre.

Et non seulement il était énorme, mais il était hideux. Au vrai, c'était peut-être l'un des plus hideux qu'ait jamais produit ce ^{XX}^e siècle, qui restera célèbre dans les siècles futurs à la fois par la bombe atomique et par la laideur de certains de ses cendriers.

Le récipient était de porcelaine blanche et paraissait ne rien avoir à faire dans un salon. Il était orné de petits amours vert et or dont la nudité n'était voilée que de rubans roses, flottant d'une manière qui eût fait rêver Isaac Newton. Au rebord, il y avait quatre trous d'où sortaient quatre cigarettes. Si on avait pu oublier les amours, ce qui

était impossible, le tout aurait ressemblé au pis d'une vache, retourné et prêt pour la traite.

Une lueur d'incrédulité désolée à la pensée qu'une telle monstruosité ait pu être imaginée par un être humain pareil à nous, passa brièvement sur le visage de Maman. Pendant un instant, elle resta sans voix.

— Je suis sûr que tu n'aimes pas ça ! dit Dan qui la regardait de tous ses yeux. Ça n'a vraiment plus l'air de rien une fois que ce n'est plus au magasin !

Maman essayait vainement de parler. Frank avait envie de rire, mais Anne lui donna un coup de pied.

— En tout cas, je pensais que j'avais fait un joli paquet ? dit Dan au désespoir, luttant pour ne pas pleurer. Et les petits amours sont gentils, même si personne ne fume...

Maman avait enfin repris le contrôle d'elle-même.

— Mais, Danny chéri, dit-elle, c'est exactement ce dont j'ai toujours eu envie ! Et ce qui nous manquait tellement ici, surtout quand il y a du monde. Est-ce que vraiment tu as choisi cela tout seul ?

Elle se pencha vers lui et l'embrassa.

— Voui, dit Dan dont les yeux commençaient à briller. Ça te plaît, vraiment ?

— Regardez, les enfants, nous dit Maman. N'est-ce pas ravissant ? De si bon goût. Et si commode !

— Ça ne coûte que quinze cents, ajouta Dan.

— Voyez-vous ça ! dit Maman. Quinze cents seulement !

— Le prix est raisonnable, admit Martha. C'est réellement joli, Dan.

— Il y a des gens qui ont de la chance, dit Anne regardant les dix paquets qui restaient. Je voudrais que quelqu'un me donne quelque chose comme ça !

— C'est vrai ? demanda Dan. Vraiment vrai ?

— Je te le promets.

— Et moi donc ! dit Frank.

— Moi encore plus ! lança Ernestine. Veinarde Maman !

Frank prit un autre paquet dans la rangée.

— « Pour Fred, avec l'affection de Dan » lut-il.

— Donne ici, dit Fred qui savait jouer le jeu quand on lui donnait le ton. Je n'ai pas idée au monde de ce que ça peut être.

Et il commença de défaire le papier. Dan se détendit et soupira. Mais d'un soupir de joie.

XIII

SUR L'ESTRADE

TANT BIEN QUE MAL, Maman trouvait le temps de participer au cours religieux du dimanche et aux réunions de parents, d'aider à la Bibliothèque populaire de Montclair et de faire, un peu partout, des conférences sur l'étude du mouvement.

Sa façon de parler, sur l'estrade, était aussi simple que si elle continuait de nous parler, à nous, dans le salon. Souvent elle y faisait du crochet ou du tricot en attendant qu'on la présentât. Elle avait le chic pour rendre accessible à tous un sujet technique, illustrant ses démonstrations d'exemples pris dans la vie la plus quotidienne. Ses causeries obtenaient toujours un franc succès et les collèges et les institutions qui l'invitaient étaient de plus en plus nombreux.

L'argent qu'elle gagnait ainsi n'entrait pas dans le budget général de la maison. Maman le versait à une caisse spéciale pour nous acheter des choses que nous désirions mais dont le budget ordinaire n'aurait pas pu supporter les conséquences.

— La causerie de Chicago sera pour le manteau neuf de Martha, nous disait-elle en combinant avec nous son itinéraire, celle de Detroit pour le trousseau de collège d'Ernestine...

Nous avions tous envie d'un petit bateau à voiles pour Nantucket. Maman avait fait ouvrir par Martha un compte spécial à la banque, — le Compte du Bateau Gilbreth. Le produit de certaines conférences y était affecté et au bout de deux ans la somme requise fut atteinte.

Maman voyageait par train omnibus et en troisième classe pour réduire les frais au minimum. La plupart des conférences étaient données pendant les week-ends afin qu'elle n'eût pas besoin d'interrompre son propre cours.

Nous n'aimions pas qu'elle fût absente de la maison, mais nous comprenions qu'elle faisait cela pour nous et nous ne pouvions que l'y encourager.

Aucune rétribution n'était affectée, naturellement, aux causeries qu'elle faisait dans nos écoles respectives et nous pensions que, ces causeries-là, elle aurait bien pu s'en dispenser. À vrai dire, nous l'eussions nettement préféré parce qu'elles étaient pour nous de perpétuelles causes d'embarras. Cependant nous ne voulions à aucun

prix la contrister et nous ne disions rien. Tout au moins au début.

Maman estimait que le résident d'une communauté a des obligations sociales et des responsabilités. Si occupée qu'elle fût, elle laissait tout tomber pour une réunion de l'Association des parents.

Ainsi, elle n'aurait manqué pour rien au monde la session annuelle du « Soyez votre enfant ». Cette session était patronnée par l'Association des Parents et chaque mère était supposée s'asseoir au pupitre de ses enfants, causer avec leurs professeurs et examiner leurs cahiers et leurs devoirs.

Le programme était prévu, évidemment, pour des familles de dimensions moyennes et ne tenait pas compte de la possibilité qu'une mère pût avoir, en même temps, huit enfants à l'école.

Il fallait donc qu'elle louât une voiture pour la soirée et fît une vraie course du clocher de la maison à l'école Élémentaire, où elle devait s'asseoir à quatre pupitres différents, de l'école Élémentaire à celle des Moyens, où elle devait s'asseoir à deux pupitres et de l'école des Moyens à l'école Supérieure où elle avait encore deux sièges à occuper. À l'aide d'un carnet aide-mémoire, elle s'arrangeait pour tenir une balance exacte des compliments ou des reproches qui concernaient chacun de nous.

— Je n'aurais jamais cru avoir à donner un zéro à l'un de vos enfants ! lui dit le professeur de latin de Frank à l'une de ces occasions. J'ai eu Anne, Ernestine et Martha, mais Frank est simplement impossible.

Maman fit son plus charmant sourire.

— Je sais trop bien quel merveilleux professeur vous êtes, répondit-elle, pour croire que vous pensiez vraiment qu'aucun enfant soit « impossible » ! Mais certains élèves sont, plus que d'autres, une « épreuve » pour leur maître, n'est-il pas vrai ?

— C'est possible, dit le professeur sans conviction. Disons si vous voulez, que Frank est la plus dure épreuve que j'ai connue depuis quinze ans !

Maman prit en note d'aider Frank pour son latin et de demander à Ernestine de l'aider aussi.

— Je veillerai à ce qu'il soit surveillé à la maison et je suis bien sûre en tout cas que vous le mènerez au succès ! dit-elle chaleureusement au professeur de latin, se hâtant vers la porte et le taxi qui l'attendait.

À l'école Supérieure, la maîtresse d'Anglais d'Ernestine était indignée. Elle avait découvert qu'Ernie avait fait le compte-rendu d'un livre – en fait l'avait copié – d'après le résumé de la jaquette de couverture, sans prendre la peine de lire le livre lui-même.

— Je ne puis dire à quel point cela m'a choquée, Mrs. Gilbreth. Jamais Anne n'aurait fait une chose pareille ! Et je n'attendais pas cela

d'Ernestine. Je l'avais toujours considérée comme l'honneur même !

— Je ne vois vraiment pas qu'il y ait là de quoi justifier un changement d'opinion à son égard, répondit Maman avec vivacité.

— Je considère que c'est un plagiat, purement et simplement !

— Peut-être, dit Maman. Mais quand j'y pense je crois bien qu'il m'est arrivé de faire la même chose. Parfois, quand je suis au milieu de personnes qui parlent d'un livre nouveau, ne leur ai-je pas donné le sentiment que j'avais lu le livre alors que j'avais lu seulement les articles des journaux ?

— Oh ! cela m'est peut-être arrivé aussi, mais...

— N'est-ce pas la même chose ? demanda Maman en souriant.

— Non, je ne considère pas...

— Allons, coupa Maman, ne vous faites pas de reproches à propos de cela ! Après tout, si quelqu'un essayait de lire tout ce qui paraît, il n'aurait plus le temps de faire quoi que ce fût d'autre...

Le professeur jeta l'éponge.

— Je le suppose, en effet.

— Il n'y a aucune raison pour que vous vous en fassiez scrupule ! C'est simplement de la paresse et pas du tout de la malhonnêteté. Et tous, que nous l'admettions ou non, nous avons nos petites crises de paresse, n'est-ce pas ?

Maman gagna la porte. Mais le fait qu'elle eût escamoté l'affaire avec tant d'aisance volubile à l'école n'excluait pas qu'elle eût à ce propos un entretien cœur à cœur avec Ernestine.

Quelques-uns de nos professeurs estimaient impossible que Maman pût gagner notre vie à tous et nous surveiller en même temps convenablement à la maison.

La maîtresse du jardin d'enfants où était Jack et qui était nouvelle dans le métier, essaya un jour de le faire parler.

— Qu'est-ce que fait votre mère, John ? lui demanda-t-elle.

— Un tas de choses. Elle est occupée.

— De quelle manière, mon chou ?

— Elle raccommode mes bas quand il y a des trous dedans, elle sert les plats à table, elle me lève le matin, elle me raconte des histoires et elle joue du piano pour que nous puissions chanter.

— Mais elle ne peut pas faire tout cela, John !

— Pourquoi qu'elle ne peut pas ? demanda Jack soupçonneux.

— Est-ce qu'elle n'a pas un métier ?

— Je ne crois pas.

— Allons, vous savez très bien qu'elle en a un, dit la maîtresse menaçante.

— Si elle en a un, cria Jack, elle ne me l'a jamais montré.

Lorsque Maman prenait la parole dans une réunion d'Association de Parents, elle expliquait comment elle et Papa avaient essayé

d'adapter leur méthode d'étude du mouvement à l'éducation d'une nombreuse famille. Cela comportait évidemment le récit d'anecdotes nous concernant et nous en avions des échos le lendemain par les enfants dont les parents avaient assisté à la réunion.

C'était déjà assez ennuyeux. Mais quand Maman était demandée pour des réunions d'élèves, ce n'était plus supportable.

La première fois que cela se produisit ce fut à Nishuane, l'école Élémentaire, où elle raconta aux enfants comment Papa avait fait sur lui-même ses premières études d'économie du mouvement pour pouvoir dormir plus longtemps le matin. Papa avait l'habitude de se barbifier avec deux blaireaux afin de gagner du temps et il était capable d'entrer dans son bain, de se savonner, de se rincer et d'en sortir en une minute ou même moins.

— C'est une bonne chose pour vous, leur dit Maman, d'apprendre le moyen le plus rapide de vous savonner parce qu'ainsi, même si vous dormez trop tard, vous ne serez pas en retard pour l'école !

À la récréation, ce matin-là, un garçon de sixième prit un morceau de savon au lavabo, l'apporta dans la cour et le tendit à Fred.

— Viens ici, lui dit-il cependant que les autres se groupaient rapidement autour d'eux. Montre-nous comment ton père se savonnait.

Fred le savait bien, quoiqu'il mît lui-même une bonne demi-heure à se laver. Mais il n'avait aucune envie de s'asseoir par terre et de faire une démonstration, surtout devant un public mixte de garçons et de filles.

— Rentrons, dit-il. Je te le montrerai à l'intérieur.

— Pas du tout. Ici, dit le grand garçon en clignant de l'œil aux autres. Prends le savon et montre-nous ça à tous pour que personne ne soit plus en retard.

Et il donna une bourrade à Fred en ricanant.

Fred n'était qu'en troisième et plus petit d'une tête. Combattre semblait sans espoir. Si seulement Bill n'était pas passé dans la division supérieure ! Quand il était à Nishuane, il dominait tout le monde et personne n'osait s'y frotter.

Fred prit le savon dans sa main droite et le porta à son épaule gauche.

— Vous commencez par cette épaule, dit-il d'une voix étouffée en regardant ses pieds. Et vous passez le savon sur votre côté gauche jusqu'en bas.

Une fille pouffa et Fred perdit contenance.

— Vous passez le savon sur le côté gauche...

Brusquement, il s'arrêta, leva les yeux et flanqua le savon et son poing dans l'estomac de son bourreau.

— Essaye, pour voir, si tu es assez costaud pour me le faire faire,

cria-t-il.

Et imitant de son mieux l'attitude de combat de Tom et ses rodomontades :

— Je n'accepte rien de personne, ajouta-t-il. Compris ? Rien de personne !

Ça soulageait d'agir comme un homme et pas comme une souris, même si cela signifiait une rossée ! Fred sourit et frappa de nouveau.

Le « sixième » l'étendit par terre et s'assit dessus. Et Fred fut informé qu'il faudrait qu'il mange le savon ou qu'il continue sa démonstration. La moitié du pain de savon lui avait déjà été rentrée de force dans la bouche avant que Lillian, qui faisait du patin à roulettes de l'autre côté de la cour, eût compris ce qui se passait et appelé Dan et Jack à la rescousse.

Elle entra en action en prenant un patin par la lanière et en le faisant tourner au-dessus de sa tête. Ce n'était peut-être pas une manière de se battre conforme au fair play mais la situation semblait mériter un geste qui sortît de l'ordinaire. Dan utilisa ses poings, Jack donna des ruades et mordit.

Un seul coup de patin mit l'adversaire de Fred hors de combat. Il dut absorber l'autre moitié du savon, Lill assise sur son front, Dan sur ses pieds et Jack sur son estomac. Quant à Fred, il se contentait de lui tenir les mains et de le nourrir.

Lillian et les trois garçons voulaient raconter l'histoire à Maman pour qu'elle ne recommençât pas à donner à l'école des exemples tirés de la vie familiale. Mais les aînées les persuadèrent de se taire.

— Vous ne ferez que faire de la peine à Maman, leur dit Ernestine. Qu'est-ce qu'ils ont donc, ce sont des sauvages à votre école ?

— Sûrement, acquiesça Fred.

— La seule raison pour laquelle Maman a fait sa causerie, continua Ernestine, c'est parce qu'elle pensait vous être utile. Si vous vous en plaignez, elle pensera que ça ne vous a pas fait plaisir.

— Si tu veux savoir la vérité, répondit Lill, ça ne nous a pas fait très plaisir. Tout le monde nous regarde pendant qu'elle parle, et après, on rigole !

— Et ils vous font manger du savon, dit Fred secouant la tête. Et du savon noir ! Celui qui est fait pour ôter le cambouis des mains !

— Enfin, la conférence a bien marché quand même ? demanda Ernestine. Vous devez être fiers de Maman.

— Ça a très bien marché, admit Lill. Nous sommes fiers de Maman. Mais j'espère que la prochaine fois, c'est à ton école qu'on lui demandera de parler.

La prochaine fois ce fut à l'école des Moyens, celle de Frank et de Bill. La veille, à dîner, Frank laissa entendre aussi discrètement qu'il put que ce serait sans doute une bonne idée de laisser de côté les

anecdotes familiales.

— C'est bien, dit Maman, évidemment un peu vexée. Je le ferai, si c'est cela que vous souhaitez. Je peux même ne pas faire de causerie du tout, si vous préférez.

— Tu n'as pas honte ! dit Ernestine à Frank. Ne t'occupe pas de ce qu'il dit, Maman.

— Oh ! mais nous voulons que tu fasses ta conférence, Maman, n'est-ce pas, Bill ? dit Frank avec toute la chaleur possible. Nous l'attendons avec impatience.

— Sûrement, dit Bill. Surtout si elle n'est pas sur la famille.

Maman tenta, dans sa causerie aux Moyens, d'expliquer l'importance de la standardisation des écrous, des boulons et de toutes les pièces détachées d'une machine pour diminuer les pertes de temps inutiles. Elle s'aperçut qu'elle dépassait un peu la compréhension des enfants et voulut illustrer la théorie par un exemple à leur portée.

— Comprenez-moi bien, dit-elle. Prenez vos chemises. Presque toutes les chemises ont des boutons différents. Quand vous en perdez un, voyez le mal que se donnent vos mamans pour les rassortir !

Cette fois, les enfants comprenaient et Maman continua.

— Pensez quelle économie de temps cela ferait si toutes les chemises avaient la même espèce de boutons ! Savez-vous ce que je fais, moi, quand il manque un bouton à une chemise ? Je coupe celui du col et m'en sers pour remplacer le bouton manquant, puis je mets au col n'importe quel autre bouton, puisque la cravate le cache et qu'on ne peut pas le voir.

Frank et Bill se regardèrent de loin. Le mal était fait.

Trois garçons coïncèrent Bill à la sortie et lui demandèrent de dénouer sa cravate pour voir comment était son bouton. Bill l'aurait fait s'ils le lui avaient demandé gentiment. Bill avait bon caractère mais il fallait quand même mieux lui demander les choses gentiment.

Chez les Moyens, on respectait les règles d'un combat loyal. Aussi put-il se mesurer successivement avec chacun de ses adversaires sans recourir à l'assistance de Frank. Quand tout fut fini, la cravate de Bill était en lambeaux et tachée de sang mais flottait fièrement autour de son cou !

Ernestine et Martha persuadèrent encore une fois leurs cadets de ne pas dire à Maman ce qui avait nécessité le combat.

Mais quand ce fut le tour de l'École Supérieure de solliciter une conférence, les aînées furent saisies de panique.

— Nous sommes fichues ! grogna Martha.

— En y réfléchissant bien, dit Ernestine à Bill et à Frank, et après mûres réflexions, je me demande si vous ne feriez pas mieux de dire à Maman ce qui s'est passé après sa conférence ?

— Jamais de la vie, dit Bill en souriant. C'était parfait. Et

d'ailleurs, nous ne voulons pas la vexer.

— Je ne vois pas ce qui vous effraie, dit Fred. On ne vous fera pas manger de savon à l'École Supérieure !

— Si vous lui dites quoi que ce soit maintenant, menaça Bill, après nous avoir empêché de le faire, je lui en raconterai, moi, des anecdotes pour sa conférence. Comme celle de la culotte que tu as perdue et qui a failli te faire tomber au cinéma parce que tu avais économisé du temps en l'attachant avec une épingle !

Ernestine pâlit.

— Mon Dieu ! Tu ne penses pas qu'elle raconterait ça !

— Tâche de ne pas la vexer, dit Bill.

Maman, cette fois-là, prit pour thème les tableaux de travail dans l'industrie. Elle expliqua ce qu'ils devaient être par ceux que nous avions dans nos salles de bain.

Peu d'orateurs eurent un accueil plus brillant. Mais Ernestine et Martha eussent préféré qu'elle jouât au bridge comme les autres mères ou tout au moins qu'elle réservât ses conférences au public d'au-delà le Mississipi.

Martha attaqua Maman le soir même.

— Il faudrait que tu fasses plus attention, lui dit-elle.

— Ça dépassait un peu la mesure, renchérit Ernestine. Nous ne nous en relèverons pas !

— Pour l'amour du ciel, de quoi s'agit-il ? demanda Maman.

Ses filles lui parlaient rarement sur ce ton et elle était vraiment inquiète.

— Ça a été suffisamment désagréable quand Fred a dû manger le savon, dit Martha. Et du savon noir, encore ! Et ça a été suffisamment désagréable aussi quand Bill a dû se battre pour sauver sa cravate.

— Imagines-tu ce que j'ai supporté, moi, toute la journée ! demanda Ernestine. « Tu es fraîche comme une pâquerette, Bébé. Je suis sûre que tu as émarginé au tableau de la salle de bain avant de venir à l'école ce matin ».

Maman avait eu son habituelle journée de travail. Après la conférence, elle était rentrée à la maison faire son cours. Il y avait eu les interruptions intempestives de Tom comme d'habitude. Dan était couché avec une angine et elle avait passé une demi-heure à lui faire la lecture, une autre demi-heure à jouer aux dames. Le raccommodage la gagnait de vitesse, quelque temps qu'elle y consacra. Elle était fatiguée et découragée.

— Je vois que je me suis trompée ! dit-elle. La seule raison de ces causeries est que je pensais que vous désiriez que je les fasse, mes enfants.

— C'est vrai, dit Martha. Mais...

— J'essaie, dit Maman et il n'y avait aucune affectation dans ses

paroles, mais seulement l'énoncé d'un fait, j'essaie de faire le mieux que je peux.

— Nous le savons bien, dit Ernestine. Nous aurions dû nous taire.

— Pourquoi Fred a-t-il été obligé de manger du savon ?

— L'histoire de prendre un bain avec des mouvements raisonnés, dit Martha.

— Et Bill ?

— Les boutons, dit Ernestine.

Maman sortit de la chambre. Elle était pâle et ses épaules tremblaient. Ses cheveux roux montraient depuis quelque temps des traces grises. Elle avait l'air épuisée et presque vieille.

Martha courut après elle.

— La conférence était magnifique, lui dit-elle. C'est juste cette petite anecdote...

— Je n'ai jamais entendu autant d'applaudissements à une réunion semblable, dit Ernestine courant aussi après elle.

— Vraiment ? demanda Maman.

— Tu as enlevé l'auditoire, ajouta Martha. Nous étions réellement fières de toi !

— Tant mieux, mes chéries, dit Maman relevant les épaules. À dire vrai j'avais eu le sentiment que ça s'était bien passé.

— C'est-à-dire que tu les avais à ta merci, dit Ernestine.

— Ce que je peux vous dire, en tout cas, c'est que je n'accepterai plus jamais de prendre la parole dans une école de Montclair !

— Oh ! mais nous voulons que tu le fasses, Maman. Ça en impose aux professeurs et aux élèves aussi.

Maman sourit.

— Alors, seulement plus d'allusions à la famille ? C'est ça, hein ? Eh ! bien, entendu, je vous le promets.

— Tâche seulement de faire attention, pria Martha, de ne pas dire des choses que nous ne dirions pas.

XIV

LE NOUVEAU NEZ DE MAMAN

UN BEAU SOIR DE CE PRINTEMPS, Maman quitta la maison en taxi pour prendre la parole à un meeting d'ingénieurs à Jersey City. Une heure et demie après, le président du meeting téléphona pour savoir si Maman avait eu quelque empêchement. L'assistance attendait déjà depuis vingt minutes et elle n'était pas encore là.

La maison n'était qu'à onze ou douze milles de Jersey City et Maman, comme d'habitude, avait calculé plus qu'il ne fallait de temps pour arriver à l'heure. Cela ne lui ressemblait pas d'être en retard pour quoi que ce fût. Peut-être le taxi avait-il eu une panne.

Vers dix heures le téléphone sonna de nouveau. Ernestine répondit et entendit la voix de Maman.

— Bonté divine, où es-tu ? demanda-t-elle. Nous sommes mortellement inquiets. Ils ont appelé de Jersey City.

— Je viens de leur téléphoner moi-même, dit Maman d'une voix un peu sourde. Tout va bien. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— Où es-tu maintenant ?

— J'ai eu un petit ennui, chérie. Et qu'est-ce que tu crois ? Je vais avoir un nouveau nez !

« Maman s'est trop surmenée, pensa aussitôt Ernestine, elle est allée au-delà de ses forces. » Cela devait arriver un jour ou l'autre. Aucune femme ne peut élever raisonnablement une famille de onze enfants, mener ses affaires et faire deux ou trois conférences chaque semaine sans avoir une dépression mentale.

— Naturellement, dit Ernestine s'efforçant de plaisanter. Tu as assez travaillé pour ça ! Tu l'as bien mérité.

— Mon nouveau nez va être beaucoup plus joli.

— J'en suis sûre, murmura Ernestine qui ne voulait pas la contrarier.

— Tu sais à quel point mon vieux nez était mince ! Au fond je ne l'ai jamais aimé. Mon père me taquinait toujours parce qu'il ressemblait au sien. Il a le nez mince aussi, rappelle-toi.

— Je veillerai à ce que personne ne te taquine à propos du tien, promet Ernestine. Ce dont tu as besoin, c'est d'un bon repos.

— C'est ce que dit le docteur !

— Où es-tu que je puisse venir te chercher ?

— Je croyais te l'avoir dit. Je suis tout près, à Montclair. On m'a conduite à l'hôpital de Mountainside.

Ernestine était certaine maintenant que le pire était arrivé.

— Il faut y rester, alors. On t'y donnera un plus joli nez que nulle part ailleurs.

— Figure-toi que je suis justement en train de feuilleter un magazine pour trouver celui dont j'ai le plus envie.

— Tu as raison !

— On ne laissera personne me voir jusqu'à demain matin. J'ai déjà dû me battre pour qu'on me permette de téléphoner. J'aurai mon nouveau nez demain matin.

Ensuite, Maman expliqua tout depuis le commencement. Une autre voiture était rentrée dans son taxi et l'avait renversé. Elle était blessée au nez et au genou droit. Un chirurgien des os allait venir de New-York dans quelques heures pour la raccomoder. On lui avait injecté quelque chose dans le bras qui avait fait cesser la douleur et l'avait plongée dans la béatitude.

— J'ai peur qu'il ne reste pas grand-chose de mon vieux nez, ajouta Maman. Aussi je pense qu'il est aussi facile de m'en faire un beau qu'un pareil à l'ancien. Dieu sait que personne ne choisirait délibérément un nez comme celui que j'avais.

Maman raccrocha et Ernestine expliqua ce qui était arrivé à tous ceux qui ne dormaient pas encore. Puis elle appela le bureau de l'hôpital pour avoir des détails complémentaires. L'état de Mrs. Gilbreth était satisfaisant mais douloureux. Les visites commençaient à dix heures le matin. Les enfants de moins de douze ans n'étaient pas admis.

Tout le monde manqua l'école le lendemain matin. Nous étions sûrs qu'en dépit des règlements Maman serait heureuse de nous voir tous. En fait, nous ne doutions pas que si elle était privée de nous voir, sa convalescence en serait sérieusement retardée.

Ernestine suggéra que cela pourrait égayer Maman si nous lui apportions quelques fleurs du jardin. Le lilas, le muguet, les narcisses étaient abondants et les garçons allèrent en cueillir. Ils voulaient égayer Maman le plus possible et ils dépouillèrent systématiquement le jardin. Quand ils eurent fini, les marches du perron disparaissaient sous les fleurs et les massifs de lilas étaient réduits à l'état de squelettes.

Nous en avions plein les bras en allant à l'hôpital et nous dûmes nous arrêter plusieurs fois pour souffler. Nous avions plus de peine que d'habitude à traverser les rues sans désordre parce que c'était difficile d'y voir clair à travers nos bouquets. Ernestine, en plus de ses fleurs, portait aussi une valise contenant du linge, des livres, le

courrier du matin et du travail de bureau pour Maman.

Quand nous arrivâmes à Mountainside, Ernestine, Martha et Frank entrèrent pour demander au bureau le numéro de la chambre de Maman. Frank ressortit ensuite et conduisit les enfants par derrière jusqu'à une porte de secours qui n'était utilisée que pour les ambulances. Monsieur le Président était venu aussi, quoiqu'il sût bien qu'il était dans son tort, poussant furtivement du front l'arrière-garde. Mais Dan l'aperçut et on attendit qu'il l'ait chassé.

Nous montâmes tous à la file l'escalier de derrière et suivîmes le couloir de la chambre de Maman, guettant anxieusement, à chaque coin, pour éviter les médecins ou le surveillant d'étage. Ernestine et Martha, qui étaient montées par l'ascenseur, se tenaient devant la porte de Maman et nous firent signe que la voie était libre.

Ernestine entra la première, tandis que nous restions dans le couloir. Maman avait la tête entourée de bandages et elle avait le genou dans un plâtre. Pourtant elle était assise dans son lit, tricotant et lisant en même temps un magazine. Elle était dans une chambre à demi-privée avec deux autres malades. Les choses s'arrangèrent par la suite de telle façon que ce fut le propriétaire de la voiture qui avait heurté le taxi qui dut payer les frais d'hôpital, mais Maman n'avait voulu courir aucun risque s'il arrivait que ce fût elle qui eût à régler la note.

— Enfin, te voilà ! soupira Maman. Je croyais que l'heure des visites n'arriverait jamais. Comment cela va-t-il à la maison ?

— Oh ! Maman, s'écria Ernestine courant vers le lit. Est-ce que ça te fait très mal ? Te sens-tu bien ?

— Naturellement, je me sens bien. C'est un vrai repos. Assieds-toi, que je te regarde.

Elle présenta Ernestine aux deux autres malades et Ernie approcha une chaise. Maman eut un regard vers la porte.

— Je ne pense pas que Martha et Frank soient venus avec toi, dit-elle. Mais non, bien sûr, j'oubliais ! Tout le monde est à l'école. Je sais que les petits ne peuvent pas venir, mais crois-tu que les autres viendront cette après-midi ?

Alors, nous nous précipitâmes tous dans la chambre, entassant les fleurs autour de Maman. Bob et Jane se mirent à pleurer en voyant les bandages. Ils grimpèrent sur le lit et se pelotonnèrent contre elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Maman, embrassant la main de Jane malgré ses pansements et l'appuyant contre sa joue. Ne me dis pas que tu pleures parce que tu es jalouse du nouveau nez que je vais avoir et qui sera le plus joli de Montclair ?

Bob déclara qu'il aimait le vieux nez comme il était.

— Ce vieux bout de peau, dit Maman avec mépris. Pouah !

— Souffres-tu ? demandions-nous. Ne nous raconte pas

d'histoires ! Est-ce que tu souffres beaucoup ?

— On ne peut avoir un beau nez sans souffrir un peu, admit Maman. Mais ça vaut ça ! Attendez un peu qu'on ôte le pansement.

Elle nous dit que rien que nous voir et respirer les fleurs lui avaient fait du bien, mais qu'elle avait peur que les autorités de l'hôpital ne fussent pas contentes si elles s'apercevaient que nous avions enfreint le règlement.

— Je voudrais bien savoir à quel âge les enfants naissent ici ? demanda Lillian. Ils ont moins de douze ans quand même !

— Je ne veux pas non plus que vous manquiez l'école par ma faute, dit Maman. Promettez-le moi.

Nous promîmes et Ernestine lui assura que nous irions tous directement à l'école en sortant de l'hôpital.

— Nous aurons besoin de mots d'excuse pour notre retard, ajouta Ernestine. Je les ai préparés ce matin. Ils sont dans la valise. Tu n'as qu'à les signer.

Elle sortit l'original tapé à la machine et sept copies au carbone. Maman leur jeta un coup d'œil et les signa.

— Merci, chérie. C'est toi qui écris les meilleures excuses de la famille !

Une infirmière entra.

Les fleurs la préoccupèrent plus que l'entorse au règlement.

— Nous n'aurons jamais assez de vases, dit-elle, et on ne peut pas les laisser là ! Votre mère a l'air d'être dans un cercueil !

Nous n'y avons pas pensé avant, mais c'était vrai. Les lilas, les muguet, les narcisses étaient empilés de chaque côté du lit, presque aussi haut qu'elle-même. L'infirmière se fraya un passage et commença par retirer Jane et Bob.

— Il ne faut pas monter sur le lit, leur dit-elle. Vous gigotez et votre Maman a très mal.

— Plus maintenant, dit Maman.

— On m'a prévenu au bureau, nous avertit l'infirmière, que vous, les enfants, ne deviez pas rester plus de cinq minutes de plus et que vous repartiez par le même chemin. On ne tient pas à ce que les gens, dans le salon de réception, s'aperçoivent que le règlement a été violé.

— Tout le monde à l'hôpital a été si gentil ! dit Maman.

— Et surtout, continua l'infirmière, passez par derrière demain, quand vous viendrez... après l'école !

XV

CHÈRE ESPÈCE CHEVALINE

NOUS PENSIONS QUE CE SERAIT une bonne idée de faire la surprise à Maman de planter un potager dans le terrain qui était derrière la maison. Si nous pouvions faire pousser quelque chose de mangeable, cela réduirait considérablement nos dépenses.

Ernestine avait écrit au ministère de l'Agriculture pour avoir des directives et les papiers arrivèrent pendant que Maman était à l'hôpital. Martha descendit en ville pour acheter des semences. Tom lui-même, qui était un citadin né et n'imaginait pas ce que cela représentait comme travail, était enthousiasmé.

Nous bêchâmes presque un demi acre, le râtiâmes et semâmes. Nous étions épuisés quand nous eûmes fini, après deux jours de labeur et encore était-ce Tom qui avait dû faire le principal.

Le sol était excellent, mais les bulletins du ministère étaient unanimes à proclamer qu'il fallait mettre de l'engrais pour obtenir un meilleur résultat. Martha téléphona au magasin pour savoir ce que cela coûterait. Elle pâlit en entendant les prix. Elle vint nous donner la réponse au jardin où Tom arrosait pendant que nous contemplions notre œuvre, creusant par-ci, par-là, pour voir si ça commençait à germer.

Martha avait l'air sombre.

— Ça coûte dix dollars – peut-être plus – pour faire les choses comme il faut. Nous voulons faire une surprise à Maman mais pas celle d'une note de dix dollars !

Les mains de Tom étaient pleines d'ampoules et son dos raide. Son enthousiasme du début s'était refroidi mais il était déterminé à ce que son travail ne fût pas perdu. Il ne put s'empêcher d'exhaler sa mauvaise humeur.

— Vous auriez dû penser à ces dix dollars avant de m'assassiner ! grogna-t-il. Quoi qu'il en soit, nous voulons le meilleur résultat.

— C'est l'engrais, expliqua Martha. On demande dix dollars pour de l'engrais chimique et douze pour du vrai fumier.

— Douze dollars pour « ça » ! cria-t-il. Est-ce qu'ils sont fous ? Ne vous laissez pas mettre dedans !

— C'est ce que je leur ai dit ! J'ai protesté que je n'étais pas née

d'hier !

— Je vous procurerai tout ce... machin que vous voulez, promet Tom. Et ça ne vous coûtera pas un sou !

Martha trouva que ce serait sublime, mais Ernestine n'était pas sûre de l'approbation de Maman.

— Nous ne voulons pas que vous dépensiez votre argent pour cela, dit-elle à Tom. Ça ira peut-être tout aussi bien sans engrais du tout.

— Ne vous en faites pas pour moi, Dussèche ! gloussa Tom. Je ne suis pas né d'hier, moi non plus. Mais j'ai des amis et je sais où me procurer la marchandise en gros.

Plus tard, cette après-midi-là, il cloua une caisse en bois sur la poussette, prit trois pelles à neige dans le garage, et réquisitionna Frank et Bill. Ils sortirent par derrière pour que les filles ne les voient pas et commencèrent à parcourir le voisinage. Le lait et la glace étaient encore livrés par des camions à chevaux et quelques-unes des rues autour de la maison servaient de routes cavalières.

Aucun moineau ne s'est jamais abattu sur ce que cherchait le trio avec plus de délices que Tom.

— Henc, henc... ricanait-il en ramassant des pelletées, j'ai des amis intelligents ! Et quelques-uns de mes meilleurs amis sont des chevaux.

— Douze dollars ! répétait Frank avec mépris. Il faut que nous entrions dans ce commerce-là !

— Je n'aurais jamais cru vivre assez vieux pour voir vendre « ça » pour de l'argent ! disait Tom. Approche la caisse, Billy. J'ai le dos rompu par le jardinage !

Notre quartier était élégant et nombre de ses habitants nous connaissaient, nous et Maman. Quelques-uns d'entre eux firent des signes de leur porche ou ouvrirent leur fenêtre en voyant Tom et les deux garçons parader dans les rues, leur pelle sur l'épaule et les yeux fixés avec espoirs sur la chaussée.

Quelques chauffeurs s'approchèrent pour voir de plus près, mais, heureusement, ils connaissaient la réputation belliqueuse de Tom et évitaient les ennuis. Aucun d'entre eux ne se hasarda à dire autre chose que :

— Hello !

Tom semblait désappointé de ne pas avoir à se battre.

— Alors, alors... dit-il rageusement à un chauffeur qui avait bien trente ans de moins que lui et quatre-vingt livres de plus. Pourquoi ne me demandez-vous pas ce que nous faisons ?

— Doucement, Tom, répondit le chauffeur en riant. Vous êtes trop costaud pour moi ! Je n'ouvre pas la bouche.

— Heureusement pour vous !

Tom eut un regard significatif sur le contenu de sa charrette.

— Si je m'y mettais, vous n'oseriez plus la fermer !

Il fallut une couple d'heures pour remplir la caisse. Tom et les garçons la ramenèrent à la maison et la vidèrent derrière la palissade où le tas était hors de vue.

— Nous irons toutes les après-midi, dit Tom à Frank et à Bill, tant que vous vous comporterez bien. Si vous n'êtes pas sages, je vous laisserai à la maison.

Et les deux garçons qui s'étaient amusés autant que Tom promirent d'être sages.

— Pas un mot aux filles, dit encore Tom. Martha prendrait ça bien. Mais la Dussèche dirait que ça compromet sa situation sociale !

Les garçons rentraient de l'école l'après-midi plus tôt que les filles de telle sorte qu'ils pouvaient s'éclipser sans attirer l'attention. Il leur fallut plus longtemps le second jour pour emplir leur caisse parce qu'ils exploraient le même territoire. Les jours suivants, ils furent obligés d'aller de plus en plus loin. Mais le tas derrière la palissade grossissait drôlement et même quand il fut de dimensions suffisantes ils trouvèrent des excuses pour continuer.

— Nous pouvons en avoir besoin l'année prochaine, disait Tom, et chaque année il y a moins de chevaux.

Ils eurent bientôt découvert les rues les plus productives et surent combien de jours il fallait laisser s'écouler avant de revenir au même endroit. Quelquefois, il y avait discussion à propos d'un pâté de maisons ou d'un autre. Cela paierait-il ou non de tourner autour ? Et celui qui avait été pour le détour chantait victoire ou non selon la cueillette.

— Peut-être sommes-nous déjà passés là hier, disait Tom. Mais je vois des moineaux. Et là où il y a des moineaux, il y a aussi ce que nous cherchons.

Tom tombait invariablement juste pour le choix des rues. Il devait avoir une sorte de sixième sens. Ou bien, comme Frank et Bill le supposaient, il pouvait avoir été le matin reconnaître l'itinéraire pour leur en mettre ensuite plein la vue. En tout cas, il jurait voir des oiseaux là où ni l'un ni l'autre des enfants n'en voyait et il pouvait prédire avec exactitude ce qu'on trouverait ou non au tournant de la rue.

Ce sport – car c'est ainsi qu'ils considéraient leur promenade quotidienne – aurait pu durer des semaines s'ils ne s'étaient pas tapés dans Ernestine. Ils avaient soigneusement évité les chemins qu'elle ou Martha prenaient en revenant de l'école. Mais cette après-midi-là on avait reconduit Ernestine en voiture un bout de chemin et elle ne suivait pas son trajet habituel. De plus, elle était accompagnée d'un camarade.

Tom et ses compagnons ne la virent pas approcher. Bill avait

amené la poussette à pied d'œuvre et Tom et Frank jouaient de la pelle.

— Henc, henc, ricanait Tom, je vous l'avais dit que j'avais repéré des moineaux ! On ne trompe pas l'œil d'un vieil aigle. L'endroit est toujours bon. À partir de maintenant nous viendrons là tous les jours.

— Ça fait onze tas pour Tom et cinq seulement pour nous, dit Bill avec envie. Il les flaire un mille à l'avance !

Tom se rengorgeait.

— C'est moi le champion, pas de doute là-dessus ! C'est le plus gros poisson d'aujourd'hui. Les petits vôtres, on aurait pu les rejeter à la rivière !

À ces mots, il leva les yeux et aperçut Ernestine.

— Plongez, dit-il, s'accroupissant derrière la poussette. Sans cela elle va nous décapiter quand elle nous verra rentrer au Palais !

Le camarade d'Ernestine était absorbé par la conversation. Frank et Bill ne le connaissaient pas et il ne faisait pas attention à eux. Mais Ernestine les avait vus et les surveillait du coin de l'œil... Elle était furieuse et cramoisie. Elle tenait la tête droite et voulait donner le sentiment qu'elle ne perdait pas un mot de ce que disait son compagnon.

Frank et Bill lui tournèrent le dos parce qu'ils ne voulaient pas l'embarrasser davantage. Tom, à l'abri de la poussette, invectivait les voleurs qui demandaient douze dollars pour...

Ernestine passa sans que son ami se fût aperçu qu'elle les connaissait. Mais elle ne se sentait pas la conscience en repos. Quoi qu'ils fussent en train de faire, c'était ses parents, sa famille ! Il était piètre d'avoir l'air de les ignorer. Et après tout s'ils étaient sortis pour ramasser ce qu'ils ramassaient, c'était pour le bien de la communauté.

— Une seconde, dit-elle à son compagnon. Attendez-moi.

Elle revint en arrière jusqu'à eux et regarda dans la poussette.

— Bonjour, Frank, dit-elle très fort. Bonjour, Bill. Bonjour, Tom.

— Bonjour, Ernestine, répondirent-ils.

— Voilà une belle cargaison ! Je pense qu'il vaut mieux la ramener à la maison.

Ils répondirent qu'ils étaient heureux que cela lui plût, et qu'ils étaient justement sur le point de rentrer.

Ernestine rejoignit le garçon qui ne semblait pas avoir attaché beaucoup d'importance à l'incident.

— Ce sont mes frères, attaqua-t-elle directement. Les deux garçons, du moins. Nous préparons un potager.

Le camarade approuva.

— Ça va faire pousser. Nous nous en servons pour notre pelouse.

— Certainement, ça va faire pousser, appuya Ernestine.

— C'est bien supérieur à l'engrais chimique.

— Certainement.

— Vous devriez leur signaler que nous en avons dépassé un beau tout à l'heure. Vous ne l'avez pas remarqué ?

— Ma foi, non. D'ailleurs, ils en ont déjà beaucoup.

— Ce serait quand même dommage de le rater. Ça revient plus cher chaque année.

Ernestine et son ami continuaient d'avancer. Elle se demandait comment le romantisme pouvait fleurir quand on appartenait à une famille qui comptait tant de petits frères. Et elle se demandait pourquoi, parmi tant de sujets de conversation possible à la surface du monde, il avait fallu justement retomber sur celui-là.

*

* *

Avant que Maman revînt de l'hôpital, Ernestine demanda aux garçons de ne pas lui raconter comment ils s'étaient procuré de l'engrais. Elle estimait qu'elle avait assez de sujets de préoccupation sans qu'il faille y ajouter celui de penser que presque tous leurs voisins avaient pu voir Frank et Bill accomplir leur pèlerinage avec la poussette.

Mais la terre avait l'air grasse et riche et ce fut l'une des premières choses que Maman remarqua.

— Où diable avez-vous pu avoir ce merveilleux engrais ? demanda-t-elle. Je n'ai vu aucun talon de chèque le concernant.

— C'est toute une histoire, dit Ernestine. Il paraît que Tom a certains amis...

Maman sourit.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas m'en parler. J'ai idée que c'est une de ces choses pour lesquelles moins je suis au courant, mieux cela vaut !

— As-tu jamais entendu parler de Pégase ? dit Ernestine avec éclat. Ou bien, il était une fois...

— Ne te fatigue pas, chérie, interrompit Maman. J'ai vu la caisse sur la poussette.

— Ça ne se renouvellera pas, je te le promets, Maman. Et il faut que tu voies ce qui reste derrière la palissade...

Maman trouva que le potager était une idée merveilleuse. Les semences commencèrent à lever rapidement. Les travaux de jardinage furent ajoutés par Ernestine et Martha aux tableaux des tâches domestiques et nous les accomplîmes fidèlement.

Peut-être n'obtenions-nous pas le meilleur rendement, parce que, comme le notifiaient les bulletins de l'Agriculture, le fumier naturel doit rassir avant d'être utilisé comme engrais. Mais le résultat était quand même satisfaisant. Nous récoltâmes du blé, des haricots, des pois, des carottes, des tomates, des betteraves, des choux et des

laitues. Les filles firent des conserves pour l'hiver.

Un peu plus tard, nous eûmes une douzaine de poules et cela réduisit encore les dépenses et nous aida à résoudre le problème de l'engrais pour les années suivantes. Fred et Dan pensaient que le problème serait encore plus aisément résolu si nous achetions un poney, mais les aînés opposèrent leur veto.

Tom donna un nom à chacune des poules et s'en fit des « chouchous ». Elles le suivaient partout et se perchaient sur ses doigts. Quand la ponte diminuait, il ne se cachait pas de leur donner dans leur pâtée un peu de son fameux remède à la quinine. Les résultats étaient spectaculaires. Le *Bulletin de la Basse-Cour* auquel nous étions abonnés disait que le plus que l'on pouvait attendre d'une douzaine de poules était de huit à dix œufs par jour. Or, il nous arrivait d'en trouver vingt-cinq ou trente dans les nids quand nous revenions de l'école.

Parfois aussi, nous voyions des emballages d'œufs vides pointant sous de vieux journaux dans la boîte à ordures. Nous ne voulions pas gâter la plaisanterie de Tom. Quand il ne nous regardait pas, nous les poussions pour qu'on ne puisse plus les voir.

XVI

ENSUITE ILS FURENT DIX

ANNE TOMBA AMOUREUSE d'un docteur à l'Université de Michigan, mais cette fois, c'était pour de vrai. Elle écrivit à Maman qu'elle avait une bague de fiançailles et que son fiancé espérait pouvoir exercer bientôt. Il avait quelques années de plus qu'elle. Il avait beaucoup à travailler et ils ne pouvaient se voir aussi souvent qu'ils l'auraient voulu l'un et l'autre.

Anne ne le disait pas, mais ses études ne l'intéressaient plus guère. Son seul souci était d'être mariée. Pourtant elle se sentait tributaire de la famille et elle ne voulait rien faire qui put contrarier les projets de Maman.

Elle était mélancolique et nerveuse quand elle revint à la maison pour les vacances d'été. Elle passait la plupart de son temps dans sa chambre, écrivant des lettres qu'elle envoyait par exprès. Et elle ne s'occupait d'aucun de ses amis de Montclair.

Le nez de Maman était devenu aussi charmant qu'elle l'avait annoncé et elle avait repris de toutes ses forces le collier. Mais Anne la préoccupait, qui avait l'air de désirer ne faire de confidences à personne.

— Je connais ça, lui dit Maman un soir en s'asseyant au bord de son lit. Dieu sait que j'ai passé par là quand j'étais fiancée avec ton père ! J'étais en Californie et il était à 3.000 kilomètres de là, à Boston.

— Personne ne sait ce que c'est ! dit Anne avec désespoir. Rien ne t'empêchait de te marier, toi !

— C'est vrai, admit Maman. J'étais un peu plus âgée que toi. J'avais mes grades à l'Université. Mais tu auras fini dans un an.

— Nous voudrions être mariés tout de suite, murmura Anne. Elle jeta ses bras autour du cou de Maman.

— Oh ! Maman, qu'est-ce que je vais faire ?

— Tout s'arrangera, promit Maman.

— Ça paraît égoïste, je le sais, dit Anne. Mais c'est ça que nous voudrions... être mariés tout de suite.

— Ça ne paraît pas égoïste du tout. C'est la chose la plus naturelle du monde. Si tu n'éprouvais pas ce sentiment, je saurais que tu as mal

choisi. Mais je pense quand même, chérie, qu'il vaudrait mieux pour vous deux que vous attendiez un peu.

Anne éclata en sanglots.

— Je le sais bien. Je sais bien que tu as besoin de moi pour tenir la maison jusqu'à ce que les enfants soient élevés.

— Reste couchée, ma chérie et laisse-moi te frictionner le dos.

— Je le sais et il le sait, sanglota Anne. Nous savons que c'est hors de question !

— Mais les enfants ne seront pas élevés avant une quinzaine d'années, dit Maman. Tu ne supposes pas que je veuille dire qu'il te faille attendre si longtemps ! Je n'ai pas besoin de toi pour tenir la maison. Je voudrais seulement que tu finisses tes études.

— Mais ce serait mal, j'en suis sûre !

— Mais non, ce ne serait pas mal. Ernestine m'aide à tenir la maison aussi bien que tu le faisais quand tu étais là. Et Martha le fera aussi bien que vous deux, même mieux, je le présume, quand Ernie ira à Smith l'automne prochain.

— Vas-y, Maman, frictionne-moi, dit Anne s'étendant sur le ventre et se séchant les yeux sur le traversin.

— Tu n'imagines pas que j'ai envie d'avoir une bande de vieilles filles autour de la maison criaillant après moi parce que le ménage n'est pas bien fait, non ?

— Vraiment pas ?

— Et tu n'imagines pas non plus que je veuille t'avoir à ma charge éternellement, non ? ajouta Maman d'un ton taquin.

— Bien sûr ! Mais je pensais que tu voulais que je travaille !

— Si tu travaillais tu ne m'aiderais pas à tenir la maison.

Maman appuya sa démonstration logique d'une tape sur le derrière.

— La seule chose que je pense est qu'il vaudrait mieux que tu attendes d'avoir tes grades. Ne fut-ce que pour donner le bon exemple aux autres, au moins sur ce point-là.

Anne répondit qu'attendre un an ne serait rien. C'était l'idée d'attendre quinze ans qui la rendait folle !

— Je ne te demanderais même pas d'attendre un an si tu ne savais pas à quel point Papa désirait que vos études à tous fussent complètes, expliqua Maman. Mais cela, c'est une chose que je me suis promise à moi-même de faire pour lui.

— Et tu es sûre que je ne manquerai pas à la maison ?

— C'est une erreur de se croire toujours indispensable ! dit Maman avec une nouvelle claque au même endroit. Pourquoi ne lui téléphones-tu pas en lui demandant de venir passer le reste des vacances avec nous ? Nous serions tous ravis de le connaître.

Anne sauta du lit.

— Je vais le faire, s'écria-t-elle. Il fera ses bagages en une minute et... Attends un peu... Ce n'est pas pour lui faire subir le même traitement qu'à Al Lynch, au moins ?

— Non. Pourvu qu'il n'apporte pas de ukulélé !

— Il n'est pas comme ça. Tu verras !

*

* *

Nous l'appelions Dr Bob pour ne pas le confondre avec notre Bob à nous. Au début, nous ne pouvions pas arriver à savoir si nous l'aimions ou non, tellement il se tint tranquille jusqu'à ce que nous le connussions mieux. Il avait un coupé Ford noir, très comme il faut et s'habillait comme un homme d'affaires plutôt que comme un étudiant.

Frank et Bill avaient de nouveau déménagé dans la chambre de Fred et de Dan. Quand Dr Bob s'en aperçut, il demanda à Frank de s'installer avec lui.

— Pendant ces dix dernières années, dit-il, j'ai vécu dans des homes d'étudiants ou des hôpitaux, je ne me sentirais pas chez moi dans une chambre pour moi tout seul. Et il n'y a aucune raison pour que vous soyez quatre empilés les uns sur les autres comme ça !

L'histoire de la baignoire et de Frank déguisé en fille avait été si efficace avec Al que les garçons avaient envisagé de l'essayer sur Dr Bob. Mais après qu'il eût décongestionné spontanément la chambre de Fred et de Dan, ils décidèrent de laisser tomber.

— D'ailleurs, ça ne lui ferait aucun effet, expliqua Bill. Si quelqu'un entrain, ça lui serait bien égal. Il est probable même qu'il dirait : « Salut, sœur, dépêche-toi de te laver ».

Tom redoutait un peu le fiancé d'Anne, malgré sa jeunesse, parce qu'il était docteur. Mais la crainte n'était pas suffisante pour l'empêcher de lui montrer un échantillon de lui-même le soir qu'il trouva Dr Bob assis sur sa table de cuisine.

Tom était pointilleux à propos de cette table. Elle lui servait d'établi et symbolisait quelque chose qui lui appartenait en propre. Il mangeait dessus, y rangeait ses outils et faisait dessous le lit de Quatorze. Bien que souvent il vidât dessus des poulets ou écorchât des écureuils il n'était permis à aucun de nous d'y poser quoi que ce fût de malpropre et, en particulier, nous-mêmes.

Anne était en train de préparer un petit souper après le cinéma et Dr Bob la regardait faire assis sur la table quand Tom descendit de sa chambre pour chercher une carafe d'eau fraîche.

— Ma table ! gémit-il. Ôtez vos fesses de là-dessus !

— Ne faites pas attention à lui, dit Anne écarlate. Il est comme ça avec tout le monde !

— C'est là que je prends souvent ma nourriture, cria Tom d'un ton aigre.

— Vous n'avez pas affaire à des enfants, dit Anne furieuse. Remontez dans votre chambre et tenez-vous tranquille !

— Je m'en vais, cria Tom cherchant derrière lui par habitude les cordons de son tablier mais ne trouvant que le dos de sa robe de chambre. Que votre mère trouve quelqu'un d'autre pour toute la sale besogne que je fais ici !

— Un instant, dit Dr Bob se laissant glisser au bas de la table. Je vais m'asseoir sur une chaise. Il n'y a pas de quoi s'énerver ainsi.

Tom s'arma d'une lavette et d'un morceau de savon et se mit en devoir de nettoyer la table soigneusement.

— Ça me serait égal si je n'y mangeais pas, grommela-t-il. C'est déjà assez d'avoir les membres immédiats de la famille qui s'asseyent dessus !

— Je ne vous blâme pas, dit aimablement Dr Bob qui savait par Anne les idées de Tom concernant ses propres maladies. Un homme qui est passé par où vous êtes passé ne peut être trop prudent avec les microbes.

— En effet, dit Tom un peu amadoué. Mais personne ici n'y fait attention. Comment le savez-vous ?

— Venez ici, à la lumière.

Dr Bob ouvrit tout grand un des yeux de Tom et le regarda attentivement.

— Maintenant, ouvrez la bouche et faites : « Ah ! ».

Tom ouvrit la bouche et fit : « Ah ! ».

— Toute l'histoire d'une pleurésie, dit Dr Bob. Vous êtes en bon état maintenant, mais attention aux microbes. Si jamais vous vous sentez pris, il y a un vieux remède sur le marché qui vaut mieux que toutes les nouveautés. C'est...

— Le sirop de quinine, dit Tom rayonnant.

Dr Bob approuva gravement.

— Oui, Monsieur, dit Tom gonflant la poitrine et étendant de vieux journaux sur la table. Vous pouvez vous asseoir là maintenant, docteur. C'est plus confortable.

— Je suis très bien sur cette chaise.

— Je vous en prie, Monsieur, mettez-vous à l'aise.

Dr Bob regrimpa sur la table.

Anne n'en croyait pas ses yeux.

— Pour l'amour du Ciel, vous êtes le premier à qui il laisse faire cela depuis que Papa est mort !

— Ça m'est égal quand il y a du papier sur la table, expliqua Tom patiemment. J'avais l'habitude d'en mettre également pour votre père. Je mange souvent dessus, vous savez.

— Vous ne sauriez prendre trop de précautions, approuva Dr Bob.

Dès le lendemain de son arrivée, nous avions tous décidés que nous voulions que Dr Bob devint membre de la famille. Au point que nous commençâmes à prendre des précautions pour qu'Anne ne le perdît pas.

Frank, Bill et Fred fabriquèrent une pancarte afin que personne ne fît de bruit le matin avant qu'il fût éveillé et prissent garde à ce que la consigne fût observée. Frank surveillait le second étage, Bill le premier et Fred patrouillait au dehors devant sa fenêtre. Tom lui préparait des desserts spéciaux et lui faisait monter sans cesse des sandwiches et du lait dans sa chambre.

Certains matins, quand il était debout avant Anne, il jouait au base-ball avec les garçons ou emmenait les filles faire une promenade en voiture.

— Êtes-vous sûr de ne pas vous ennuyer ? lui demandait-on. Voulez-vous que nous appelions Anne maintenant ? Elle a assez dormi. D'ordinaire, elle est debout avec les oiseaux, faisant tout le travail de la maison.

— Non, non, c'est parfait. Laissez-la dormir.

— Et, vous savez, ce qu'elle est bonne cuisinière !

Il souriait.

— J'en suis persuadé.

— Est-ce qu'on peut vous donner quelque chose ? Que diriez-vous d'une autre tasse de café ?

— Merci, je me sens très bien.

Ce fut au point qu'Anne s'en plaignit à Maman.

— Il va finir par penser que vous mourez d'envie de vous débarrasser de moi !

— Il a plus de bon sens que ça, répondit Maman.

— D'habitude quand j'avais un ami avec moi, je ne pouvais pas me libérer des gosses. Ils étaient toujours sur mes genoux ou cachés sous le canapé, ou regardant par le trou de la serrure ou imitant de gros bruits de baiser chaque fois que n'importe qui essayait de me prendre la main.

— Je le sais bien, dit Maman. Et ton Père les y encourageait. Je le lui ai dit je ne sais combien de fois !

— C'est vrai, et je ne te reproche rien. Mais je te jure que ça valait mieux que ce qu'ils font maintenant. Dès que nous entrons dans une pièce, ils se poussent le coude quand ils pensent qu'on ne les voit pas, se lèvent et disparaissent. C'est presque inconvenant.

Maman secoua la tête et essaya de ne pas sourire.

— Ils dépassent les bornes, dit-elle.

— Oh ! ils inventent toutes sortes d'excuses pour justifier leur sortie. Les plus invraisemblables et ils espèrent nous les faire avaler !

Ou bien il est grand temps de mettre des rubans sur le manche de leur batte de base-ball, ou bien il faut voir si Quatorze a eu ses petits, ou bien ils ont promis à Tom de tamiser les cendres de la chaudière...

— C'est pénible d'être l'aînée ! dit Maman.

— Si Bob et Jane ne comprennent pas, les autres les prennent à bras-le-corps et les emportent. Ou alors Frank et Bill marmonnent quelque chose à propos d'économie sur l'électricité et font le tour des prises pour éteindre les lumières. Je suis pleine de bleus à force de me cogner partout dans le noir !

— Tout cela signifie simplement que les enfants aiment Dr Bob, dit Maman. C'est un compliment pour lui, chérie.

— Mais suppose, Maman, qu'il lui vienne à l'idée qu'ils ont toujours éteint la lumière comme ça chaque fois qu'un garçon venait ici avant lui !

*

* *

Dr Bob aimait les enfants et savait leur parler. Bob et Jane se mirent à le suivre partout dans la maison et ne voulaient plus aller au lit s'il ne montait pas les border. Nous avions beau nous efforcer de les écarter, ils ne rataient pas de demander qu'on les emmenât quand Anne et son fiancé sortaient en voiture l'après-midi. Bob voulait s'asseoir entre lui et Anne et Jane sur les genoux de sa sœur. Nous étions horrifiés, mais les deux plus petits n'étaient pas accessibles à la raison.

— J'y renonce, dit Anne à son fiancé pendant une de ces excursions. Ou bien ils sont dans nos jambes, comme en ce moment, ou bien ils vont sur la pointe des pieds éteindre les lumières !

— L'une et l'autre chose me sont égales, dit Dr Bob riant sous cape. Si ce n'est que je n'ai jamais vu de maison dans laquelle il y ait plus de battes de base-ball à enrubanner ni plus de cendres...

Il s'interrompit pour pointer du doigt vers la portière.

— Regarde, Bobby. Tu vois le train qui fait tchou tchou...

— Où ? dit Bob se penchant sur lui. Où, docteur Bob ?

— Nous l'avons juste dépassé. Regarde par la fenêtre arrière et tu le verras.

Bob se dressait sur le siège et même, afin de mieux voir, grimpait sur les cuisses de Dr Bob.

— Tchou tchou tchou... faisait-il.

— Il y eut un temps, dit Anne, où j'étais assez sotte pour rêver que, quand je serais fiancée, je pourrais à l'occasion faire une promenade en auto sans avoir un enfant sur les genoux. Je rêvais, quand j'étais une petite fille, de m'asseoir sur le siège avant et d'avoir une demi-banquette entièrement à moi. Je rêvais... Regarde, Janey, le joli petit cheval.

— Où, Anne ? Je ne le vois pas, le petit cheval !

— Nous venons de le croiser.

Anne souleva sa petite sœur pour qu'elle pût voir par la fenêtre arrière.

Dr Bob se pencha pour saisir la main d'Anne et la serrer. Le diamant de sa bague attrapa un rayon de soleil et étincela.

*

* *

Ils se marièrent en septembre de l'année suivante, après qu'Anne eut reçu ses diplômes. Le mariage fut célébré à la maison et, selon le vœu d'Anne, ce fut Maman qui la conduisit elle-même.

Le ministre de notre église de Montclair, qui devait marier la plupart d'entre nous et baptiser une douzaine des petits-enfants de Maman, présida la cérémonie.

Il avait lui-même des enfants et une bonne dose de sang-froid. Aussi ne fut-il pas autrement troublé quand Lillian et Fred surgirent étourdiement dans la pièce où il revêtait ses habits sacerdotaux et il ne put réprimer un sourire, comme tout le monde, quand le jeune Bob sauta sur la traîne d'Anne et obligea le cortège à faire une halte tout à fait contraire au protocole.

C'était un mariage heureux, mais nous avions de la peine pour Maman. Anne était la première à quitter le troupeau. Ernestine et Martha la suivraient probablement bientôt. Que ferait Maman avec une famille réduite à huit enfants ? Et que ferait-elle quand tous ses enfants, même Jane, se marieraient et quitteraient la maison ?

Pauvre Maman, pensions-nous, pauvre Maman !

Tom observait la cérémonie au dernier rang des invités, sortant de temps en temps un mouchoir douteux pour se tamponner les yeux. Quand ce fut fini, il se fraya un chemin jusqu'à Anne, fouilla dans sa poche et lui tendit vingt billets de un dollar tout chiffonnés.

— S'il n'est pas gentil avec toi, dit-il, je veux que tu puisses prendre un billet de chemin de fer et que tu reviennes à la maison !

Anne hésita une seconde à se pencher et à l'embrasser. Mais Tom prenait déjà sa position de combat, poing menaçant et mine féroce !

— S'il ne se tient pas bien, envoie-lui un gauche comme je t'ai appris et fais suivre du droit, comme ça !

Il feinta deux fois vers Dr Bob qui fit semblant d'être complètement pris au dépourvu par l'attaque.

— Si je le trouve avec plus d'un coude sur ma table de cuisine, lui promit Anne, je t'envoie chercher !

Ce ne fut que lorsque Dr Bob et Anne prirent leurs valises et se dirigèrent vers le coupé que Jane et Bob comprirent que les nouveaux mariés partaient en voyage.

— Emmène-nous avec toi, Docteur Bob, supplièrent-ils,

s'accrochant à son pantalon. Tu ne nous as pas fait faire de promenade de toute la journée !

Il prit Jane dans ses bras et l'embrassa, appelant Anne au secours du regard.

— Non, Monsieur, dit Anne luttant pour les séparer. Pas pendant notre lune de miel ! Là-dessus, je suis absolument intransigeante !

XVII

BOUM !

MARTHA AVAIT DES RELATIONS, quoiqu'elle ne déviât jamais de sa ligne pour les augmenter. Elle connaissait le Maire, le secrétaire du Maire, les libraires, les directeurs des magasins, les agents cyclistes et ceux de la circulation, les garçons livreurs et les pompiers.

Anne mariée et Ernestine à Smith, ce fut Martha qui tenait la maison quand Maman s'absentait pour affaires et elle étirait le budget jusqu'à un point qu'il n'avait jamais atteint auparavant. Sans dépenser un sou de plus, elle veillait cependant à ce que chacun de nous eût un peu plus que ce qu'il désirait.

Elle dirigeait la maison comme elle accomplissait son travail d'écolière, – facilement et efficacement – mais sans prétendre à la perfection. Elle veillait à ce que le nécessaire et l'important fussent faits, tout en refusant de se laisser ennuyer par ce qui n'était pas nécessaire ou important.

Si elle pouvait obtenir un 8 ou un 9 pour un devoir, elle ne voyait pas l'utilité de se torturer pour avoir un 10. Évidemment, si le 10 venait de lui-même, – ce qui arrivait quelquefois – c'était tant mieux.

Par exemple, quand nous avions balayé et épousseté la maison le matin, elle ne voyait pas de raison de nous gronder si nous oublions d'essuyer nos pieds ou d'accrocher nos manteaux en revenant de l'école l'après-midi. Elle n'était d'ailleurs pas tellement soigneuse elle-même, et il lui arrivait, comme à nous, d'oublier d'essuyer ses pieds ou de suspendre son manteau !

Les relations de Martha à Montclair nous facilitaient les choses à tous. Elle pouvait demander au livreur de l'épicerie de s'arrêter à la quincaillerie et de nous apporter ce que nous y avions acheté. Elle pouvait demander à l'homme qui conduisait le chasse-neige de la voirie d'avoir l'obligeance de prendre quelques minutes pour déblayer notre allée. Si Tom était malade, elle demandait au laitier d'aider Frank et Bill à transporter les cendres du sous-sol dans la cour.

Les gens semblaient aimer faire quelque chose pour elle et elle ne manquait pas d'en profiter. Elle savait qui il fallait prévenir quand un réverbère ne fonctionnait pas, quand l'homme des poubelles n'était pas passé par notre pâté de maison, quand on signalait un chien

enragé dans le voisinage. Maman et même nos voisins commençaient à compter sur elle lorsqu'ils voulaient obtenir quelque chose d'un service municipal.

Un soir que maman était en voyage, une tempête de grêle déranger les lignes électriques et la Compagnie prévint que le service normal ne pourrait reprendre avant vingt-quatre heures. Martha téléphona au chef des pompiers et lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Avec tous les enfants que nous avons dans la maison, lui dit-elle, j'ai pensé qu'il pouvait y avoir un danger d'incendie à les laisser circuler dans le noir en frottant des allumettes !

Quelques minutes plus tard, une voiture de pompiers pénétrait dans notre allée apportant six lanternes électriques qu'on lui prêtait. Elle avait un thermos de café tout prêt, qu'elle envoya au chef de poste.

Martha scrutait périodiquement le budget pour vérifier l'emploi exact de l'argent et pour voir par quel moyen elle pouvait diminuer les frais. Si elle ne trouvait pas elle-même ce moyen, elle faisait appel à la personne que concernait la dépense suspecte et cherchait avec elle comment la réduire.

Ainsi, il y avait la question des coupes de cheveux. Comme elle le faisait remarquer, c'était une dépense relativement minime, mais qui revenait très souvent. Elle téléphona donc au propriétaire du salon de coiffure que fréquentaient les garçons et lui soumit le problème.

Elle lui exposa qu'ayant six garçons dans la famille, nous devions dépenser chez lui plus d'argent que beaucoup d'autres, et que cela nous coûtait au moins trois dollars par mois. Elle se demandait s'il n'y aurait pas moyen qu'il nous fît un prix spécial. Et si ça ne l'intéressait pas de nous faire un prix, peut-être alors connaîtrait-il un jeune coiffeur, désireux de se faire une clientèle et qui serait intéressé par l'affaire.

Le coiffeur répondit qu'il n'avait jamais fait de prix à personne, mais qu'il accepterait une diminution à condition que les garçons ne viennent pas se faire servir pendant le week-end ou après cinq heures de l'après-midi, qui était l'heure pointe de sa clientèle.

L'argent économisé par de telles transactions devenait disponible pour les dépenses somptuaires. Si l'un de nous avait vraiment très envie de quelque chose et que cela ne coûtât pas trop cher, Martha essayait de nous le procurer sans outrepasser les limites de son budget. Si elle nous le refusait, nous pouvions toujours le demander à Maman qui, elle, s'arrangeait pour nous le donner, que le budget le permît ou non. Mais Martha, ordinairement de bon caractère, piquait des colères quand nous tourmentions Maman pour des questions d'argent. Et nous trouvions plus sage, si nous voulions conserver les faveurs de Martha pour l'avenir, de ne pas lui passer sur la tête.

Quand c'était possible et que les prix étaient raisonnables nous faisions affaire avec un certain marchand de tabac qui vendait aussi toutes sortes d'autres choses et qui distribuait des bons-primés avec chaque article. Le catalogue des primes offrait à notre convoitise à peu près tout ce que nous désirions.

Cinq coupons jaunes valaient un bon vert et nous les conservions dans des boîtes à cigares sur la coiffeuse de Martha. Tous les quinze jours, elle nous appelait dans sa chambre et nous comptions notre trésor, mettant des élastiques autour de chaque centaine de coupons et supputant combien de temps nous avions à attendre pour les échanger.

Tom allumait une cigarette après l'autre et achetait son tabac paquet par paquet n'importe où il se trouvait. Il en manquait continuellement et en empruntait aux garçons livreurs ou ramassait les mégots dans les cendriers.

Martha acheta des cartouches de la marque préférée de Tom et les laissa dans l'office. Chaque fois qu'il prenait un paquet, il mettait à la place un bout de papier signé et faisait ses comptes avec Martha le jour de sa paie.

— Je n'aurais jamais cru que vous essayeriez de gagner de l'argent sur mon dos comme une boutiquière ! grognait-il en payant la note.

Mais Martha lui faisait observer qu'elle lui vendait les cigarettes au prix de revient de la cartouche et qu'il économisait ainsi le prix plus élevé de la vente au détail. Tout ce qu'elle voulait c'étaient les bons-primés.

En réalité, Tom était ravi de la commodité que lui procurait la cantine de Martha, ce qui ne l'empêchait pas de faire et de refaire les additions et de mettre en doute l'authenticité de ses signatures.

— Ça n'a pas l'air d'être mon écriture, disait-il, où est donc la loupe ?

Enfin, après avoir payé avec répugnance et vérifié deux fois sa monnaie, il ajoutait :

— Rendez-moi mes bouts de papiers pour que je puisse les déchirer. Je crois qu'il y en a que vous m'avez déjà compté la semaine dernière.

Les élèves de Maman se fournissaient aussi à la réserve de Martha et l'encouragèrent dans son entreprise. Plus tard, elle adjoignit aux cigarettes des lames de rasoir, ce qui était encore une chose que Tom oubliait toujours d'acheter.

La première prime que nous obtînmes avec nos bons fut un présent pour le Jour des Mères, une élégante lampe de chevet avec un interrupteur qui permettait de mettre l'ampoule en veilleuse. Maman disait volontiers que le Jour des Mères était une institution ridicule, et que celui qui éprouvait le besoin de faire un cadeau à sa mère une fois

par an, et justement ce jour-là, devait avoir à racheter trois-cent-soixante-quatre jours de négligence antérieure.

Nous pensions cependant qu'elle disait cela pour que nous n'ayons pas de chagrin de n'être pas assez riches pour lui faire un cadeau à cette occasion.

Il avait fallu six-cent-cinquante coupons pour avoir la lampe. Maman fut d'abord très surprise quand nous la lui offrîmes. Mais quand elle sut que nous n'y avions pas sacrifié notre argent de poche hebdomadaire et que la caisse commune n'en avait pas souffert, elle parut aussi contente que si elle avait inventé elle-même le Jour des Mères.

— Quand je pense, mes enfants, que vous avez accumulé ces coupons pendant des mois pour avoir quelque chose à me donner...

Lillian l'interrompit avec anxiété :

— Tu ne crois pas que c'est pour racheter notre indifférence des autres jours, n'est-ce pas, Maman ?

— Certainement non, chérie, répondit Maman d'une voix émue, je sais pendant combien de temps vous avez mis de côté ces bons, les comptant la nuit et... Non, décidément, je ne pense pas que vous ayez quoi que ce fût à racheter !

*

* *

Après la lampe, nous eûmes un appareil à toasts électrique, des patins à glace et des skis, un briquet pour Tom et enfin un instrument pour capsuler les bouteilles.

Martha choisit cet instrument afin que les enfants puissent faire eux-mêmes des boissons pétillantes. Le budget jusque-là n'avait pu supporter l'achat de « root beer » ou de « ginger ale ». Mais Martha savait que les enfants aimaient la limonade et seraient heureux d'en avoir dans la glacière pour offrir à leurs amis. Il était hors de question d'en acheter chez le marchand parce qu'une caisse entière eût été facilement vidée en une après-midi. Pourtant si les enfants pouvaient fabriquer leur boisson eux-mêmes, la dépense deviendrait négligeable.

Toutes les vieilles bouteilles de gin, de whisky ou de sirop du voisinage furent réquisitionnées, soigneusement rincées et enfin mises à bouillir dans un baquet sur le fourneau de la cuisine. Malgré ce traitement, quelques-unes des étiquettes n'étaient pas parties, mais nous pensions que l'intérieur des bouteilles, au moins, était propre.

Nous ajoutâmes du sucre à de l'extrait de root beer qui fut versé dans une cuve d'eau bouillant à feu doux. Ensuite, après avoir complété la mixture par un peu de levure, elle fut versée dans les bouteilles, dûment capsulées et ces bouteilles furent entreposées au sous-sol pendant une semaine. Après quoi il n'y avait plus qu'à boire.

Les enfants trouvèrent, et leurs amis aussi, qu'il n'y avait pas de

différence entre leur root beer et celle du marchand. Tous les quinze jours on en fit une nouvelle provision et, finalement, une sorte de production à la chaîne s'organisa. Deux enfants lavaient les bouteilles au sous-sol, deux autres les stérilisaient à l'eau bouillante et deux autres préparaient le mélange. Les bouteilles vides étaient ensuite rangées autour du fourneau et le breuvage transvasé dedans à l'aide d'un tube en caoutchouc. Nous arrivions ainsi à fabriquer deux cents bouteilles de root beer en moins de quarante minutes et, à partir de ce moment-là, la cave contient toujours une provision de bouteilles prêtes à être bues et une provision en train de fermenter.

Heureusement, Tom aimait la root beer, aussi ne protestait-il pas contre les saletés qu'on faisait dans sa cuisine. Mais au bout de quelques semaines, il déclara qu'il était fatigué d'une boisson qui avait toujours le même goût et il nous suggéra, la fois suivante, de laisser environ un gallon de notre mélange sur le feu afin de pouvoir en changer l'arôme selon son idée. Il y ajouta des prunes sèches, une tasse de sucre en poudre et un paquet entier de levure de bière. Il laissa ensuite son mélange bouillir pendant une demi-heure avant de le transvaser dans les bouteilles qui restaient.

— J'écris mon nom à la craie sur ces bouteilles-là, nous dit-il. Que personne n'y touche, parce que je ne sais pas du tout ce que ça va donner ! Je compte les laisser reposer pendant six mois et voir le goût qu'elles auront.

— Tu es sûr que tu n'essaies pas de fabriquer une sorte de bière alcoolisée ? lui demanda Frank.

— Qui ? Moi ? demanda Tom d'un air dévot. Est-ce qu'il n'y a pas une loi qui l'interdit ?

Il y avait une loi, en effet. Mais après avoir passé un de ses jours de sortie à West Orange, Tom était parfois revenu à la maison sentant fortement quelque chose qui n'était pas la root beer.

*

* *

Cousine Leora n'était pas réellement une cousine, ce dont nous pouvions remercier Dieu. Sa famille et celle de Maman avaient été intimes et voisines à Oakland et elle-même s'était mariée et était venue dans l'Est à peu près à la même époque que Maman.

Cousine Leora était grassouillette, douce, couverte de bijoux et indiscreète. Personne de nous ne l'aimait et Papa la méprisait. Il disait d'elle qu'elle n'était qu'un bourdon bouffi et que si jamais les bolcheviks prenaient le dessus, ce qui ne l'aurait pas autrement étonné, elle serait en tête de leur liste d'épuration.

Le mari de cousine Leora s'était prudemment transformé en fantôme un an après leur mariage. Il ne l'avait jamais regretté, nous en étions sûrs, quoique ses biens terrestres eussent été considérables.

Demeurée veuve avec une fortune rondelette, qui ne lui coulait des doigts que comme du papier-mouche, elle habitait seule un appartement à New-York.

Ses visites chez nous étaient devenues un peu trop fréquentes depuis la mort de Papa et comme elle aimait espionner nos affaires de famille, elle arrivait généralement quand Maman n'était pas là, vers l'heure du dîner et comme par un fait exprès c'était invariablement le seul soir de la semaine que nous mangions des restes.

Elle avait écrit une fois à Grosie, la mère de Maman, à Oakland, qu'elle n'était pas assurée que notre nourriture fût suffisante. Le résultat avait été une série de coups de téléphone angoissés de Grosie demandant si tout allait bien et si nous n'avions pas besoin d'argent. Ces coups de téléphone avaient bouleversé Maman au point que nous essayions tous de paraître particulièrement bien élevés et bien nourris quand cousine Leora venait.

Quelques mois après nos débuts dans la fabrication de la root beer, cousine Leora vint nous surprendre un soir à l'instant que nous nous mettions à table. Tom aperçut son chauffeur conduisant la limousine dans notre allée et se précipita dans la salle à manger pour donner l'alarme.

— Que tout le monde reste tranquille et fasse attention à soi ! cria-t-il. Voilà la grosse vieille chipie de New-York !

— Non ! gémit Martha prenant sa tête dans ses mains, cousine Leora ! Comment a-t-elle pu savoir que c'était un soir de hachis ?

— Je crois qu'elle aime mes recettes spéciales, dit Tom fièrement. La vieille chipie doit flairer mon hachis de l'autre côté de l'Hudson !

— Ouvrez des boîtes de conserve, hurla Martha, se précipitant dans le hall pour pendre les manteaux et pousser dans un placard les patins à glace et les attirails de neige. Et que chacun enlève son assiette pour mettre une nappe du dimanche.

Cousine Leora entra dans le hall sans sonner.

— Eh bien, voyez qui arrive ! s'écria Martha. Cousine Leora ! Quelle charmante surprise. J'espère bien que vous allez rester pour dîner ?

Cousine Leora resterait, dit-elle, à condition de ne pas priver les chers enfants de leur nourriture. Martha l'aida à se débarrasser de ses affaires et quand toutes deux entrèrent dans la salle à manger, le couvert était remis sur une nappe de toile empesée.

Maman avait fait une conférence cette après-midi-là à Philadelphie et n'était pas encore rentrée. Mais nous l'attendions d'une minute à l'autre et Tom conservait au chaud son dîner. L'absence de Maman ne semblait pas contrarier cousine Leora. Nous pensions même au contraire avoir surpris une lueur de satisfaction dans ses yeux.

— Votre chère Maman n'est presque plus jamais à la maison,

n'est-ce pas ? demanda-t-elle pendant que Franck lui avançait une chaise.

— Elle est là tous les jours, dit Martha. Vous savez que c'est ici même qu'elle fait son cours d'étude du mouvement. Je crois bien que c'est la première fois qu'elle s'absente depuis un mois ou plus.

— Je vois, je vois, dit notre invitée, approuvant de la tête, ce qui mit en mouvement une série de mentons qui se brisèrent comme des vagues sur la plage de son énorme poitrine. Mais, en même temps, elle pinçait les lèvres pour nous faire comprendre qu'elle n'en croyait pas un mot.

— J'ai bien peur, dit Martha, que nous n'ayons de nouveau du hachis ce soir ! Il me semble que vous avez la malchance de tomber toujours sur le jour du hachis !

— Le hachis me paraît singulièrement bienvenu après tout ce que nous avons eu de trop lourd ces jours-ci, dit Frank avec la meilleure intention du monde.

— Allons, allons, mes chers, dit cousine Leora d'un ton encourageant, vous n'avez pas besoin de faire des manières avec moi. Je suis pratiquement de la famille, et je sais à quel point les choses ont été difficiles pour vous depuis la mort de votre père.

Martha sourit faiblement, essayant de se rappeler qu'elle ne devait pas perdre son sang-froid.

— Pas difficiles en tout cas de ce point de vue-là, dit-elle. Nous avons eu du rôti de porc hier soir et de la viande braisée avant-hier.

— Je n'en doute pas, chérie !

Cousine Leora pinçait les lèvres encore une fois.

— Si elle n'en doute pas, murmura Fred à Dan, pourquoi fait-elle une tête comme ça ?

Cousine Leora avait l'oreille fine et rien ne lui échappait.

— Les gentlemen ne parlent pas tout bas à table, dit-elle d'un ton de reproche. J'ai dit que je n'en doutais pas, et je ne me doutais pas que je faisais « une tête pareille » !

— Je m'excuse, dit Fred, mais c'était la vérité, demandez à tout le monde.

Martha voulait soutenir Fred. Cependant elle désirait encore plus épargner à Maman une nouvelle série de coups de téléphone de Californie.

— Parler tout bas n'est pas poli et cousine Leora n'a certainement fait aucune grimace, dit-elle à Fred. Si tu ne sais pas te tenir, tu n'as qu'à quitter la table et à t'en aller sans dîner.

— Bonté divine ! Ne privez pas ce pauvre enfant de sa nourriture ! protesta cousine Leora d'un ton qui signifiait que nos rations étaient si maigres que manquer un repas pourrait lui être fatal. Peut-être vaudrait-il mieux que nous parlions d'autre chose. Quelles nouvelles

avez-vous de votre grand-mère, mes enfants ?

— Elle va merveilleusement, dit Martha accueillant le changement de sujet avec délices et décidée à s'y cramponner. Oui, vraiment, merveilleusement. Elle est en pleine forme.

— J'ai connu votre grand-mère quand j'étais encore une petite fille. C'était une délicieuse personne.

— C'est bien notre avis, acquiesça Martha. On ne fait pas plus gentil que Grosie.

— Et plutôt bien pourvue financièrement ! Je suppose qu'elle est très généreuse.

Martha fit oui de la tête.

— Elle nous envoie de magnifiques cadeaux.

— Je pense qu'elle est aussi généreuse d'une autre manière et qu'elle facilite les choses pour votre mère ?

Martha approuva de nouveau du geste.

— Elle s'est certainement offerte à les faciliter.

— Je le pensais bien ! dit cousine Leora rayonnante. Avec deux filles au Collège et cette grande maisonnée à soutenir... Votre mère doit s'appuyer sur elle plutôt lourdement !

— Vous voulez dire, répondit Martha aussi poliment qu'elle put, que Maman lui demande de l'argent ?

Cousine Leora ricana nerveusement.

— Naturellement cela ne me regarde pas... mais votre mère est une si chère amie pour moi !

Fred, pensant que personne ne faisait attention à lui, se pencha pour parler tout bas à Dan et, cette fois, si doucement que personne n'entendit ce qu'il lui disait.

— Je vous y prends, gronda vivement cousine Leora. Qu'est-ce que vous avez dit, jeune homme ?

— Rien du tout, répondit Fred.

— Je veux savoir ce que vous avez dit, parlez.

Fred se tourna vers Martha.

— Est-ce qu'il faut que je lui dise ? Ça va la faire bouillir !

— Je pense que cela vaut mieux, conseilla Martha avec gentillesse.

— J'ai dit, murmura Fred les yeux dans son assiette, que si vous êtes tellement amie de Maman, vous feriez mieux de lui poser la question à elle-même.

Dan prit le parti d'apporter à Fred toute l'aide morale qu'il pourrait. Il pensait que du moment que cousine Leora était déjà convaincue que nous ne mangions pas à notre faim, il pouvait aussi bien lui fournir quelque chose d'intéressant à mettre dans ses lettres pour la Californie.

— Si Fred doit quitter la table parce qu'il a parlé bas, demanda-t-

il, est-ce que je pourrais avoir sa part de hachis ? C'est moi qui ai le plus maigri cette année.

Fred montra les dents et gronda avec une cruauté moqueuse :

— Si tu y touches, je te mords !

— Bonté divine ! murmura cousine Leora.

— Ça suffit, garçons, dit Martha sévèrement, et si quelqu'un doit profiter du hachis, c'est moi qui l'aurai ! Je suis l'aînée et j'ai besoin de plus de nourriture que personne.

Ce fut à ce moment-là que nous entendîmes Maman monter les marches du perron et nous nous précipitâmes à sa rencontre. Bill prit son manteau et son chapeau et Tom lui apporta son dîner de la cuisine. Maman nous dit que la conférence de Philadelphie avait très bien marché et qu'elle était bien contente de ne pas, cette fois, manquer Leora.

— Et j'adore le hachis ! annonça-t-elle avec enthousiasme, surtout pour faire plaisir à Tom en prenant place à table. Quel plaisir de me retrouver à la maison après un petit voyage ! Voyons, de quoi parliez-vous quand je suis arrivée ?

— De tout et de rien, dit Martha vivement, nous bavardions.

— À vrai dire, Lillie, dit cousine Leora à Maman d'un air sombre, nous discussions pour savoir si celui-là devrait sortir de table.

Elle pointait un doigt alourdi de diamants vers Fred.

— Eh bien, Freddy, demanda Maman doucement, qu'est-ce que tu as donc fait, chéri ?

— J'ai parlé tout bas, avoua Fred, je croyais que personne ne me voyait.

— Ce n'est pas poli de parler bas, dit Maman soulagée qu'il ne s'agisse pas de quelque chose de plus grave. Tu sais, quand j'étais petite fille et que nous parlions bas à table, mon père nous obligeait toujours à répéter tout haut ce que nous avions dit !

Elle se mit à rire.

— Quelquefois, c'était plutôt embarrassant !

— C'est ce que cousine Leora m'a obligé à faire, dit Fred.

Tout cela semblait amuser Maman et ne pas l'inquiéter du tout.

— Et qu'est-ce que tu avais donc dit tout bas ? demanda-t-elle, continuait de rire.

— Hum ! hum...

Cousine Leora s'éclaircissait la gorge bruyamment.

— Eh bien, dit Fred, elle voulait savoir si tu avais reçu de l'argent...

Cousine Leora l'interrompit.

— Pour quelle association faisiez-vous une conférence à Philadelphie, ma chère Lillie ? demanda-t-elle.

Mais Maman écoutait Fred.

— Qui voulait savoir si j'avais reçu de l'argent, Freddy ?

— Cousine Leora voulait savoir si Grosie t'avait envoyé de l'argent et j'ai dit tout bas que si elle voulait savoir ça, elle n'avait qu'à te le demander.

Personne ne dit rien pendant une minute.

Cousine Leora avait l'air d'avoir avalé un peu de son hachis de travers et Maman la regardait avec un mélange d'étonnement et de mépris.

— Je vais répondre à votre question, Leora, dit-elle enfin. Je n'ai pas reçu d'argent de Californie. On m'en a offert, naturellement ! Mais j'ai quand même été capable de m'en sortir toute seule. Et je pense que le plus dur est fait.

Cousine Leora la défia du regard. Nous savions qu'elle ne nous avait jamais aimés, mais maintenant nous savions qu'elle n'aimait pas Maman non plus.

— Vous n'avez pas été capable de vous en sortir, cracha-t-elle avec rage, puisque vos enfant n'ont même pas de quoi manger !

Si elle s'était assise et qu'elle eût répété cette phrase depuis le jour qu'elle avait commencé à parler, elle n'aurait jamais pu trouver quelque chose qui mît Maman plus en colère. Mais Maman décida qu'elle ne sortirait pas de ses gonds devant ses enfants. Elle chercha du pied la sonnette sous le tapis, appuya sur le bouton et demanda à Tom d'apporter le dessert. Le côté gauche de sa bouche était crispé et tremblait un peu. C'était la première fois que nous la voyions dans cet état.

Tom entra, lourdement chargé d'un plat de blanc-manger au chocolat. Peut-être fut-ce la vibration de son pas, peut-être fut-ce le hasard. En tout cas, il y eut une explosion qui ébranla la maison depuis la cave, suivie d'un choc métallique, comme si quelque chose était venu frapper le plafond du sous-sol juste en dessous de nous.

Cousine Leora, terrifiée, sauta hors de sa chaise et Maman elle-même en lâcha sa fourchette.

— C'est un tremblement de terre ! cria Leora qui avait assisté à celui de San Francisco. Un tremblement de terre ! répéta-t-elle plus fort.

Il y eut encore quatre explosions qui firent trembler les fenêtres, chacune d'elle accompagnée d'un choc métallique. Et après, nous entendîmes quelque chose qui coulait et s'égouttait au-dessous de nous.

— Écoutez donc ! dit Tom. Ce n'est pas un tremblement de terre et il n'y a pas de quoi s'énervier...

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda Maman aigrement.

— Ce n'est que la bière des enfants, Madame.

— Dieu merci ! Ça m'a donné un choc.

— La quoi des enfants ? cria Cousine Leora. Est-ce qu'il a dit la bière des enfants ?

— De la root beer, expliqua Maman et le côté gauche de sa bouche tremblait encore. Ils la fabriquent eux-mêmes.

Cousine Leora se dirigea vers le hall.

— La root beer n'explose pas, dit-elle. Il n'y a que les choses avec de l'alcool qui explosent. On n'est pas en sûreté ici !

Elle ouvrit la porte du hall et une odeur d'alcool sur laquelle on ne pouvait pas se tromper envahit la salle à manger.

— Ainsi, vous avez été jusqu'à laisser vos enfants faire cela ! lança-t-elle par-dessus son épaule, attrapant ses vêtements.

Et du seuil de la porte extérieure, elle cria.

— Je vais écrire à votre mère à propos de vous, Lillie Gilbreth !

La porte claqua et deux bouteilles de plus explosèrent.

Nous entendîmes grincer le gravier quand la limousine se mit en marche dans l'allée.

Maman était hors d'elle. Toute psychologue et docteur en philosophie qu'elle fût, pour une fois sa psychologie et sa philosophie l'abandonnaient à la fois.

— Qu'elle s'en aille et qu'elle écrive, grondait-elle, je m'en moque ! Mes parents ont trop de bon sens pour croire une chose pareille ! Qu'elle s'en aille et qu'elle écrive tout un livre si elle veut, je m'en moque !

— Ne vous laissez pas bouleverser, Madame, dit Tom. Ce n'est qu'une grosse vieille chipie !

— Une grosse vieille chipie, répéta Maman, comme si c'était exactement les mots qu'elle avait cherchés. Une grosse vieille...

Tout à coup, elle regarda Tom qui commençait à servir le blanc-manger non sans nervosité.

— Parlons un peu de vous, dit-elle, et nous ne l'avions jamais entendu employer ce ton auparavant. D'où est venue cette odeur d'alcool ?

— Eh ! bien, Madame, dit Tom aussi stupéfait que nous l'étions nous-mêmes, ce doit être une de ces bouteilles dans lesquelles j'ai mis des pruneaux ! Pour changer le goût, tout simplement.

Maman demanda à Tom de la suivre dans la cuisine. Elle ferma la porte derrière eux, mais nous pouvions entendre les éclats de sa voix. Et après, nous entendîmes Tom pleurer et monter par l'escalier de service vers le grenier où était sa chambre.

Quand Maman rentra, elle était pâle et tremblante, mais sa colère était tombée.

— Il fallait le faire ! nous dit-elle. J'ai dû le mettre à la porte. Je sais combien vous l'aimez, mais c'était vraiment la goutte d'eau qui fait déborder le vase. J'ai déjà assez de soucis dans la tête quand je

vous laissez seuls, sans avoir besoin de m'inquiéter à propos d'une chose comme celle-là !

Personne n'avait envie de manger son dessert, ni de parler. Nous savions que c'était à Maman de décider et nous ne la blâmions pas. Mais nous pensions qu'il y aurait un bien grand vide dans la maison quand Tom n'y serait plus.

Il ne devait pas avoir beaucoup de choses à emballer et, très vite, nous l'entendîmes descendre l'escalier et puis continuer à descendre jusqu'au sous-sol.

Maman regardait tout autour de la table d'un air malheureux et nous évitions son regard.

— Je lui ai dit de nous débarrasser des bouteilles avec les pruneaux dedans avant de s'en aller, expliqua-t-elle.

Nous continuions à ne rien dire.

Maman soupira.

— Quand il les aura enlevées, ajouta-t-elle, tu descendras, Frank et tu lui demanderas s'il veut reprendre son travail. Dis-lui que, pour une fois, j'ai changé d'idée.

XVIII

LA MARCHE SUR WASHINGTON

DANS LES ANNÉES QUI SUIVIRENT, Maman fut définitivement admise en tant qu'ingénieur industriel et l'étude du mouvement commença de jouer un rôle important dans l'énorme production de l'époque.

La lutte avait été dure, mais beaucoup des anciens clients de Papa et un bon nombre de nouveaux avaient reconnu que Maman connaissait son métier et s'étaient adressés à sa firme pour avoir des conseils. Les finances familiales, sans être absolument prospères, s'étaient considérablement améliorées. Maman voyageait toujours en train omnibus et en troisième classe mais elle pouvait commencer à payer ses dettes et à amortir l'hypothèque sur la maison.

Le but de Maman, qui avait été de pouvoir nous envoyer tous au collège finir nos études, était maintenant plus qu'un simple désir. Martha était au collège de jeunes filles de New Jersey et Frank à l'Université de Michigan. Ce qui voulait dire qu'il ne restait plus que Bill, Lillian, Fred, Dan, Jack, Bob et Jane à introduire dans le domaine de l'instruction supérieure. Maman était assurée que cela se ferait.

Pendant que son nez se cicatrisait, elle avait commencé à écrire *La maîtresse de Maison et son travail*, publié en 1927. *Vivre avec nos enfants* fut publié l'année suivante. Elle continuait son cours à la maison, faisait partie du conseil des Régents de New Jersey et avait été déléguée au congrès mondial de l'Énergie à Tokyo.

Elle devint aussi girl scout.

Ce fut Mrs. Herbert Hoover qui fut responsable de l'intérêt que Maman porta au scoutisme. Elle connaissait les Hoover depuis de nombreuses années. Socialement, puisqu'ils étaient ses compatriotes de Californie et professionnellement, puisque Mr. Hoover était ingénieur.

Après l'élection à la Présidence de Mr. Hoover, elle allait les voir quelquefois à Washington ou à leur campement de pêche sur le Rapidan River. Mr. Hoover la fit entrer au Conseil National du Travail et Mrs. Hoover qui était présidente des Girl Scouts désirait qu'elle dirigeât le personnel de cette organisation.

Maman n'était pas certaine de trouver le temps de s'en occuper, mais Mrs. Hoover l'invita à un thé auquel assistait une délégation de

dames en uniforme. Au cours d'une cérémonie surprise, Mrs. Hoover annonça qu'elle désirait prendre Maman parmi les Girl Scouts à l'instant même et sur place. Cependant que les assistantes souriaient avec encouragement, Maman se leva pour prononcer le serment.

Aucune des filles de la famille n'avait été scout, mais Frank et Bill s'étaient engagés quelques années auparavant. Maman les avait aidés à apprendre leur serment et à passer leurs épreuves de néophytes.

À la Maison Blanche, debout, elle leva trois doigts de la main droite. Mrs. Hoover approuva de la tête d'une manière rassurante. Le moment était solennel. Maman commença à réciter :

— « Sur mon honneur, je ferai de mon mieux pour accomplir mon devoir envers Dieu et ma patrie, pour... »

Les dames riaient sous cape.

— C'est parfait, dit Mrs. Hoover en souriant quand Maman eut fini. Vous voilà devenue *Boy Scout* accompli. Et maintenant vous plaît-il de vous joindre aux *Girl Scouts* ?

— Oui, dit Maman surprise.

— Les *Girl Scouts essayent...* reprit Mrs. Hoover. Leur serment commence ainsi : « Sur mon honneur, j'essayerai de faire mon devoir... »

Maman leva trois doigts et jura d'essayer.

Plus tard, elle eut même un uniforme. Quand ses filles aînées la taquinaient et lui demandaient de jurer sur son honneur de scout pour la moindre vérité de la Palisse elle les menaçait d'acheter un pantalon kaki et un chapeau de camp.

— Je peux toujours bifurquer du côté des garçons si vous n'aimez pas mon uniforme, disait-elle. J'ai prononcé les deux serments, vous ne l'ignorez pas !

À l'une des visites de Maman aux Hoover, le Président insista pour qu'elle nous amenât tous à une réception officielle à la Maison Blanche. Cette réception, qui devait avoir lieu quelques jours après, était donnée en l'honneur du Cabinet, de la Cour Suprême et du Corps Diplomatique.

— Je voudrais connaître tous les enfants Gilbreth, lui dit cordialement le Président.

Maman était très touchée de cette invitation mais elle savait à quel point nous détestions paraître en corps où que ce fût. En outre, elle eut une vision de billets de chemin de fer et de vêtements neufs pour chacun de noirs.

— Ils seraient tous enchantés de venir, répondit-elle, mais j'ai peur qu'ils ne fassent craquer les murs même de la Maison Blanche !

— Jamais de la vie ! dit Mr. Hoover. Nous serons très heureux de les avoir.

Maman pensa qu'un compromis serait possible.

— Et si je vous amenais seulement les six garçons ?

— Les six garçons, ce sera très bien, agréa Mr. Hoover charitablement. Pourquoi ne leur téléphonez-vous pas immédiatement ? Venez. Je n'accepterai pas de refus.

On mit un téléphone dans les mains de Maman et elle appela Montclair. Frank, justement en vacances à ce moment-là, répondit.

— J'ai une grande nouvelle pour vous ! lui dit Maman sous les regards rayonnants des Hoover. Le Président a eu la grande amabilité de vous inviter, tous les garçons, à une réception à la Maison Blanche.

Elle boucha le micro avec sa main et se tourna vers les Hoover.

— J'imagine la tête qu'ils font !

— Pour l'amour du Ciel, grogna Frank, vois donc si tu peux nous épargner ça !

— Je ne peux pas, dit Maman. J'ai essayé, mais je ne peux pas ! Je ne peux pas croire que ce soit vrai, moi non plus !

— Je n'ai aucune envie d'amener tous les gosses jusque-là ! gémit Frank. D'ailleurs, j'ai un rendez-vous pour presque tous les jours de mes vacances.

— Il faudra l'éviter, chéri. Il faut éviter de dire la nouvelle trop brusquement aux autres pour qu'ils ne fassent pas sauter de joie le plafond. Les Hoover sont à côté de moi, tu te rends compte !

— Nom d'un chien ! dit Frank un tout petit peu plus bas seulement. Excuse-moi... Nous sommes faits, hein ?

— Certainement, dit Maman. Nous le sommes tous. Ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours.

Maman expliqua à Frank qu'elle avait à faire à Washington et ne pourrait pas retourner à Montclair pour surveiller leurs préparatifs. Il leur faudrait mettre leur meilleur costume et naturellement des chemises blanches et des souliers noirs. S'ils prenaient un train de bonne heure, le matin, ils arriveraient à Washington à l'heure du déjeuner. Maman les attendrait à l'hôtel et ils pourraient monter dans sa chambre pour se rafraîchir avant la réception.

Bill, qui était maintenant à l'école Supérieure et qui avait la charge du compte en banque, retira assez d'argent pour couvrir les frais de trois billets entiers et de trois demis pour Washington aller et retour. Cela coûtait cher et Bill et Frank pensèrent tous deux que ce serait meilleur marché d'y aller en voiture. Ils étaient sûrs qu'une fois arrivés à Washington, et quand ils auraient expliqué à Maman l'économie réalisée, elle les approuverait.

Les deux aînés des garçons et Martha possédaient une Ford modèle T. Le véhicule était déjà vieux quand ils l'avaient acquis pour vingt dollars et il avait encore vieilli d'une façon appréciable avec ses nouveaux propriétaires. La voiture n'avait ni toit ni ailes. La carrosserie était peinte en argent comme un aéroplane. Une bande

rouge haute de six pouces, assez maladroitement appliquée, courait tout autour, à mi-distance du châssis et du haut des portières à la manière d'une ligne de flottaison. Il fallait deux hommes pour mettre le moteur en marche, l'un tournant la manivelle et agitant un fil de fer terminé par une boucle relié au carburateur, l'autre assis au volant retardant l'embrayage tant que le moteur toussait. Mais les trois propriétaires avaient travaillé longtemps sur la mécanique et l'on pouvait compter sur elle. Elle ronronnait comme un chat, un peu plus fort seulement.

Il n'était pas douteux que la voiture était capable de faire le voyage jusqu'à la capitale. Pour plus de sûreté cependant une pompe, un vilebrequin, un cric et divers instruments avaient été empilés sous les banquettes. Et les garçons jugèrent prudent aussi de partir avant l'aube.

La veille du grand jour, Frank fit une répétition en costumes pour être sûr que la délégation avait les vêtements convenables. Tous les garçons, excepté Frank, possédaient des complets de serge bleu marine. Frank avait repassé le sien à Bill l'automne précédent et l'avait remplacé par un complet à la mode des étudiants acheté à un magasin près de son école.

Le vêtement avait des épaules rembourrées, une taille de guêpe, vingt-trois pouces de largeur de pantalon et un veston croisé à larges revers. Il était d'une couleur qui tenait le milieu entre le jaune et le marron sans être tout à fait l'un ni tout à fait l'autre. Le tissu en était aussi lourd et aussi poilu qu'une couverture militaire. Il avait coûté vingt-huit dollars et Frank en était immensément satisfait. À sa consistance, il était évident que le complet était inusable. Et ce fut cet aspect de la question qui frappa les autres garçons quand Frank le revêtit pour la répétition.

— Seigneur Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Bill quand son frère entra dans le salon. J'espère que tu n'as pas jeté l'étiquette ! Enlève-le vite avant de l'avoir abîmé.

— Que lui reproches-tu ? demanda Frank blessé.

— Si c'est pour une fête comme au cirque, demanda Bob qui avait neuf ans, est-ce que je peux mettre mon costume de cow-boy ?

Bill soupesa le tissu.

— Quand tu choisis quelque chose de léger que tu porteras toi-même, c'est ton affaire. Mais quand tu achètes quelque chose d'aussi solide que ça, tu es supposé m'emmener avec toi.

— Tu veux dire, ajouta Fred, qu'il est supposé nous emmener tous avec lui ! Nous le porterons les uns après les autres jusqu'à Bob.

— Je me moque bien de votre goût de gosses, dit Frank. Cette ville retarde de combien de temps sur la mode ? Cette couleur est ce qu'il y a de plus nouveau à Michigan.

— Ça ressemble, dit Bob, à ce qui arrive à un pot de moutarde quand on oublie de mettre le couvercle.

— Jamais de la vie, dit Frank. Mêlé-toi de ce qui te regarde. On m'en a fait des tas de compliments là-bas.

— Tu l'as déjà porté ! dit Bill avec désolation. Tu ne pourras pas le rendre ?

— Je l'ai porté à toutes sauces.

— Comment se fait-il que je ne l'aie pas vu dans ton armoire quand tu as déballé tes affaires ?

— Parce que je te connais, dit Frank, voilà pourquoi ! Chaque fois que j'ai un costume neuf, la première chose que tu fais est de me l'emprunter et de faire tomber quelque chose dessus.

— S'il fait tomber de la moutarde, insista Bob, tu n'auras pas besoin de t'en faire une fois que ce sera sec !

— Et il pèle, aussi ! s'écria Bill, ôtant un poil de sa manche en serge bleue qu'il avait frottée contre Frank. Tu vas recouvrir entièrement Mr. Hoover de poils jaunes.

— Je n'ai l'intention de me frotter à personne, répliqua Frank. Il pèle un peu, je l'admets, mais c'est parce qu'il est encore presque neuf.

— N'importe pas que j'entrerai dans le salon avec toi, l'avertit Bill. Je n'ai pas envie de voir tous les ministres et le Corps Diplomatique enjamber les tas de poils que tu auras déposés tout le long du chemin depuis le portique du Sud jusqu'au salon Bleu !

— Penses-tu que tout le poil sera parti quand le costume m'arrivera ? demanda Bob avec inquiétude.

— J'en doute, répondit Bill. Mais je te promets une chose, je ne contribuerai jamais, pour ma part, à lui en faire perdre un seul !

*

* *

Ils crevèrent deux fois entre Montclair et Philadelphie, mais les garçons réparèrent et le moteur marcha bien. Frank essayait de rattraper le retard de leurs deux pannes quand, un peu avant Baltimore, un agent à motocyclette les arrêta pour excès de vitesse.

— Je vous félicite d'avoir pu amener cette ferraille depuis New Jersey ! dit-il, inscrivant sur son carnet le numéro de la voiture. Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, je n'aurais jamais cru que vous puissiez faire du soixante à l'heure avec cet instrument !

— Nous pouvons faire du soixante-dix en côte, proclama Bob fièrement. Frank et Bill ont manigancé quelque chose qui fait tourner le moteur plus vite.

— Tais-toi ! murmura Bill en se penchant vers Bob et lui tapant sur les doigts. Tu veux nous faire mettre tous en taule.

— En taule ? ricana Jack, je voudrais bien voir ça ! Nous ne supportons rien de personne, compris ? Rien de personne !

Bill lui tapa sur les doigts à lui aussi.

— Du soixante-dix vraiment ? dit le policeman ajoutant une note sur son calepin.

Il regarda les pneus rapiécés, usés jusqu'à la chambre à air.

— Qu'est-ce que vous cherchez, mon gars ? demanda-t-il à Frank.
À tuer tous ces gosses ?

Frank en était au point de penser que les tuer était en effet une suggestion à retenir. Mais il secoua la tête, avala sa salive et se demanda comment Maman pourrait expliquer aux Hoover que ses fils étaient empêchés d'assister à leur réception parce qu'ils étaient en prison.

— Et jusqu'où pensez-vous aller comme ça ?

— Nous allons à Washington, Monsieur l'officier.

— Pourquoi allez-vous à Washington ?

Frank réfléchit une seconde et pensa que la vérité n'était peut-être pas l'explication la plus plausible.

— Pour rien de particulier, dit-il, une excursion, si vous voulez.

— Allons-donc, dis-le lui ! s'écria Jack avec mépris. Ne te laisse pas intimider comme ça !

Bill lui donna un nouveau coup sur les doigts.

— C'est cela, dites-le moi donc, ordonna l'agent.

Frank se résigna.

— Très bien ! Nous allons voir le Président Hoover.

— J'aime les garçons sages, surtout quand ils sont bien habillés, dit le policeman lorgnant le complet de Frank. Je suppose que le Président vous a invités personnellement à prendre le thé à la Maison Blanche ? Aucun doute là-dessus.

Frank opina de la tête, sans assurance.

— Rien de personne, répéta Jack du fond de la voiture, mettant ses mains au-dessus de sa tête pour essayer d'éviter les tapes de Bill.

— C'est vrai, je vous le promets, affirma Frank avec désespoir. Nous avons crevé deux fois et nous sommes en retard.

Le policeman pointa un doigt vers Jack.

— Vous, dit-il, répondez-moi. Est-ce vrai ? Allez-vous voir le Président ?

— Pas le Président tout seul, répondit Jack. Mrs. Hoover aussi et quelques juges de la Cour Suprême.

Le policeman contempla la voiture, la peinture genre aéroplane, la ligne de flottaison rouge vif. Il nous regarda l'un après l'autre, Frank, Bill et Fred, tout grasseyés d'avoir changé les pneus, Dan pâle et au bord du mal de mer, Jack et Bob fripés et salis.

— C'est possible que vous disiez la vérité, après tout, dit-il enfin. Et comme le Président n'a pas souvent l'occasion de rigoler, je ne veux pas le priver de celle-là ! Filez, mais pas à plus de quarante-cinq à

l'heure.

*
* *

Il faisait beau quand les garçons avaient quitté Montclair. Le ciel était couvert à Baltimore et, entre Baltimore et Washington, il commença à pleuvoir. Tout le monde était transpercé quand Frank arrêta la voiture devant l'hôtel de Maman.

La famille de Joad elle-même ne fut jamais accueillie de plus d'imprécations par un portier d'hôtel. Celui-ci ne permit à personne de descendre jusqu'à ce que Frank lui eût promis de parquer la voiture un pâté de maisons plus loin.

Maman était assise dans un fauteuil, lisant et tricotant, quand les garçons entrèrent dans sa chambre. Elle s'était déjà changée et apprêtée pour la réception.

— Oh ! Oh ! Oh ! fit-elle en nous voyant.

— Tout est de ma faute, Maman, lui dit Frank aussitôt. J'ai cru que ce serait moins cher et plus agréable de venir en auto.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, dit Maman. Viens ici, Dan. Tu es pâle comme un linge. Tu ne te sens pas bien, mon chéri ?

Dan lui expliqua qu'il avait eu le mal de mer, comme presque toujours en voiture, mais qu'il se sentait revivre depuis qu'il avait mis le pied sur la terre ferme.

Alors maman sourit et nous embrassa.

— Je me suis fait du mauvais sang pendant un moment, dit-elle. Êtes-vous vraiment venus de Montclair jusqu'ici dans cette espèce de chose grise ? M. Lindbergh va être jaloux !

Frank lui dit qu'il était désolé que nous fussions trempés au point de ne pouvoir aller à la réception. Mais Maman affirma que nous ne pouvions pas ne pas y aller et qu'elle espérait pouvoir nous sécher à temps.

— Vous aurez tous bonne allure quand vous serez secs, ajouta-t-elle, excepté... Qu'est-ce qui est arrivé à ton costume, Frank ? Est-ce que la pluie l'a fait déteindre ?

— Il est toujours comme ça, dit Bill aigrement.

Frank prit un air boudeur.

— Il n'a rien d'extraordinaire, dit-il. C'est la dernière mode !

Maman n'en doutait pas, naturellement. Elle défit son lit et distribua les draps et les couvertures aux garçons qui passèrent dans la salle de bain pour ôter leurs vêtements et s'assirent en rond, couverts de cette literie, en attendant leur tour d'entrer dans la baignoire. Maman appela le bureau de l'hôtel et s'arrangea pour qu'on lui montât un fer et une planche à repasser dans sa chambre et qu'on fît sécher les souliers près de la chaudière.

— Ah ! ajouta-t-elle comme si elle se souvenait soudain d'avoir

oublié quelque chose, faites-moi donc aussi monter un journal, je vous prie.

Après avoir installé la planche à repasser, Maman se mit à l'ouvrage et sécha le linge, les chaussettes, les chemises et les complets. Elle garda celui de Frank pour la fin. Quand elle eut repassé la veste et le gilet et qu'elle eut presque achevé le pantalon, elle s'arrêta pour téléphoner au bureau qu'on remontât les souliers.

Une affreuse odeur de laine brûlée se répandit dans la chambre !

— Dieu ! s'écria Frank, mon pantalon !

Maman lâcha le téléphone et courut à la planche à repasser.

— Eh bien, j'en ai fait de belles ! s'exclama-t-elle. J'ai brûlé ton beau pantalon.

— Chouette ! dit Fred en souriant.

Mais Frank paraissait inconsolable.

— Il est perdu ! Je ne pourrai plus jamais le mettre.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi maladroite !

Maman regarda sa montre.

— Nous avons encore cinquante minutes ! C'est plus qu'il n'en faut pour t'acheter un nouveau costume.

— Crois-tu que nous pourrions en trouver un d'un tissu aussi épais ? demanda Frank.

— Je l'espère. C'est une chance que j'aie fait monter un journal. Nous allons pouvoir regarder s'il y a des soldes quelque part.

— Tiens ! dit Frank soupçonneux. C'est singulier cette histoire de journal ! Es-tu certaine que ce soit seulement une chance ? Tu n'as pas brûlé mon pantalon exprès, je suppose ?

— Pour l'amour du ciel, dit Maman en riant, penses-tu que je vous achète des costumes neufs par plaisir ? Et que je sois de nature destructive ?

Les souliers remontèrent de la chaudière. Avec Frank tirant inconsciemment sur sa veste pour cacher le trou en forme de coin de son pantalon, Maman et les autres allèrent à pied jusqu'à un magasin qui annonçait des soldes de vêtements. Frank trouva un complet de tissu presque aussi lourd que l'ancien mais d'une coupe un peu plus conservatrice et bleu foncé au lieu de jaune moutarde. Bill lui-même voulut bien admettre qu'il était élégant.

Ils s'arrêtèrent pour faire cirer leurs souliers et prirent un taxi.

— À la Maison Blanche, je vous prie, dit Maman.

Elle paraissait aussi sereine et aussi impeccable que lorsque les enfants étaient arrivés à l'hôtel.

Les garçons se tinrent admirablement en attendant leur tour dans la file des invités. Mais quand Bill vit un certain monsieur prodigieusement digne et barbu, il chuchota à sa mère, plein d'excitation :

— Dis donc, est-ce que ce n'est pas Charles Evans Hughes ?

Le chef suprême de la Justice, entendant prononcer son nom, se tourna vers Bill et inclina le buste cérémonieusement.

— Bonjour, Monsieur, dit-il, et Madame.

Si c'était là la manière de se comporter à la Maison Blanche, les garçons entendaient bien ne pas se laisser surpasser. Tous les six inclinèrent le buste d'un même geste et dirent : « Bonjour, Monsieur ! »

Le Président et Mrs. Hoover furent cordiaux et hospitaliers.

— Ils ont absolument l'air de sortir d'une boîte, dit Mrs. Hoover. Je n'aurais jamais cru que d'aussi jeunes garçons pussent être ainsi tirés à quatre épingles !

Elle se tourna vers Frank.

— Vous êtes l'aîné, n'est-ce pas ?

Frank dit « oui, Madame ».

— Alors je pense que c'est vous qui avez surveillé tout le monde pendant le voyage et que c'est vous que je dois réellement complimenter que vous ayez tous l'air de sortir d'une boîte !

Frank dit « merci, Madame ». Ils saluèrent d'une inclinaison du buste et suivirent la file.

*

* *

Maman avait fait le projet de rentrer par le train l'après-midi même, mais bien qu'elle se fût toujours arrangée auparavant pour éviter le modèle T, elle se permit cette fois de monter dedans et de rentrer elle aussi en voiture.

Le ciel s'était éclairci et la température était douce. Frank conduisit la Ford à un quarante-cinq à l'heure de père de famille et il n'y eut aucun ennui du côté des pneus. Ils s'arrêtèrent à Baltimore pour dîner et quand ils ressortirent du restaurant les étoiles brillaient calmement dans un ciel pacifique.

Maman soupira de contentement.

— Eh bien, ce n'est pas désagréable du tout. Il va falloir que je me laisse conduire par vous, mes enfants, dans tous mes déplacements.

Ils se mirent à chanter quelques-uns des airs que Maman leur avait appris quand ils étaient plus jeunes, *Old Black Joe*, *Clementine*, *Backward Turn Backward Oh Time in thy Flight*.

À une demi-heure de Baltimore, une sirène retentit et un policeman à motocyclette vint rouler près d'eux bord à bord.

— Comment était ce thé à la Maison Blanche ? hurla le policeman pour dominer le bruit des deux moteurs.

— Parfait, répondit Frank, hurlant, lui aussi.

— Comment va le gosse qui avait mal au cœur ?

— Très bien, assura Dan.

— Et celui qui ne veut rien supporter de personne ?

— Okay, sourit Jack.

Le policeman mit les gaz pour les dépasser.

— Seigneur, je ne sais pas comment vous arrivez à cela, mes enfants ! s'écria Maman.

Ils lui demandèrent ce qu'elle voulait dire.

— Comment ? Le chef de la Cour Suprême s'incline pour vous saluer. Le Président et sa femme font attendre une file d'invités pour bavarder avec vous et vous vous faites des amis des policemen tout le long du chemin de Montclair à Washington ! J'ai certainement de la chance d'avoir de tels fils !

Les garçons eurent la bonne grâce de penser qu'il se pouvait que leur mère eût un préjugé favorable à leur égard.

XIX

MAMAN Y ÉTAIT

CEUX DE NOUS QUI ÉTAIENT au collège voyaient habituellement Maman trois ou quatre fois par semestre, quand ses conférences ou ses affaires l'amenaient dans la contrée.

Parfois elle faisait une conférence au collège même et s'arrangeait pour avoir un jour de liberté à nous consacrer. Parfois sa conférence était donnée dans une ville voisine et il nous était possible de manquer une classe, d'aller l'écouter et de la voir après à son hôtel.

Maman connaissait la plupart des directeurs et de nombreux professeurs dans les divers collèges où nous étions ; elle connaissait aussi l'endroit où l'on établissait les camps, leur surnom et la topographie de la ville.

C'était presque décevant pour un étudiant aux yeux neufs, tout fier de faire visiter à sa mère un établissement dont il était sûr qu'il l'émerveillerait par ses traditions particulières et son modernisme, de découvrir qu'elle en savait plus long sur son université qu'il n'en savait lui-même.

Nous choissions nous-mêmes nos collègues, mais dans la plupart des cas, Maman nous y avait précédés. Elle était diplômée d'une douzaine ou plus d'institutions, y compris celle de Michigan où Anne, Frank et Jane prirent leurs grades ; celle de Smith où étaient Ernestine et Lillian ; celle de Rutgers, section masculine de l'école des Filles de New Jersey, où était Martha ; celle de Purdue, où était Bill et celle de Brown, où était Fred.

Ajoutons pour être complet que Dan obtint ses grades à l'université de Pennsylvanie, Jack à celle de Princeton et Bob à celle de North Carolina.

Maman n'envoyait jamais directement de chèques pour payer nos pensions. Au début de l'année elle nous confiait à nous-mêmes une somme assez importante pour payer les frais et toutes nos dépenses personnelles. Quand nous prenions notre propre chéquier et payions l'économe, nous comprenions mieux, pensait-elle, qu'il fallait apprendre quelque chose pour notre argent. Le fait est que nous réussîmes tous parfaitement au collège.

Maman prenait souvent la parole à Purdue, dans le West

Lafayette, Indiana, où Bill était inscrit. Purdue allait ouvrir un laboratoire d'étude du mouvement et Maman devait y devenir professeur d'organisation. Son intention était de superposer ce nouveau travail à tous ceux qu'elle assumait déjà et de venir une fois par mois de Montclair pour une semaine environ d'enseignement.

Une certaine fois que Maman était à Purdue, on lui demanda inopinément de parler devant une classe à laquelle Bill appartenait. Bill n'en savait rien. La classe avait lieu à huit heures du matin et il avait justement choisi ce matin-là pour faire la grasse matinée.

Le professeur apprit aux étudiants la chance qu'ils avaient d'avoir parmi eux un ingénieur distingué, la doctoresse Lillian Gilbreth. Il s'honorait de compter justement au nombre de ses élèves un fils de la doctoresse Gilbreth qui marcherait certainement un jour sur la trace de sa mère.

Le professeur toussa pour s'éclaircir la voix et commença à faire l'appel des élèves. Tout le temps que dura l'appel depuis les A jusqu'aux G, Maman chercha Bill des yeux. Elle était sur une estrade et sa chaise était à côté de celle du professeur.

— Gibles, dit le professeur.

— Présent.

— Gilbert.

— Présent.

— Gilbreth.

Il y eut un silence embarrassant. Maman rougit et cessa de chercher du regard. Le professeur leva le nez, s'éclaircit encore une fois la voix d'une manière réprobatrice et répéta plus fort :

— Gilbreth.

Un certain nombre de camarades de Bill comprirent la situation et pensèrent qu'il fallait venir à la rescousse.

— Présent, répondirent une douzaine de voix de différents points de la salle.

Le professeur posa sa liste et regarda Maman froidement. Il ne dit mot mais elle comprit que ce regard était destiné à lui faire comprendre qu'il avait une tâche pénible, dont la moindre n'était pas d'avoir Bill comme élève.

Puis il contempla sévèrement l'auditoire, cherchant les coupables qui avaient répondu à la place de Bill.

— Il paraît, dit-il d'un ton sarcastique, qu'il y a un grand nombre de Gilbreth ici aujourd'hui !

Maman avait retrouvé son aplomb et elle lui adressa son plus aimable sourire.

— La famille entière, dit-elle gaîment. C'est charmant !

Le professeur, qui n'avait pas vu Bill aussi souvent qu'il l'aurait voulu durant le semestre, ne trouvait pas du tout que ce fût charmant.

Il mouilla son crayon et marqua ostensiblement un gros zéro en face du nom de Bill.

— Goldsmith, dit-il ensuite d'une voix coupante, continuant l'appel.

Bill passa l'après-midi et la soirée avec Maman et ne vit aucun de ses camarades de classe de toute la journée. Maman ne fit aucune allusion à sa conférence du matin et ne lui dit pas qu'elle savait qu'il avait manqué le cours. Elle pensait qu'il était assez grand pour savoir ce qu'il faisait et qu'avoir l'air de le surveiller lui ôterait le sens de ses responsabilités.

Elle lui expliqua longuement cependant où en étaient ses études du mouvement concernant les personnes physiquement estropiées afin de les aider à trouver un travail dans l'industrie. Bill s'y intéressa et Maman lui montra ses notes, ses photographies et ses diagrammes sur le sujet.

Bill était un peu en retard, mais présent, à la classe du lendemain. Il se glissa à sa place juste au moment que le professeur finissait d'appeler les C et tout à fait installé quand il arriva au G et finalement au nom de Gilbreth.

L'appel terminé, il annonça aux élèves qu'il allait leur donner une interrogation écrite.

— Je ne doute pas que vous ayez tous grandement profité de la visite que nous avons eue hier, dit-il. Aussi vais-je vous demander aujourd'hui de me faire un petit résumé exposant les points principaux de la causerie que vous avez entendue.

Bill n'était pas très à son aise et regretta de n'avoir pas manqué la classe une fois de plus. Il poussa du coude son voisin.

— Qui ce vieux fou a-t-il traîné ici hier ? demanda-t-il du coin des lèvres.

— Est-ce que tu te fiches de moi ?

— Non. Je n'y étais pas. J'ai fait la grasse matinée.

— La grasse matinée ! C'était ta propre mère, espèce de bourrique !

— Aïe !

Bill s'effondra sur son siège. Il aurait souhaité disparaître à travers le plancher.

Tout le monde s'était mis à écrire autour de lui. On n'entendait que le grattement des plumes et le bruissement des feuilles de papier qu'on tournait. Bill espérait que personne ne remarquerait qu'il était le seul à ne rien faire.

Il poussa de nouveau le coude de son voisin.

— Est-ce que tu consentirais à dire à la bourrique de quoi sa mère a parlé ?

— L'étude du mouvement chez les estropiés.

— Merci, dit Bill en souriant.
Et il commença d'écrire lui aussi.

XX

PYGMALION

CHAQUE ANNÉE OU PRESQUE, nous avions un nouveau diplôme d'études secondaires, un nouveau diplôme d'Université, et un mariage. Vers le milieu de 1930, tous les enfants jusqu'à Lillian s'étaient mariés et avaient leur propre maison. Et la plupart des jeunes ménages avaient des enfants.

Fred et Dan étaient au collège, Jack et Bob à l'École Supérieure et Jane était sur le point d'entrer en dixième – c'est-à-dire en première année d'École Supérieure selon le système alors en usage à Montclair.

Il y avait le New Deal dans le pays et un New Deal à la maison, dont Jack avait la charge quand Maman n'était pas là.

Le New Deal à la maison était dû principalement à l'absence de Tom. Le pauvre était à l'hôpital, souffrant d'une maladie de cœur, et toute chaleur, toute animation avait déserté la cuisine. Les règlements concernant la nourriture et les jeux de Seize – le chat d'alors – et les défenses d'entrer en l'absence de Tom avaient été suspendus.

C'était maintenant une vigoureuse négresse qui faisait les repas et tout ce que Maman lui laissait faire de ménage. Maman avait toujours été convaincue que quiconque travaillait pour elle en faisait trop, à tel point qu'il était parfois difficile de dire qui des deux travaillait pour l'autre.

Le résultat était une véritable course entre elle et l'énergique servante à qui ferait les lits la première ou balaierait les étages. Comme toutes deux étaient des lève-tôt, la course finissait souvent par un *dead-heat*, Maman faisant le côté d'un lit encore chaud que la négresse faisait de l'autre.

— Vous avez assez à travailler sans faire les lits, disait Maman à la domestique qui insistait pour qu'elle s'assît et se reposât un peu. Cet exercice est exactement celui qui me convient. J'aime me remuer avant d'aller en ville.

Au dîner, Maman subtilisait les assiettes aussitôt que les enfants avaient avalé leur dernière bouchée et les emportait à l'office pour les laver et les essuyer, pendant que la bonne finissait de manger dans la cuisine. Si bien que les enfants, ne sachant plus où la poser, à moins de la mettre sur la nappe, restaient la fourchette en l'air jusqu'à ce que

Maman revînt.

— La domestique peut avoir envie d'aller au cinéma ou ailleurs, expliquait Maman en enlevant les couverts.

Entre elles deux, les enfants étaient débarrassés des corvées que nous nous étions tous partagées autrefois.

Maintenant qu'il n'y avait plus de petits dans la maison, le système par lequel chacun des aînés était responsable d'un plus jeune n'avait plus de raison d'être, non plus que les emplois du temps dans les salles de bain. Les disques de français et d'allemand s'étaient usés ou cassés et Maman ne les avait jamais remplacés. Quand les membres mariés de la famille venaient en visite, ils ne se gênaient pas pour dire qu'ils n'avaient pas eu une jeunesse aussi facile et que les trois derniers allaient être gâtés.

Mais Maman, faisant sauter un de ses petits-enfants sur ses genoux, répliquait qu'elle n'était pas sûre que ce petit personnage fût élevé comme il fallait, lui non plus. On le couvait trop, d'abord et elle ne trouvait pas qu'il eût très bonne mine. Les nouvelles méthodes étaient peut-être excellentes, mais...

Nous savions bien qu'elle jouait la comédie, parce qu'elle riait toujours elle-même des grand-mères qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas et qu'elle était réellement convaincue que les méthodes nouvelles donnaient des bébés plus beaux et plus forts. Mais elle s'arrangeait pour dépasser son point de vue.

Nous commençons à nous demander, voyant comment Maman élevait les trois derniers, si elle avait toujours entièrement approuvé le système mécanisé de Papa. Un certain nombre des règles instituées par lui avaient été rendues nécessaires parce que la famille était très nombreuse. Et peut-être Maman avait-elle continué d'appliquer les autres, jusqu'à ce qu'elles disparussent d'elles-mêmes, parce qu'elle ne voulait pas démentir Papa.

Elle paraissait se rapprocher, si possible, encore plus que des autres, de ses trois derniers enfants. Mais nous pensions que la maison devait lui sembler vide. Elle était bien obligée d'envisager que Jane s'en irait à son tour au collège dans un peu plus de trois ans et, qu'après cela, il ne resterait personne auprès d'elle.

Nous nous demandions ce qu'elle ferait dans la grande vieille maison pleine de tant de souvenirs. Elle ne pourrait y rester seule naturellement. Mais nous étions certains qu'elle ne voudrait jamais la vendre. Elle avait dit aussi et répété qu'elle ne vivrait jamais chez quelqu'un d'autre, même chez l'un de ses enfants.

Franchement, nous nous tourmentions à cause de Maman.

*

* *

Les quatre plus jeunes garçons voulaient être certains que Jane

aurait du succès quand elle entrerait à l'école Supérieure. La dernière des Gilbreth, pensaient-ils, devait battre le record de la « popularité » et le conserver au moins jusqu'à ce que la génération suivante assurât la relève.

L'ère des socquettes était commencée, après une décade de robes d'après-midi habillées, de talons pointus et d'ondulations permanentes.

Il fallait que Jane fût du dernier bateau.

À beaucoup d'égards, elle était ce que Martha avait été. Grande pour son âge, ne se rendant pas compte qu'elle s'était développée, elle se contentait de s'habiller avec les défroques de Lillian. Elle avait aussi l'habitude de se laisser tomber n'importe comment sur les sièges et d'écarter les genoux aussi largement que possible. Mais elle commençait à s'intéresser aux garçons et elle prêta une oreille complaisante aux conseils de Fred, Dan, Jack et Bob.

Fred et Dan, étant au collège, parlaient avec autorité, et ils furent les premiers à dresser Jane pour l'école Supérieure. Pendant l'été, ils commencèrent à lui indiquer ce qu'il faudrait qu'elle portât à la rentrée.

— Tout ce que tu as là est démodé, dit Fred. Il n'y a plus que les vieilles noix pour s'habiller comme ça. Il faut que tu aies des souliers avec piqûres sellier, des sweaters, des jupes et des socquettes qui ne montent pas plus haut que la cheville.

— Je ne veux pas m'habiller comme une petite fille ! gémit Jane. Je peux quand même mettre autre chose pour aller à l'école Supérieure, tu ne crois pas, Maman ?

— Tes frères savent généralement de quoi ils parlent, dit maman sans se compromettre.

— Lillian a une robe de soie qu'elle veut bien me donner et je pensais en avoir d'autres pareilles, dit Jane avec une moue.

Dan prit un ton autoritaire.

— Tu feras ce que nous te dirons ! Ces robes de soie sont périmées. Les filles du collège s'habillent comme te le dit Fred. Il faut que tu sois l'une de celles qui lancent la mode à l'école Supérieure.

— La première impression que tu y feras décidera de ta popularité, opina Jack. À la rentrée, les garçons des grandes classes sortent par la porte principale et donnent la cote aux nouvelles.

Jane devrait donc laisser pousser ses cheveux et se coiffer comme un page ; éviter de se jeter sur les sièges comme si elle jouait aux statues et n'avoir aucun maquillage, sauf un peu de rouge à lèvres.

Fred observa attentivement le visage de sa sœur.

— Du rouge foncé, dit-il, c'est ça qu'il te faut. N'est-ce pas, Dan ?

— Rouge foncé, approuva Dan, et pas trop.

— Mais, Maman m'avait dit que je pourrais me maquiller autant

que je voudrais ! Je ne comprends rien à vos histoires. Est-ce que c'est Maman qui vous a chargés de vous occuper de tout ça ?

Maman protesta.

— Je n'y suis pour rien. Je n'approuve pas le maquillage, mais toutes les filles que je vois dans les écoles sont peinturlurées comme des indiennes. Si c'est à ça que tu veux ressembler, ça te regarde. Moi je m'en moque !

— Tout ce que font les autres à l'école est vieux jeu, expliqua Fred. C'est ce que nous essayons de te faire comprendre. Veux-tu ressembler à une vieille noix ?

Jane affirma que si elle devait ressembler à une noix, elle préférerait que ce ne fût pas à une vieille.

Dan lui enseigna ensuite comment elle devait s'asseoir. Il marcha avec une affectation et une nonchalance feinte vers une chaise, se retourna en balançant les hanches, se haussa sur la pointe des pieds, s'assit enfin gracieusement les genoux rapprochés et se trémoussa comme s'il arrangeait les plis d'une jupe imaginaire.

— C'est ce petit mouvement de la fin qui les « pince » ! expliqua-t-il. Tu fais comme si les hommes n'existaient pas, mais en réalité tu es tout le temps en scène. Ce sont des petits trucs comme ça qui font valoir le capital d'une fille.

Jane essaya de l'imiter, mais ne réussit pas à satisfaire ses frères. Elle recommença. En vain.

— Ne saute pas comme si quelqu'un avait laissé une épingle à chapeau sur ta chaise ! grogna Dan. Je crois que c'est sans espoir. Est-ce que tu ne sais pas te déhancher d'une façon plus féminine ?

Jane s'énervait.

— J'ai fait exactement comme toi. Toi aussi, tu as sauté comme s'il y avait quelque chose sur la chaise. Tu ne trouves pas, Maman ?

Maman s'était assise dans un coin. Elle était trop absorbée par son livre pour répondre.

— Je ne prétends pas le faire exactement comme il faut, cria Dan, tout ce que je peux, c'est te donner une idée de la chose. Les filles n'ont donc pas le moindre instinct ?

— Si elles en ont, dit Jane en colère, c'est la première fois que j'en entends parler. Et je ne t'écouterai pas si tu cries. Et je ne m'habillerai pas non plus comme tu le dis.

Elle traversa la pièce, prit un magazine et s'assit près de Maman, se tortillant pour arranger rageusement sa jupe.

— Voilà, Jane ! s'écria Fred. C'est ça, exactement ça !

— Exactement quoi ? demanda Jane boudeuse. J'en ai plein le dos de vous tous !

— Exactement ce que tu viens de faire en arrangeant ta jupe.

— Je n'ai rien fait du tout ! J'ai fait ça !

Elle refit le même geste et Dan approuva.

— C'est du tout cuit !

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Tout le monde sait faire ça !

Assez satisfaite d'elle-même, elle rejoignit les garçons pour continuer à s'instruire.

*

* *

Les débuts de Jane à l'école Supérieure après cela furent un succès et Jack et Bob l'informèrent qu'elle avait passé victorieusement l'épreuve du jour de rentrée. Elle était seule, avec une poignée d'anciennes, à porter les vêtements de l'ère commençante. Mais il était admis que cette poignée-là lançait la mode et on ne pouvait pas douter que le style nouveau triompherait.

Fred et Dan retournèrent à leurs collèges de Brown et de Pennsylvania et Jack et Bob continuèrent l'éducation de leur plus jeune sœur.

Elle saurait être amie avec tout le monde, même les « vieilles noix » et les professeurs. Elle saurait appeler par leurs noms toutes ses condisciples quand elle les croiserait. Elle saurait être une bonne élève sans donner la sensation de travailler trop et elle aurait le visage, les mains et les ongles nets, même si cela exigeait qu'elle allât au lavabo entre chaque classe.

— Rien n'est pire qu'une fille peu soignée, lui dit Jack. Aussi ne crois pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas quand je te rencontrerai à l'école, si je te dis d'aller te laver. Je te le dirai à mi-voix.

— Et les garçons qui n'ont pas l'air soigné ? demanda Jane.

— Bob et moi avons toujours l'air de sortir d'une boîte ! répondit Jack avec un sourire entendu.

— Je n'en sais rien, dit Jane, mais si c'est vrai, vous devriez le faire proclamer au tambour !

Jack lui donna une bourrade joyeuse.

— Personne ne fait attention aux garçons, lui dit-il, et personne ne se soucie qu'un garçon soit populaire ou non.

Jane pensait parfois que tout cela lui donnait plus de mal que cela ne valait, surtout quand ses deux frères lui dirent qu'elle ferait bien de maigrir un peu et qu'elle supprima le dessert de ses repas. Mais elle devait reconnaître qu'ils avaient eu raison quant à la façon de s'habiller et cela lui donnait confiance pour le reste.

Elle commença bientôt à être invitée au cinéma le soir, pendant le week-end. Maman ne disait rien et Jack et Bob étaient plutôt fiers. Ils entendaient cependant que personne ne prît une fausse idée de ce qu'était leur sœur, et ils lui fixaient toujours l'heure à laquelle elle

devait être rentrée. Pour éviter tout malentendu, ils le disaient également à ses flirts. Et quand les flirts voyaient la taille des frères aînés et étaient prévenus qu'ils l'attendaient, il y avait peu ou point de discussion.

Jane se plaignit à sa mère.

— Même Cendrillon pouvait rester dehors jusqu'à minuit ! Et Jack et Bob exigent qu'on me ramène à onze heures et demie.

— Ton père n'aurait jamais laissé Anne sortir seule le soir sans l'accompagner comme chaperon, lui disait Maman pour la consoler. Tu ne te doutes pas de la chance que tu as d'avoir des hommes d'un esprit aussi libre dans la famille !

— Bonsoir ! s'écria Jane, c'était l'ancienne génération, les temps sont changés.

La première soirée dansante de l'école fut organisée par les anciens et les juniors pour les vacances du Thanksgiving Day. Les filles du dixième grade n'y étaient généralement pas conviées. En fait, aucune des Gilbreth ne l'avait été avant d'être devenue junior. Mais la « popularité » exceptionnelle de Jane porta ses fruits et elle fut invitée à la fois par un junior et par deux anciens. Ses frères lui dirent d'accepter l'invitation du junior puisqu'elle l'avait reçue en premier. « Tout le monde le saurait, lui dirent-ils, si tu refusais une invitation antérieure pour en accepter une autre après. »

Fred et Dan étaient à la maison à ce moment-là pour les vacances et ils décidèrent d'accompagner leurs plus jeunes frères à la soirée pour être sûrs que Jane ne ferait pas tapisserie. Chacun des garçons réclama l'aide de quatre ou cinq camarades et tous acceptèrent avec ardeur de les soutenir dans cette tâche.

Dès le début, Jane dut « changer » de danseur plus qu'aucune autre fille. Sa main pressait doucement celle du danseur qu'elle quittait et elle souriait de plaisir à celui qui la prenait, selon les instructions reçues. Cela ne fut pas le moins important des facteurs de son succès. Même sans le secours de ses « supporters », il était indéniable qu'elle provoquait une ruée.

Une fois que Dan l'interrompt pour danser avec elle, il la trouva près des larmes.

— Il m'a embrassée ! murmura-t-elle avec indignation. Je l'ai giflé aussi fort que j'ai pu, mais ça l'a fait rire et il m'a réembrassée !

Dan renvoya durement deux garçons qui lui tapaient sur l'épaule pour danser avec sa sœur.

— La paix, grogna-t-il. Elle n'en a pas envie !

— Ce n'étaient pas ceux-là, murmura Jane quand les garçons se furent éloignés.

— Je m'en fiche, dit Dan. Tu ne danseras plus avec personne jusqu'à ce que nous t'en ayons appris davantage.

Il fit signe à Fred, à Jack et à Bob et emmena sa sœur sous un porche.

— Qui t'a embrassée ? lui demanda-t-il. Je vais lui montrer de qui tu es la sœur, à celui-là !

— Un garçon qui s'appelle Ned Morris, dit Jane. C'est un ancien, j'espère que tu vas lui ficher une raclée.

Fred, Jack et Bob les rejoignirent et Dan exposa la situation.

— Il est dans ma classe, dit Jack. C'est à moi de le corriger. D'accord ?

Dan et Bob acquiescèrent, mais Fred s'y opposa.

— Nous avons passé l'été à apprendre à Jane l'art d'être populaire, et maintenant vous allez tout démolir. Aucun garçon ne la sortira plus s'il pense que ça doit finir par une bagarre avec nous dès qu'il se risque à être un peu romantique !

— C'est réellement notre faute, reconnut Bob d'un ton dramatique. Nous lui avons appris à être séduisante sans lui apprendre la manière de s'en tirer.

— Je l'ai pourtant bien giflé ! dit Jane. Je pensais que ça suffirait.

Fred secoua la tête.

— C'était la pire chose que tu pouvais faire. Mais ça va bien, c'est nous qui sommes coupables. Nous allons veiller au grain pendant le reste de la soirée. Ne te laisse emmener par personne hors de la salle de danse.

*

* *

Maman dormait quand Jane et ses frères rentrèrent à la maison, mais elle les entendit et descendit en robe de chambre pour les aider à faire un petit raid du côté de la glacière. L'émotion de Jane s'était calmée, et elle raconta à Maman, avec force détails, la sensation qu'elle avait provoquée.

— Tu as de la chance d'avoir tant de frères pour favoriser ton entrée dans le monde, dit Maman regardant fièrement ses fils, et vous, les garçons, vous avez été joliment gentils avec elle.

Jane était surexcitée.

— C'est vrai, s'écria-t-elle. Et qu'est-ce que tu en dis, Maman ? Cette nuit, ils vont encore m'apprendre à embrasser !

— C'est parfait, commença Maman, et il n'y a pas beaucoup de filles...

Soudain elle s'écria :

— Qu'est-ce que tu dis qu'ils vont encore t'apprendre ?

— À embrasser.

— Jamais de la vie ! dit Maman péremptoirement. J'essaye d'être à la page. Je n'ai rien dit à propos des pressions de mains et de tout ce qui s'ensuit... Ce que la plupart des filles ne savent pas avant d'avoir

vingt ans ! Mais je ne supporterai pas de leçons sur... Quelle idée !

Il fallut un bon moment pour lui faire comprendre que les garçons voulaient justement apprendre à Jane ce qu'il fallait faire pour n'être pas embrassée. Et après que Maman eut été mise au courant de ce qui s'était passé à la soirée, elle fut d'avis qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour commencer la leçon.

Elle se versa un verre de lait pendant que Fred lui préparait un sandwich au beurre de cacahuète et elle coupa de la tarte aux pommes pour tout le monde. Puis, après avoir jeté un regard involontaire autour d'elle comme si elle pouvait craindre que Tom revînt inopinément de l'hôpital, elle s'assit sur la table et déclara :

— L'école est ouverte.

Les garçons demandèrent à Jane, comment et où la chose était arrivée.

— Nous dansions, dit-elle, et il me demanda si j'aimerais sortir un moment pour regarder le clair de lune. Je lui pressai la main comme vous me l'avez enseigné et répondis que je ne demandais pas mieux.

— Ça ne m'étonne pas qu'il t'ait embrassée, petite malheureuse ! gronda Dan. Pourquoi as-tu fait ça ?

— C'est toi qui me l'as appris, répliqua Jane furieuse. N'essaie pas de faire retomber la faute sur moi. Tu m'as dit de faire en sorte que tout le monde m'aime. Comment aurais-je pu savoir qu'il ne voulait pas regarder la lune ?

— Jane a raison, intervint Maman, ce n'est pas sa faute.

Les garçons décidèrent qu'à partir de ce soir-là, Jane devrait éviter les automobiles arrêtées, les porches, et devrait considérer comme tendancieuses toutes les conversations relatives aux planètes, leurs satellites, aux constellations ou au besoin de respirer un souffle d'air frais. Ils lui montrèrent comment il fallait se rencogner dans une voiture quand un flirt la reconduisait et comment se pencher en avant ou tourner sur soi-même pour mettre son dos du côté de la portière si quiconque tentait de passer un bras autour de ses épaules.

— Et si un garçon t'embrasse quand même, dit Jack, la meilleure réponse que tu puisses faire est d'agir comme si tu étais un mannequin. Le baiser ne t'affecte ni dans un sens ni dans l'autre. Tu t'en fiches !

Bob était d'accord.

— Généralement, ils comprennent. Si non, tu peux aussi t'essuyer les lèvres avec le dos de ta main.

— Ne les gifle jamais, ajouta Fred. Une gifle les rend fous. Et ça ne leur apprend quand même pas si tu ne veux pas être embrassée ou si tu fais ta mijaurée.

— Eh bien ! mes amis, dit Maman d'un air réprobateur, il me semble que vous êtes joliment bien renseignés. Où avez-vous appris

tout cela ?

Fred sourit.

— C'est de l'information, dit-il. Cela se transmet de père en fils.

*

* *

Tom mourut quelques mois plus tard, convaincu que c'était sa vieille ennemie la pleurésie qui avait finalement raison de lui. Pendant qu'il était à l'hôpital, l'un d'entre nous allait le voir presque chaque jour. Quelquefois il demandait qu'on le ramenât à la maison où il se sentait assuré de pouvoir se guérir en peu de temps avec son sirop de quinine. Mais les médecins ne permettaient pas qu'on le transportât.

À plusieurs reprises, nous introduisîmes à l'hôpital des bouteilles de son fameux remède, espérant que la foi qu'il avait dans ses vertus curatives pourrait lui faire du bien. Cela d'ailleurs ne semblait l'affecter ni en bien ni en mal.

Tom avait toujours nourri des soupçons quant aux hôpitaux. Il nous avait souvent dit qu'il croyait que les docteurs donnaient parfois la « bouteille noire » – du poison – aux malades qui n'avaient pas beaucoup d'argent.

Vers la fin, quand il ne nous reconnaissait presque plus, il refusait tous les remèdes, même le sien.

On pourrait dire que Tom était un homme qui n'avait jamais valu grand-chose. De certains points de vue, peut-être n'était-il pas même un très bon homme. Il jurait trop souvent et dans ses dernières années il buvait plus qu'il n'aurait dû. Mais le jour de sa mort, douze personnes pleurèrent.

Et ce n'est pas déjà si mal que ça.

XXI

TOUTE SEULE

L'ÉDUCATION DE ONZE ENFANTS avait pesé plus lourd sur les épaules de notre maison que sur celles de Maman. Maman était toujours mince, vive et droite, mais la maison était fatiguée et fléchissante.

Les marches de l'escalier étaient usées, et des barreaux manquaient à la rampe. Le calorifère, qui n'avait jamais été très efficace, ne pouvait plus guère envoyer un souffle de chaleur que dans les pièces du milieu. Les planchers étaient amincis au point de ne plus supporter de réparations, et des initiales avaient été gravées dans les boiseries. Une des colonnes de la porte cochère avait commencé à pourrir, obligeant le toit à se pencher comme le bord d'un vieux chapeau de jardin.

L'année que Jane entra au collège, Maman convint avec nous qu'il était temps pour elle de quitter la maison. Nous pensions qu'elle essaierait peut-être de la vendre, mais l'idée que quelqu'un d'autre l'habiterait ne lui plaisait guère et elle savait qu'en tout cas elle n'en tirerait pas beaucoup d'argent. Non seulement il fallait des réparations considérables mais encore avait-elle été primitivement construite pour une famille de dix ou douze enfants et les gens qui auraient pu supporter le poids d'une si grande demeure n'avaient plus généralement de famille aussi nombreuse.

Maman décida de la faire abattre et la mit en adjudication. Elle surveilla elle-même le travail de démolition. Si elle eut le cœur serré quand les ouvriers abattirent les murs et éventrèrent l'intérieur, elle ne le montra à personne.

L'équipement d'étude du mouvement, les dossiers, le double pupitre sur lequel Papa et elle avaient perfectionné leurs expériences originales d'économie du temps allèrent au laboratoire de Purdue. Le mobilier d'acajou qui avait été le sien depuis son mariage fut envoyé chez un ébéniste pour qu'il réparât les blessures et les opprobres que lui avaient infligés une génération d'enfants et plusieurs générations de chiens et de diverses autres créatures vivantes.

Les finances de Maman avaient augmenté infiniment au fur et à mesure qu'on lui demandait plus de consultations. Elle avait également hérité de ses parents. N'ayant plus que la fin de l'éducation

de Bob et de Jane à assumer, Maman aurait pu se retirer, si elle l'avait voulu, et se reposer le restant de ses jours.

Après des années de travail et de vie serrée, elle aurait pu avoir des manteaux de fourrure, une femme de chambre pour lui apporter son déjeuner au lit, même une limousine et un chauffeur si elle en avait eu envie.

Mais Maman n'en avait pas envie, et n'avait pas le moins du monde l'idée de cesser de travailler. Elle et Jane s'installèrent dans un appartement de dimensions moyennes à Montclair. L'ancien mobilier conservait au living-room et à la salle à manger une apparence familière, seulement tout y était net, poli et retapissé. Et elle ressortit la belle argenterie et le service de porcelaine qu'elle avait empaquetés des années auparavant, quand Anne avait commencé à marcher et à mettre par terre ce qu'il y avait sur les tables.

Une femme venait faire le ménage à fond deux fois par semaine, mais Maman et Jane faisaient elles-mêmes les repas. Ayant enfin l'usage sans restriction de sa propre cuisine, Maman devint bientôt un cordon bleu. Si Jane l'avait laissée faire, c'eût été elle qui aurait eu son petit déjeuner au lit. En fait, à quelque heure que Jane se levât, ses œufs et son toast apparaissaient sur la table quand elle entraînait dans la salle à manger.

Puis Jane partit pour le collège, et Maman resta seule. Cela ne plaisait à aucun de nous. Nous pensions que n'importe qui ayant élevé onze enfants conserve le besoin d'avoir des enfants autour de soi. De plus, il nous semblait bien juste qu'après tant d'années pendant lesquelles elle avait pris soin de nous, nous commencions à prendre soin d'elle à notre tour.

Il y avait fort longtemps que nous n'avions pas eu de réunion de notre conseil familial, mais quand Anne vint de Cleveland pour nous voir à Montclair, nous réunîmes le conseil pour parler de Maman.

Ce conseil avait été une des idées de Papa, et il l'avait conçu sur le modèle des commissions industrielles qui rassemblent employeurs et employés. C'était ce conseil familial qui avait décidé des questions de politique générale de la maison comme celle des indemnités hebdomadaires d'argent de poche et celle de la répartition du travail domestique à l'intérieur et dans le jardin. Papa, qui s'était nommé lui-même président, avait des usages parlementaires particuliers et profitait parfois abusivement de sa situation. Mais, dans l'ensemble, la majorité l'emportait.

Nous ne voulions pas que Maman fût au courant de cette réunion où il serait question d'elle, aussi fut-elle tenue chez Ernestine. Ce n'était pas une assemblée dans les formes, personne ne présidait, marteau en main et carafe d'eau glacée sur la table, comme faisait Papa. Mais nous avions naturellement repris nos places habituelles

autour de la table de salle à manger d'Ernestine. Nous considérions toujours Anne, mère de famille à présent et pas loin de la quarantaine, comme automatiquement au poste de commande quand elle était là. Elle s'assit au bout de la table.

Nous tombâmes d'accord, avant tout, qu'il fallait que Maman s'installât avec l'une de nos familles ou que l'une de nos familles s'installât avec elle. Nous savions que ce qui l'avait soutenue pendant tant d'années avait été la volonté de nous permettre à tous de finir nos études. Ce but atteint, il se pouvait que rien ne l'incitât à continuer et il faudrait alors qu'elle prît de nouveaux arrangements.

Il fallait la préparer à l'avance à ces arrangements. Nous savions que beaucoup de femmes, la soixantaine venue, avaient déjà des années d'expériences derrière elles dans l'art de se faire une vie douce. Elles jouaient au bridge, parlaient des derniers films ou de leurs amies, ou se berçaient dans leurs fauteuils avec un chat sur les genoux.

Maman ne savait rien faire de tout cela, mais peut-être pourrions-nous l'aider à l'apprendre.

Il y avait encore autre chose que nous prenions tous en considération mais que nous hésitions à formuler. En supposant que Maman voulût continuer à travailler, il se pouvait que les demandes de consultations et de conférences devinssent de moins en moins fréquentes à mesure qu'elle avancerait en âge. C'était une règle à Purdue que les membres de la faculté prissent leur retraite quand ils atteignaient soixante-dix ans. Ce n'était pas si loin dans le futur.

Le conseil délégua Ernestine pour proposer à Maman de venir avec l'un ou l'autre de nous. Si nous pouvions la décider à le faire et à oublier l'idée qu'elle pourrait être à charge à quelqu'un, elle s'intéresserait à l'éducation de la nouvelle génération et la fin des études de Jane passerait comme un simple incident.

Mais quand Ernestine aborda la question avec Maman le lendemain, elle aurait aussi bien pu épargner sa peine.

— Je ne peux pas te dire à quel point je suis touchée, ma chérie, dit Maman. Mais je ne peux pas faire ça.

— Naturellement, tu peux, répliqua Ernestine. À quoi bon être entêtée ?

Maman aurait pu penser que nous voulions la faire boire à la « bouteille noire ». Mais elle comprit bien que notre intention était bonne.

— Aussi longtemps que Bob et Jane sont au collège, dit-elle, je veux qu'ils sachent que nous avons – eux et moi – notre propre home. C'est une chose que, vous tous, vous avez eue et je pense qu'elle est importante pour eux comme pour moi.

— Et quand ils seront sortis du collège et mariés ? demanda Ernestine.

— J'ai pensé à cela. Et je ne sais pas. La mère de votre père a vécu avec nous pendant plusieurs années après notre mariage. Je l'aimais bien et je pense qu'elle m'aimait bien aussi. Mais je crois que ni l'une ni l'autre n'aimions réellement beaucoup cet état de chose. Je ne sais pas...

Ainsi, Maman continua à vivre seule, excepté quand Bob et Jane étaient en vacances. Et nous nous tourmentions toujours à son sujet.

La deuxième guerre mondiale survint. Cinq des garçons la faisaient, et au-delà des mers. Maman vieillit subitement et, quelquefois, elle était fatiguée.

Elle écrivait tous les jours à chacun d'eux et attendait tous les matins que le facteur fût passé avant d'aller à New-York. Elle ne parlait jamais de la guerre ni du sort des batailles. Les télégrammes la rendaient nerveuse. Elle les regardait par transparence à la lumière avant de les ouvrir.

Son temps fut pris par de nouveaux travaux. Nous voyions bien qu'il n'était pas question qu'elle cessât de travailler tant que la guerre durerait. Elle était occupée à la Commission du War Manpower. Le gouvernement utilisait ses études du mouvement pour la rééducation des mutilés. Les industries de guerre avaient besoin des techniques les plus économiques. Bien des diplômés de son cours d'économie du mouvement, qu'elle avait cessé de professer quelques années auparavant quand son travail d'ingénieur l'avait trop absorbée, avaient des postes importants et lui demandaient des consultations. Walt Disney fit un film éducatif en technicolor sur les « tableaux de travail ».

Elle alla à Providence pour le baptême d'un *liberty ship* qui portait le nom de Papa. Elle alla à Chapel Hill pour voir Bob recevoir ses diplômes. Et le jour vint enfin où elle prit le train pour Ann Arbor voir Jane recevoir les siens.

C'était un grand jour pour Maman. Elle voyagea en sleeping. Et à partir de cette époque-là, quand il y avait de la place, elle voyageait en sleeping.

Maman et Anne étaient assises avec les spectateurs quand Jane monta sur l'estrade. Cela aurait dû être une occasion de joie parce que c'était le symbole de l'accomplissement de quelque chose que Maman s'était promis à elle-même. Mais quand Anne pensait aux sacrifices que Maman avait fait pour tenir sa promesse, sa gorge se serrait.

La plus jeune fille de Maman, ravissante avec son mortier penché confortablement sur une oreille, traversa nonchalamment l'estrade. Elle serra la main de l'homme qui la présentait – peut-être même la pressa-t-elle légèrement – et rejoignit sa classe.

Anne se tamponna les yeux avec son mouchoir. « Jane ne se rend pas compte de ce que Maman a fait pour elle, pensait-elle. Personne

de nous ne s'en est rendu compte. Je ne m'en suis pas rendu compte moi non plus. Je le croyais, mais je ne me rendais pas compte réellement. »

Jane se retourna sur son siège, les reconnut dans la foule et agita triomphalement son diplôme.

— Je pense que Papa serait fier, dit Annie à Maman.

Maman ne répondit pas. Elle avait fermé les yeux. Son visage immobile n'avait pas changé beaucoup malgré les années. Sauf son nouveau nez, naturellement.

Anne attendit un moment, puis la poussa du coude.

— Je déclare que tu es une grande bonne femme, dit-elle en souriant. Travailler une vie entière pour envoyer tes enfants au collège et puis t'endormir quand le grand moment final arrive !

Maman ouvrit les yeux.

— Je ne dormais pas, dit-elle doucement. Je disais merci.

*

* *

Jane et Bob se marièrent tous deux l'année qui suivit. Nous nous étions tous mariés jeunes et eûmes vite des enfants. Et puis la guerre finit et les garçons commencèrent à revenir. Maman sembla se dépouiller des années qui l'avaient soudain accablée.

Elle pensa que ce serait une bonne idée de faire une grande réunion de la famille afin que tous puissent voir les garçons et que ses trois derniers petits-enfants puissent être baptisés ensemble dans notre église de Montclair.

Nous arrivâmes de tous les coins du pays et nous casâmes chez Maman ou chez ceux de nous qui vivaient à ou près de Montclair.

On ajouta des rallonges à la table de la salle à manger et la glacière s'emplit de biberons. La belle porcelaine fut retirée de la circulation et rangée sur les rayons du haut.

Quand Maman baignait et poudrait nos enfants et leur donnait leur bouteille, elle semblait plus gaie et plus heureuse que nous ne l'avions jamais vue depuis la mort de Papa. Pour faire la vaisselle du soir elle prenait avec elle dans la cuisine trois ou quatre des plus grands de ses petits-enfants et les faisait essuyer pendant qu'elle lavait. Nous entendions des fous rires et nous savions que Maman leur racontait des histoires du temps que nous étions petits. Quelquefois, ils chantaient de vieilles chansons que Maman nous avait apprises et que nous leur avions apprises à notre tour. Et nous nous murmurions les uns aux autres que nous ne pouvions pas comprendre, puisque Maman se réjouissait tellement de notre visite, pourquoi elle ne voulait pas venir habiter avec l'un de nous.

Le jour du baptême, nous nous réunîmes chez Maman et nous allâmes à pied jusqu'à l'église qui n'était qu'à deux pâtés de maison.

En plus de Maman et de nous onze, il y avait nos maris et nos femmes et quinze de nos enfants y compris les trois bébés qu'on allait baptiser.

Deux bancs avaient été réservés au premier rang de la grande église gothique. Nous entrâmes par l'allée centrale, aussi doucement que possible. Mais nous étions si nombreux et Maman connaissait tant de gens que notre entrée fit une forte sensation. Maman, droite comme un I et tout à fait digne, conduisait la tribu. Nous pensions qu'elle était fière de nous et fière de ses petits-enfants. Du moins nous l'espérions.

La cérémonie commença. L'orgue répandit largement sa musique et puis il y eut un silence et la première prière. Trois des garçons et leurs femmes s'avancèrent avec leurs bébés.

L'horloge aux souvenirs sonna pour beaucoup d'entre nous.

*

* *

Quand nous étions jeunes, il y avait un baptême dans la famille presque chaque année. Et quoique Papa eût plus d'expérience des baptêmes que le commun des mortels, cela le rendait toujours nerveux et irritable.

Ce n'était pas tant le baptême qui l'agaçait qu'aller à l'église pour quelque raison que ce fût. Il ne cessait de dire qu'il était un homme religieux et qu'il n'avait rien contre l'église. Il disait même qu'il était bien que nous y allions régulièrement. Mais il n'y allait jamais lui-même sans une raison précise, un baptême par exemple. Et même alors, Maman était obligée de l'asticoter tout le long du chemin.

Il y a des martyrs qui eurent l'air moins persécutés en marchant au supplice que lui quand il quittait la maison un bébé dans les bras.

— Ce système de baptêmes successifs, disait-il avec fureur à Maman, est le comble du temps perdu ! C'est indigne, nom d'une pipe !

Maman cherchait à l'apaiser.

— Peut-être, cher. Mais je n'ai pas envie d'élever une famille de païens. Un seul suffit !

— Moi, un païen ! s'écriait Papa. Tu sais que je suis un homme religieux. Mais c'est mon dernier baptême à la pièce. Après celui-là, nous attendrons jusqu'à ce que le dernier soit né et nous les baptiserons tous en même temps, au cours d'une seule cérémonie efficace.

— Nous en parlerons quand le prochain sera là, disait Maman en souriant.

— Tu me dis toujours cela ! Et pourtant je suis de nouveau en train de faire voile pour l'église avec un bébé dans les bras !

Papa n'avait jamais eu très confiance en lui-même pour tenir les enfants quand ils étaient tout petits. Il avait peur de leur faire mal, ce

qui fait qu'il ne les tenait pas assez serrés et les laissait gigoter jusqu'à ce qu'ils eussent leurs vêtements par-dessus la tête. Quand les choses en étaient là, il essayait de remettre les vêtements en place et le faisait de telle manière qu'il fallait que Maman vînt à la rescousse.

Au premier rang de l'église, il semblait toujours n'être pas très sûr de porter l'enfant du bon côté. Et il paraissait inquiet de pouvoir être, pour le ministre, l'occasion d'une méprise embarrassante.

Nous, les aînés, nous étions avec nos classes respectives dans les tribunes de chaque côté de l'autel, redoutant ce que nous savions bien que nous ne manquerions pas de faire et sachant que nous ne pourrions pas l'éviter.

Nous nous déshonorions toujours aux baptêmes de nos frères et sœurs.

Naturellement, le bébé se tortillait dans les bras de Papa, et quand Papa vérifiait le fouillis de vêtements pour être bien sûr que c'était la tête qui était en haut, la situation nous semblait de plus en plus comique. Nous ne pouvions pas nous empêcher de penser à la colère de Papa avant et à celle qu'il ne manquerait pas de piquer après, pendant le déjeuner.

Alors, le malheur arrivait, et nous nous déshonorions comme prévu. L'un de nous soudain, éclatait de rire. Nous ne pouvions pas nous retenir. C'était épouvantable, mais vraiment trop drôle.

Un autre d'entre nous, assis lui aussi au milieu de ses camarades, et faisant des vœux pour conserver son sang-froid, entendait le premier pouffer et pouffait à son tour. Finalement nous étions tous tordus de rire et l'assemblée des fidèles toute entière levait le cou pour voir ce qui troublait la cérémonie.

Comme Papa n'allait à l'église que pour le baptême de ses propres enfants, il se réconfortait en pensant qu'il y avait toujours quelques imbéciles aux galeries qui ricanaient quand on baptisait un bébé. Nous nous efforcions de ne pas le dissuader de cette erreur.

— Je n'ai jamais vu de fidèles se tenir aussi mal, disait-il après en maugréant. Ils ont l'air de prendre un baptême pour un vaudeville !

*

* *

Le bébé de Bob était un gigoteur. Pendant que lui, sa femme et les deux autres couples se tenaient au premier rang devant le ministre, la robe de sa fille commença à glisser par-dessus sa tête. Avec le plus grand soin, Bob se pencha pour regarder. Pendant une minute, ce fut Papa lui-même. Et pendant une minute, les aînés, qui étaient assis à côté de Maman, redevinrent les enfants qu'ils avaient été autrefois, dans les tribunes, avec leur classe du dimanche.

Une idée horrible traversa l'esprit d'Ernestine. Si elle était brusquement prise de fou rire ? C'était une chose affreuse quand cela

arrivait à un enfant. Que serait-ce pour une grande personne, elle-même deux fois mère ? La question ne se posait pas, naturellement. Les grandes personnes se tiennent bien. Pareille chose ne peut pas leur arriver.

Le bébé s'agita encore une fois et Bob se pencha de nouveau pour trouver la tête.

Cette fois, Ernestine pouffa. Elle mit sa main devant sa bouche, mais son rire lui sortit par le nez. Toute l'église pouvait l'entendre.

Le mari d'Ernestine et ses enfants la regardèrent avec stupéfaction. Maman leva instinctivement les épaules et regarda droit devant elle comme si Ernestine eût été la fille de quelqu'un d'autre qui se fût mêlé à notre groupe par erreur.

Ernestine se mordait en vain les lèvres. Elle dut s'asseoir, s'abandonner à son fou rire. Et nous ne pûmes résister à l'imiter, ce qui provoqua une série d'explosions étouffées. Maman elle-même ne résista pas, bien qu'elle le nie encore. Il y a des témoins pour le prouver.

Et toute l'assemblée suivit, même le ministre. Il desservait l'église depuis de longues années et se rappelait les anciens jours. Heureusement, la cérémonie même du baptême n'était pas encore commencée. Il prit le temps de rire tout son soûl, au point qu'il dut fouiller dans sa poche pour attraper son mouchoir.

Enfin le calme se rétablit et les trois bébés furent baptisés. Le ministre regagna sa chaire et nous regarda. Nous n'étions pas trop satisfaits de la façon dont nous nous étions tenus.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de tout recommencer et de vous avoir encore tous les onze à la tribune, chaque dimanche, dit-il. Je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été, mais il est bon de vous voir ici en visite. Il est bon de vous voir réunis tous ensemble. Vraiment bon !

Nous regardâmes Maman pour voir comment elle prenait la chose et, pour la première fois, nous comprîmes vraiment la raison qui la faisait vivre seule. Nous comprenions – si heureuse qu'elle fût de nous avoir chez elle – qu'elle vivait seule parce que cela lui plaisait.

Car Maman approuvait de la tête. Elle non plus n'avait pas envie de tout recommencer. Une génération lui suffisait. Il semblait que le ministre eût cueilli les mots sur ses lèvres.

*

* *

Maman vit toujours dans le même appartement. Elle a pris sa retraite à Purdue quand elle atteignit ses soixante-dix ans, mais elle est plus occupée aujourd'hui que jamais.

Il y a peu de temps, la Société des Ingénieurs Mécaniciens et l'Association de l'Organisation Industrielle lui ont décerné ainsi qu'à Papa – à titre posthume – leur médaille d'honneur pour « leur travail

de pionniers dans l'organisation et le développement des principes et des techniques de l'étude du mouvement ». Et l'Association des femmes américaines l'a nommée « Dame de l'Année ».

Même ceux d'entre nous qui habitent sur la côte Ouest la voient quatre ou cinq fois par an, parce qu'elle y fait de nombreuses conférences. Ceux qui vivent à Montclair ou dans les environs, passent la voir très souvent après le déjeuner quand elle est chez elle, ou pour prendre et faire suivre son courrier quand elle n'est pas là.

Lorsqu'elle part en voyage pour ses affaires, Maman nous laisse son itinéraire avec la liste des hôtels ou des maisons amies dans lesquelles elle descendra. À la fin de l'itinéraire, il est dit :

« Je sais que vous m'appellerez si vous avez besoin de moi. »

FIN

Notes

[1]

Mary, la seconde des filles, était morte de la diphtérie en 1912.